Deux cents quatre vingt dix sept

soixante dix sept

OPUSCULES DE CHIRURGIE

SUR

L'UTILITÉ ET L'ABUS DE LA COMPRESSION

ET

LES PROPRIÉTÉS DE L'EAU FROIDE ET CHAUDE

DANS LA CURE

DES MALADIES CHIRURGICALES.

PAR M. LOMBARD,

Chirurgien-major en chef de l'hôpital royal & militaire de Strasbourg, Maître en Chirurgie de la ville de Dôle, ancien Chirurgien-major employé en cette qualité à l'armée des côtes, Membre de plusieurs Académies, &c. &c.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE.

A STRASBOURG, 1786.

CHEZ J. G. TREUTTEL, LIBRAIRE.

ET A PARIS CHEZ { DIDOT JEUNE. BARROIS JEUNE.

On trouve chez les mêmes Libraires les deux ouvrages précédens de M. Lombard, ſavoir:

Diſſertation ſur l'*importance* des évacuans dans la cure des plaies récentes. in-8°. 1782.

Diſſertation ſur l'*utilité* des évacuans dans la cure des tumeurs, des plaies anciennes, des ulcères &c. in-8°. 1783.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX CITOYENS

DE LA VILLE DE DÔLE.

MES CHERS CONCITOYENS.

Lorsqu'on a bien ſenti les ſervices rendus, la reconnoiſſance nous ſuit partout & le climat le plus riant ne peut alors faire oublier la patrie.

J'abandonne à des eſprits plus relevés le plaiſir nouveau d'offrir des tributs à des manes inſenſibles. Convaincu que les morts s'intéreſſent peu à des ré-

flexions ſur la ſanté ; c'eſt à vous que j'oſe addreſſer celles que l'art m'a ſuggérées pour contribuer en partie à la vôtre : puiſſe-t-elle être auſſi durable que le ſouvenir de vos bienfaits !

Si l'hommage que je vous préſente eſt foible, ce n'eſt point la vanité, c'eſt le ſentiment qui l'a dicté ; & d'ailleurs il vous étoit dû, puiſque ce que ſuis eſt votre ouvrage.

Je ſuis avec une éternelle reconnoiſſance,

MES CHERS CONCITOYENS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur ;

LOMBARD.

PRÉFACE.

CES opuſcules n'ont d'autre mérite que celui d'être faits d'après l'obſervation. Une conformité de ſentimens, une unanimité d'opinions ſur les différens points de chirurgie pratique qu'ils embraſſent ont déterminé des perſonnes de l'art d'une réputation connue, à réunir leurs réflexions & leurs obſervations aux miennes.

Ces petites diſſertations ne peuvent guère être utiles qu'à ceux qui entrent tout nouvellement dans la carrière de la chirurgie. Elles ſont partie

de la tâche honorable que la loi m'impose chaque année, en me prescrivant un cours sur la chirurgie pratique. Je ne les destinois point à l'impression préférablement à d'autres; & elles n'auroient pas été publiées dans ce moment-ci, si je n'y eusse été déterminé par de puissans motifs.

Désirant le bien, je voudrois pouvoir dire le voulant, mais persuadé qu'on ne peut voir ses désirs satisfaits à cet égard, qu'autant que ceux qu'on a le projet d'instruire sont disposés à y répondre, j'ai vu naître la nécessité de diriger leurs premiers pas dans la pratique journalière de l'art. Cette nécessité m'a d'abord fait envisager, comme la chose principale dans ce cours, celle de les former à la méthode des pansemens.

C'est dans cette intention, qu'après quelques préliminaires sur les diffé-

rentes eſpèces d'inſtrumens portatifs, ſur leur uſage & la manière de s'en ſervir, je m'applique à leur faire connoître l'utilité d'un choix dans les diverſes ſortes de charpie, relativement à la nature des plaies, à leur temps & à la délicateſſe des parties bleſſées. La manière de conſtruire les tentes & les plumaſſeaux, & leur différentes formes convenables à l'emploi auquel on les deſtine, fait ſuite à cette inſtruction; ſoit qu'on ſe propoſe de les appliquer à ſec, ſoit qu'on veuille les enduire ou les couvrir de digeſtifs ou d'onguens, ſoit auſſi qu'on ſe propoſe de les imbiber de quelques baumes ou de quelques liqueurs. J'ai ſoin auſſi, en parlant de leur conſtruction, de faire obſerver qu'il n'eſt point indifférent de les tiſſer plus ou moins épais, afin de ſeconder l'intention dans laquelle on les emploie.

Je ne néglige point non plus de m'arrêter ſur les evênemens fâcheux qui réſultent de leur multiplicité & de leur entaſſement dans les plaies profondes.

L'expérience faiſant voir manifeſtement enſuite, qu'il n'eſt rien moins qu'intéreſſant que ces moyens auxiliaires fuſſent ſurchargés du médicament propre à la maladie; j'en fais le ſujet de quelques réflexions. Je les fonde ſur les inconvéniens qui réſultent de la profuſion & de l'abus des remédes onctueux en pareil cas; ayant ſouvent remarqué d'ailleurs, que les éleves peu inſtruits n'avoient pas, dans la plupart des occaſions, les conſidérations néceſſaires pour le caractère & la quantité du pus que rendoient les plaies, & qu'ils les panſoient aſſés indiſtinctement de la même manière.

Après avoir déſigné les baumes, les onguens & les emplâtres dont l'u-

ſage peut être utile à certains égards, je paſſe au degré de chaleur qu'il convient de leur communiquer par fois, pour en rendre les effets plus ſalutaires. Il en eſt de même par rapport aux autres topiques préparés ſous la forme de fomentations, de cataplaſmes &c. deſquels je décris les compoſitions les plus uſitées. La différence ſenſible qui exiſte entre les tumeurs inflammatoires & celles qui ſont faites par congeſtion paroît exiger quelques attentions dans les divers degrés de chaleur qu'on doit communiquer à ces topiques, applicables à la diverſité de ces maladies. De ces tumeurs, les unes ne ſupportent qu'une chaleur très-modérée, tandis que les autres ſe trouvent mieux d'une chaleur plus forte. Ces régles générales n'excluent pas les égards relatifs à la conſtitution du

fujet, à fa plus ou moins grande fenfibilité; & j'en parle.

Les obfervations liées à ces différents objets minutieux en apparence font toujours les points capitaux d'après lefquels j'expofe les conféquences pratiques que l'on peut en tirer, dans la cure des tumeurs, des plaies & des ulcères.

La manière de préparer les appareils & d'appliquer les bandages, étant fujette à des variations nombreufes, à raifon de la nature de la plaie, de fon fiége & des circonftances; je les diftingue fimplement fous les noms de contentifs & d'incarnatifs ou d'expulfifs, attendu que la propriété de ces deux derniers bandages eft la même.

L'épithéte d'incarnatif eft fpécialement donnée à celui qui a pour objet de maintenir les lévres d'une plaie fraiche dans un parfait contact; effets que ce même bandage remplit

dans la cure de certains ulcères caverneux, ſous la dénomination d'expulſif, parcequ'en rapprochant les paroìs de l'ulcère, il en expulſe le pus.

C'eſt ici enfin, où envisageant la compreſſion comme un moyen utile dans la cure de pluſieurs d'entre ces maladies, je balance les avantages que la chirurgie peut en eſpérer dans une foule de circonſtances, où l'intelligence & le génie du praticien la lui préſentent comme une reſſource ſalutaire.

On trouvera dans la première ſection du précis ſuivant, quelques détails inſtructifs ſur la manière de faire la compreſſion; on y verra comment elle agit; & on pourra juger enſuite par les effets qu'elle produit, de l'utilité dont elle eſt ſuſceptible en chirurgie quand elle eſt emploiée

avec connoiſſance de cauſes & méthode.

Il eſt vrai que je ne me borne en tout, qu'à déſigner les occaſions les plus familiéres & les non moins intéreſſantes cependant, où elle peut être miſe en uſage ; laiſſant, d'après les principes généraux, le chirurgien inſtruit maître abſolu de l'employer partout ailleurs, ſelon les indications qui lui paroîtront les plus favorables à ſon application.

Mais quoique j'apprécie les avantages de la compreſſion, j'ai grand ſoin de ne pas les exagérer & de ne point taire les malheurs qui ſuccédent à ſon abus. Toutes les fois que l'on ſe propoſe de faire revivre un uſage ancien, c'eſt une précaution abſolument néceſſaire que celle d'en faire bien connoître les inconvéniens. La connoiſſance qu'on en donne met à

portée les jeunes praticiens d'éviter le défaut de succès, ou les effets fâcheux qui ne manqueroient pas d'en faire abandonner la pratique.

C'est pourquoi j'expose dans la seconde partie de ce précis, les maux auxquels la compression peut donner lieu. Je la considére d'abord dans ses rapports avec la santé des troupes. Je dis que l'usage établi & trop généralement adopté en France de faire porter des vêtemens trop justes aux soldats, & la coûtume pernicieuse où l'on est d'exiger qu'ils serrent leur cols, sous prétexte de leur donner un air plus martial, est sujette à de grands inconvéniens, souvent très-difficiles à surmonter.

Je serois assés porté à croire d'après ce que j'ai vu, que les engorgemens fréquens des glandes du col & de la machoire, les ophtalmies &c.

maladies auxquelles les militaires de la derniere claſſe ſont ſujets, dépendent eſſentiellement de cette compreſſion habituelle. Les veſtes, les culottes, les guêtres même trop étroites n'ont pas des inconvéniens moins fâcheux.

La compreſſion conſidérée du côté du manuel chirurgical peut auſſi donner occaſion à pluſieurs maux. Je m'en ſuis apperçu, & cela arrive chaque fois que l'uſage qu'on s'en permet n'eſt pas dirigé par des connoiſſances pratiques & un juſte diſcernement. Les plaies nouvelles & anciennes ſont expoſées à d'étranges révolutions dans le cours de leur traitement, lorſqu'on a manqué au ménagement dû à la délicateſſe des parties malades, ou qu'elles ont éprouvées une compreſſion trop forte. Cette remarque n'a pu échapper à l'attention du chirurgien

le moins exercé. Il réſulte finalement de cette réflexion que c'eſt au terme meſuré de la force compreſſive, comparée avec la nature & la diſpoſition locale des parties affectées, que doit ſe rapporter le ſuccès de la compreſſion.

L'exercice de la chirurgie préſente pluſieurs cas où une compreſſion vicieuſe par le défaut d'ordre dans la poſition des pièces de l'appareil, a cauſé des maux dont les ſuites ont été funeſtes à quelques malades. Il en eſt deméme lorsqu'on emploie ce moyen inconſidérément.

Ces réflexions confondues avec pluſieurs autres également propres à fixer l'attention des jeunes praticiens ont occupé un chirurgien zèlé. Mr. Thomassin a vu que la compreſſion, faute de ſavoir diſtinguer les cas où elle pouvoit être emploiée effica-

cement, étoit capable de beaucoup nuire; & les obſervations qui viennent à l'appui de ſes reflexions peuvent être d'un très-grand mérite dans la pratique. Son mémoire ſur l'abus de la compreſſion & l'utilité des contr'ouvertures dans les ulcères caverneux, ſert en quelque ſorte de commentaire à ma ſeconde ſection dans laquelle je m'éléve contre les dangers qui réſultent de ſon abus.

Mr. Thomassin s'eſt principalement attaché à combattre la compreſſion dans les ulcères ſinueux profonds, qui par leur tortuoſité ou leur complication, ne laiſſoient nul eſpoir de pouvoir tirer aucun avantage de ce moyen. Il y auroit même lieu de craindre qu'en pareilles occaſions, ces ulcères étant comprimés, il ne s'en ſuivit des effets qui retarderoient

né-

néceſſairement la cure & la rendroient plus difficultueuſe.

Quoique aſſés laconique, Mr. THOMASSIN laiſſe peu de choſe à déſirer ſur cette importante matière. Il penſe avec raiſon que la contr'ouverture dans les cas où les compreſſes expulſives ne peuvent être admiſes, eſt l'unique remede, & il prouve par l'obſervation qu'il y auroit d'autant plus de maladreſſe à faire uſage de ce moyen infructueux, qu'il ſeroit infailliblement malfaiſant.

L'auteur de cette diſſertation cite pluſieurs circonſtances dans leſquelles il a cru devoir débuter par la compreſſion. Mais l'emploi qu'il en a fait n'ayant pas eu à beaucoup près le ſuccès qu'il en eſpéroit, il lui a très-ſagement préféré la contr'ouverture. Le premier avantage qu'il en a recueilli (& c'étoit le principal) a été

d'abréger la cure de l'ulcère, duquel il étoit plus qu'incertain qu'il ait jamais pu tarir la ſource & procurer la cohéſion des parois par la compreſſion.

Ce précis très-chirurgical contient pluſieurs hiſtoires de ce genre faites pour mériter un accueil favorable de tous ceux qui s'intéreſſent à la ſolidité des progrès de la chirurgie, qui a rapport aux ulcères fiſtuleux.

Le patriotiſme, la confraternité & l'habitude ont préparé depuis long-temps les liens de l'amitié qui nous uniſſent Mr. THOMASSIN & moi. L'égalité des ſentimens, le même zéle, les mêmes inclinations pour l'étude de l'art, le même déſir enfin, celui d'être utile un jour à l'humanité, en ont ſerré les noeuds. Le lecteur prévenu de l'intimité de cette union ne ſera donc pas ſurpris de trouver ici un mémoire de Mr. THOMASSIN qui

confirme ce que j'ai dit des inconvéniens & de l'abus de la compreſſion, dans la cure des ulcères fiſtuleux; quoique j'aie pris plaiſir à en faire connoître l'utilité en certains cas, dans ma première ſection.

Ce précis ſur la compreſſion eſt ſuivi d'un autre ſur les propriétés de l'eau ſimple emploiée extérieurement dans le traitement des maladies chirurgicales. Les bons effets dont elle eſt ſuſceptible en pluſieurs occaſions, m'ont engagé à les mettre ſous les yeux des élèves en chirurgie à qui il ma paru intéreſſant d'en faire connoître l'utilité, & de la leur préſenter comme une reſſource de laquelle ils pourroient faire uſage au beſoin, faute d'autres remédes. Ce précis demême que le précédent étant purement ſcholaſtiques, les maîtres de l'art qu'une pratique habitu-

elle familiariſe continuellement avec toute eſpèce de moyens & de remédes, n'y liront rien que de très inférieur à leurs connoiſſances.

Mr. CHAUSSIER de l'Académie de Dijon, que des talents diſtingués dans les différentes branches de la médécine externe rendent recommandable, avoit fait à peu-près les mêmes réflexions que moi ſur les propriétés de l'eau. Informé du petit travail dont je m'occupois, il me manda qu'il ſe diſpoſoit à publier par la voie des journaux, quelques obſervations concernant ſon uſage extérieur. Mr. CHAUSSIER n'avoit pas négligé de mettre à profit tout ce qu'il avoit obſervé dans le cours de ſa pratique ſur l'utilité de la compreſſion. Il me témoigna le plaiſir qu'il auroit de voir ſes remarques ſur ces deux objets faire ſuite à mon ouvrage, & dès ce moment

je le déſirai. Cette propoſition m'étoit un nouveau témoignage de ſon amitié, & rien ne me flatte plus aujourd'hui que de pouvoir les préſenter au Public, attendu que Mr. CHAUSSIER en les rédigeant, n'a eu comme moi d'autre intention que celle de favoriſer les progrès des jeunes praticiens.

Les nombreuſes circonſtances où j'ai emploié l'eau avec ſuccès m'ont inſpiré de raſſembler dans peu de mots les cas où elle pouvoit être de quelqu'avantage, ſoit qu'on l'emploiyat comme remède principal ou comme auxiliaire. Les propriétés de ce topique m'étoient déja connues depuis pluſieurs années. J'en avois fait les premiers eſſais à Dôle ma patrie, ſur d'anciens ulcères qui avoient réſiſté à une foule d'onguens, d'emplâtres &c. L'utilité que j'en avois tant

de fois retirée me faifoit défirer de répéter fon application devant mes élèves à qui les panfemens à l'eau fimple paroiffoient fort extraordinaires. Jaloux de leur faire connoître les vertus d'un reméde auffi fimple, de les inftruire de l'ufage qu'on en faifoit autrefois, &c. je n'aurois pas cru avoir rempli mon objet, fi je ne les avois inftruits en même temps des précautions néceffaires pour en rendre l'application falutaire, furtout dans les cas où fon emploi demande beaucoup de circonfpection; ne futce que dans celui de la hernie avec étranglement.

Je ne crains pas qu'on me reproche de vouloir faire accroire que l'eau eft fupérieure en propriétés à tous autres topiques, & qu'on peut la faire fervir partout indiftinctement. Une propofition fem-

blable feroit abfurde, & je me garderois bien de l'avancer. Je me contente feulement de la mettre en paralelle avec certains remédes que l'ufage a adoptés & dont les vertus médicamenteufes ne différent prefqu'en rien de celles de l'eau froide. J'ai foin au refte de faire connoître fon infuffifance & fon abus chaque fois que j'en trouve l'occafion.

Je ne crains pas non plus qu'on me foupçonne d'avoir voulu tirer vanité des cures que j'ai faites par fon moyen; puifque je laiffe voir manifeftement que l'on auroit pu guérir, & que l'on guérit en effet tous les jours, par le concours des autres topiques dont la chirurgie confeille le choix & dirige l'application. La feule chofe fur laquelle je me permette une réflexion eft celle de me perfuader que l'ufage de l'eau, dans les cas

où elle convient, eſt ſujette à beaucoup moins d'inconvéniens que celui des onguens & des emplâtres dont la compoſition toujours plus ou moins compliquée, ainſi que leur vétuſté, peuvent donner lieu à pluſieurs dérangemens dans l'ordre de l'économie animale, ce qui trouble la cure ou la retarde. J'ai cru voir auſſi que la convaleſcence des parties bleſſées pour leſquelles on l'avoit emploié étoit moins longue.(*)

Lorsqu'il me vint dans l'idée de méditer un peu ſérieuſement ſur les effets dont j'avois été témoin dans le cours de l'uſage de ce topique ; tout bien examiné, ils me parurent auſſi

---

(*) Je n'ai pas cru devoir parler des frictions glaciales propoſées & emploiées avec ſuccès par Mr. Samoilowitz dans le traitement de la peſte. Mr. Fabre en a fait un extrait raiſonné dans ſes recherches ſur différens points de phyſiologie &c. ; livre qui eſt entre les mains de la plupart des éléves en chirurgie.

naturels que le remède étoit ſimple par lui même. Je vis dèslors que l'eau pouvant acquérir différens degrés de chaud & de froid, offroit à la chirurgie un ſecours également utile, quoique ſes propriétés fuſſent alors diamétralement oppoſées par le changement qu'elle éprouvoit dans la diſpoſition de ſes parties. Mais ce qui en réhauſſoit encore le mérite à mes yeux, étoit la liberté de lui communiquer à volonté ces deux qualités différentes. Bien convaincu enſuite & à peu de frais que ces propriétés contraires étoient invariables, je n'ai jamais héſité de l'employer froide ou chaude, je dirois même avec certitude de ſuccès, quand il étoit indiqué ou de rappeller l'énergie dans les fibres ou de les relâcher.

Conſidérant enſuite l'eau ſimple ſous ces deux qualités contraires, elle

m'a paru tout auſſi propre à accélérer la ſuppuration dans certaines plaies ou ulcères, que ſuſceptible de les amener à une cicatrice ſolide & durable, d'après une connoiſſance particuliére de la conſtitution du malade, & notamment de la diſpoſition dans laquelle ſe trouvoit la plaie.

J'ai été de la plus grande ſévérité dans mes obſervations : il eſt vrai que je n'ai rien épargné pour rendre mes procédés méthodiques. C'eſt dans la ferme croyance où je ſuis qu'il n'eſt guère poſſible de faire mieux que j'avoue ingénuement n'avoir rien vu d'aſſés ſurprenant pour me faire invoquer la préſence & le témoignage de quelques perſonnes de l'art, afin de juſtifier & de conſtater la véracité des faits relatés dans ce précis. Je me dois cette ſatisfaction, elle eſt l'effet de mon zèle & de mon dévoue-

ment entier à la chirurgie que j'exerce depuis vingt-ſix ans, avec une affection & une délicateſſe de ſentimens qui m'ont mis à l'abri de tous reproches, & mérité l'eſtime & l'amitié des perſonnes qui me connoiſſent; j'oſe le dire & l'écrire.

Les faits deſquels j'ai cru devoir authoriſer mes procédés par rapport à l'uſage que j'ai fait de l'eau, ſont au reſte des témoins ſuperflus, puiſqu'ils ne font que confirmer des ſuccès connus en chirurgie, depuis, pour ainſi dire, l'inſtant de ſa naiſſance. Il ne faut pas avoir beaucoup lu pour ſavoir qu'HIPPOCRATE, CELSE, GUY de CHAULIAC & tant d'autres, conſeillent l'eau froide & chaude dans un nombre prodigieux de circonſtances, où l'on n'auroit certainement pas aujourd'hui la hardieſſe de l'employer. Si cependant on ajoute foi à

l'hiſtoire, ils étoient toujours payés de leur confiance par de nouveaux ſuccès.

L'eau chaude ou tiéde leur tenoit lieu de ces digeſtifs onctueux & relâchans ſi fort en uſage encore, dans les plaies récentes avec déperdition de ſubſtance, qu'on ne croit pas pouvoir cicatriſer ſans ce moyen. Où ils ſe ſervoient de l'eau par préférence, où ils l'emploioient au défaut de ces digeſtifs. L'eau tiéde ſelon CELSE étoit un reméde qui, appliqué à propos, contribuoit beaucoup à la guériſon de la plupart des plaies, des tumeurs, des luxations & des fractures. L'uſage de l'eau froide ne devenoit pas moins utile dans certains cas. J'ai eſſayé de démontrer qu'elle n'étoit réellement indiquée, quant aux plaies un peu graves, que lorſque les principaux ſymptômes étoient tôtalement

diſſipés & la ſuppuration bien établie, & qu'auſſi les premières applications ne devoient s'en faire qu'avec précaution.

Il eſt bien prouvé par l'obſervation, que l'eau tiéde a les mêmes propriétés que les médicamens onctueux relâchans, ſans en avoir les inconvéniens. C'eſt principalement dans les plaies d'armes à feu, accompagnées de fracas d'os & de grands délabremens, que j'ai eu occaſion de l'apprécier. Le relâchement qu'elle procure par le leger degré de chaleur & l'humidité qu'elle entretient conſtamment, lorsqu'on a ſoin d'abreuver l'appareil, détermine la ſuppuration dans un temps infiniment plus court que toute eſpèce de digeſtiſs huileux & graiſſeux les plus ſimples. On ne doute point ſans doute que la prompte apparition du pus ne prévienne les gonflemens,

les vives douleurs & les autres accidens que l'on regarde à peu de chose près, comme inséparables de ces blessures.

Quoique nous ayons assimilé les propriétés de l'eau tiéde à celles de l'eau chargée de substances émollientes mucilagineuses, nous ne révoquons point en doute les vertus particuliéres de ces décoctions, dans certains genres de douleurs qui compliquent parfois les plaies & plus souvent encore les ulcères ; accidens qui dépendent naturellement de l'acrimonie humorale. Mais l'eau tiéde pure & simple suffira toujours, quand le principe de la douleur sera l'effet de la roideur, de la tension des nerfs & de leur sécheresse. Les bains chauds qui soulagent si merveilleusement en pareilles occasions, sont des preuves sensibles de son utilité

dans la cure de ces différentes maladies.

Telles ſont les réflexions & les comparaiſons que l'on s'eſt permis de ſaire en parlant des propriétés de l'eau froide ou chaude. La ſimplicité avec laquelle ſont expoſés les faits qui ſervent d'appui à la doctrine qu'on a cherché à faire revivre dans ce précis, eſt incapable d'en maſquer la vérité. La jalouſie ſeule, ce ſentiment ſi commun & ſi mépriſable, peut la ternir; mais elle ne ſauroit l'effacer. Habitué au ſifflement de la calomnie, ma tranquilité n'en eſt point émue. Elle tient à une ſorte de ſatisfaction que les cris des jaloux ne ſauroient interrompre. Sans ambition pour la célébrité, attendu qu'elle eſt à un prix auquel je ne puis eſpérer de l'atteindre; je me ſatisfais en paſſant mes jours dans le

recueillement, en bravant la persécution, & en disant hautement la vérité à ceux qui n'aiment que le mensonge.

Toute ma jouissance se borne donc aujourd'hui à avoir réuni mes observations & mes réflexions à celles des plus célébres medécins & chirurgiens d'autrefois. J'aurois à me féciliter si elles pouvoient être un jour de quelqu'utilité à ceux qui nous succédent dans l'exercice d'un art aussi beau & aussi précieux à l'humanité.

PRÉCIS
SUR L'UTILITÉ ET L'ABUS
DE LA
COMPRESSION
DANS LA CURE DES MALADIES CHIRURGICALES.

PARMI l'effrayante multitude de maux qui affligent l'humanité, il en eſt peu auxquels la Chirurgie n'offre des ſecours. Mais dans la diverſité des moyens qu'elle fait employer, il en eſt auſſi dont elle regrette quelquefois de ne pouvoir faire uſage, à raiſon de la ſenſibilité des parties. Le Chirurgien inſtruit préfère toujours ceux qui réuniſſent la douceur à l'efficacité.

Quoique les opérations ſoient une des

principales reſſources de l'art de guérir, chaque jour la Chirurgie s'occupe à la recherche des choſes qui peuvent en diſpenſer, en diminuer les rigueurs, & à ne les placer qu'à propos. Cependant quelques puiſſans que ſoient nos efforts à cet égard, il eſt un terme où la Chirurgie médicale doit céder à la Chirurgie opératoire.

Le fer n'eſt pas l'unique agent que l'on fait ſervir à la diviſion des ſolides. On emploie auſſi le feu ſous différens déguiſemens. L'averſion que ces reſſources extrêmes inſpirent communément, fait une certaine impreſſion de laquelle on ne tient pas toujours compte; malgré qu'elle produiſe des effets ſemblables à ceux qui annoncent le développement de quelques ſymptômes facheux.

Excité par une ſuite de réflexions ſur l'abus des inciſions, dans la cure de pluſieurs maladies du reſſort de la Chirurgie; j'ai cru voir qu'il étoit important de réprimer cet abus.

L'obſervation la plus commune appuyée

de la raiſon & des principes de l'art, démontre de la manière la plus ſenſible, qu'il y a une infinité de circonſtances où l'on peut très-efficacement ſubſtituer la compreſſion aux inciſions. C'eſt donc cette compreſſion un peu trop négligée aujourd'hui dans l'exercice de la Chirurgie, de laquelle je me propoſe de remettre ſous les yeux, l'utilité & les avantages.

Je n'accumulerai pas les preuves pour juſtifier mon dire ſur un ſujet ſi intéreſſant. C'eſt à ceux à qui je parle de méditer la vérité, & de ſe convaincre de la ſolidité de mes réflexions par leur propre expérience.

Si l'on conſidère attentivement la nature & la ſituation des parties extérieures du corps, les différens vides qu'elles laiſſent entr'elles, la ſtructure délicate du lien qui les unit, & qui peut être détruit par l'altération des fluides mêmes deſtinés à lui donner la vie, on conviendra bientôt qu'une compreſſion bien dirigée ſur les ſillons creuſés dans l'intervalle des muſcles, peut être tentée avec un ſuccès déſiré, dans nombre de circonſtances où

l'art sembleroit n'avoir d'autres ressources que l'instrument tranchant, pour donner issue aux matières contenues dans le foyer d'un abscès.

Un des principaux avantages de ce procédé est, qu'après avoir rempli l'indication à laquelle on l'a soumis, il ne laisse pas la plus légère trace de l'usage qu'on en a fait. Bien différent de l'instrument tranchant, on ne voit jamais après elle, sur une partie, des cicatrices, images indélébiles & tableau toujours présent des maux passés.

La quantité de malheureux qui circulent autour de nous, ajoute à la vérité pour laquelle je combas. Il y en a dans le nombre, dont le mouvement des membres est borné ou totalement détruit, par la section de quelques parties, à travers lesquelles on s'est vu forcé d'ouvrir des issues à la matière purulente retenue. Moyens rigoureux dont on ne peut pas nier l'absolue nécessité en certains cas; mais qui cependant ne doivent jamais être admis, qu'après des tentatives ingénieuses, dont le fruit n'est réservé qu'à

ceux qui connoiſſent mieux les reſſources de la Chirurgie, & celles de la nature.

Je m'arrête, & peut-être en ai-je déja trop dit, pour faire préſumer que j'ai pour unique objet de condamner toutes les inciſions & les contr'ouvertures, & de poſer pour principe invariable que la compreſſion doit ſuffire dans toutes les circonſtances. Je ſuis fort éloigné de m'abandonner à une opinion ſi ridicule: mes réflexions ſont calquées d'après l'obſervation, & les bornes qui les circonſcrivent ſont très reſſerrées. En étudiant avec intérêt les cas où la compreſſion eſt utile, il eſt bien difficile de commettre des fautes groſſières, & de ne pas appercevoir ſon inſuffiſance.

Les expériences qui m'ont prouvé tout l'avantage qu'on pouvoit rétirer de la compreſſion m'ont également inſtruit ſur les mauvais effets qui en réſultoient, lorsqu'elle étoit faite ſans conſidération pour les circonſtances, & ſans méthode. Si je ne me ſuis pas aſſez étendu ſur ſon abus, ſi je n'ai pas fait ſuffiſamment connoître, par des exemples,

les cas où elle pouvoit être regardée comme une ſource d'accidens ; je crois en avoir aſſez dit, pour ne laiſſer ſubſiſter aucun doute ſur la véracité des faits malheureux qu'on peut lui imputer, & que j'ai rélatés dans la ſeconde ſection.

Les évênemens journaliers qui ſe préſentent ſous différents caractères dans l'exercice de l'art, abandonné à des chirurgiens peu méthodiques, dépoſent contre la compreſſion. Je ne ferai pas ſentir dans ce préliminaire, comment ces évênemens peuvent avoir lieu. Il eſt prouvé par une longue ſuite d'obſervations, que la gêne & l'embarras local qu'éprouve le corps le mieux diſpoſé, peuvent donner occaſion en totalité ou en partie, à des genres de maladies qu'on ne doit pas toujours s'attendre à dompter, quoique la cauſe n'exiſte plus ; à moins que l'on ne ſoit venu promptement au ſecours du malade. Le triſte état dans lequel Monſieur le Marquis de C * * * a vécu pluſieurs années, & qui a mis fin à ſes jours, en eſt une preuve inconteſtable.

L'obſervation qui contient l'hiſtoire de ſa maladie, des divers moyens employés pour ſa guériſon, en différens temps & en différens lieux, ne ſatisferoit qu'imparfaitement la curioſité des gens de l'art, ſi on ne remontoit à l'origine même du mal, que l'on attribue légitimement à la compreſſion. Cette obſervation intéreſſante par ſes nombreuſes particularités ne peut être conſidérée telle, qu'en expoſant les détails rélatifs aux alternatives que M. le Marquis de C*** a éprouvés, pendant la durée de ſa maladie. C'eſt ce qui ma déterminé à la publier à la fin de ce précis.

En paſſant ſucceſſivement des cauſes aux effets, il paroît indubitable que l'application vicieuſe des pièces de l'appareil dans la cure des luxations, des fractures, des tumeurs inflammatoires ſurtout, des plaies récentes, ſimples ou graves, & des ulcères, doit infailliblement contribuer à faire naître pluſieurs accidens. Il y auroit de l'erreur à croire que l'avantage à eſpérer de la compreſſion, dans la cure des ulcères fiſtuleux, put

exclure les inconvéniens qui ſont preſque inſéparables de ſon uſage, dans le traitement particulier de pluſieurs d'entr'eux.

Tout doit être rélatif aux yeux de l'homme inſtruit; des détails ſur tous les objets qui intéreſſent directement ou indirectement la compreſſion, ſeroient ſuperflus dans un précis où l'on ne ſe propoſe autre choſe, que de faire ſentir l'importance d'un moyen particulier, lié avec d'autres moyens généraux. On n'oſe pas ſe flatter de pouvoir réunir ici tout ce qui a rapport à la compreſſion. Cette diſſertation n'eſt à proprement parler qu'un précis des faits les plus communs, qui ont une rélation immédiate à ce procédé; & elle eſt deſtinée à ſervir de baſe à la pratique des élèves en Chirurgie, attachés aux hôpitaux militaires, afin de les éclairer dans le manuel des panſemens.

Cet aveu formel doit me mettre à l'abri de toute diſcuſſion de la part des maîtres de l'art, qui ſeroient fondés à me faire des reproches ſur la briéveté de mes explications. Je me borne à la ſatisfaction d'avoir contri-

bué aux progrès des perſonnes en faveur deſquelles j'écris. Il n'eſt pas de plus belle jouiſſance, ſelon moi, que celle de pouvoir être utile.

Pour traiter convenablement ce ſujet, je me reſtreins à demander qu'eſt-ce que la compreſſion? quels ſont ſes avantages dans la cure des maladies chirurgicales? à quoi ſe réduiſent les attentions néceſſaires pour en rendre l'uſage ſalutaire? la ſolution de ces queſtions fera la matière de la ſection qui ſuit; & dans la ſeconde je parlerai de ſes inconvéniens & de ſon abus.

SECTION PREMIERE.

DE L'UTILITÉ DE LA COMPRESSION.

LE terme de compreſſion pris dans le ſens littéral ne déſigne autre choſe, qu'une action par laquelle on preſſe une partie ſur une autre. Cette définition générale ſup-

pose que la compression a différens dégrés, & que le plus souvent elle peut être regardée, comme un moyen, duquel on se sert pour maintenir simplement dans un parfait contact, les solides divisés ; soit qu'ils ayent été désunis par un corps extérieur, soit que cette division ait eu lieu par l'accès & le séjour du pus ; d'où l'on conçoit, que depuis le bandage unissant jusquau bandage compressif, la Chirurgie peut se promettre un avantage réel des différens dégrés de pression, dans plusieurs circonstances.

Cette compression se fait par le concours de plusieurs pièces d'appareil ; quelquefois on n'y fait servir que les bandes ; d'autrefois aussi on a recours aux machines.

La multitude des cas où l'on fait usage de cette ressource prouve en faveur de son utilité. La compression suspend & arrête les hémorragies, elle s'oppose à l'issue des viscères hors de la capacité qui les renferme, elle rapproche & contient les lambeaux & les lèvres des plaies, soutient différens appareils avec

fermeté ; elle évacue les matières étrangères disposées à faire de grands ravages ; elle dilate & ouvre jusqu'au fond, des foyers inaccessibles sans son secours, redresse les membres & quelquefois le corps entier, maintient les os réduits, borne l'épanchement des sucs qui forment la matière du cal, enfin elle est si généralement utile, qu'on pourroit demander où n'est-elle pas nécessaire ? (*)

Je ne décrirai point les diverses variations dont la compression est susceptible dans chacun de ces cas en particulier ; je sortirois de l'enceinte que je me suis tracée. Les ulcères fistuleux, les sinus, m'occuperont spécialement ; comme faits de pratique plus fréquens dans l'exercice de l'art, ils marquent plus d'intérêt.

(*) La compression a des effets très-avantageux en médecine ; effets sur lesquels je me suis imposé silence. On peut dire, en passant, qu'elle est d'une utilité connue dans l'anasarque, & l'ascite après l'évacuation des eaux, & dans certains cas après l'accouchement.

Lorsqu'il eſt queſtion de vider un amas de pus placé ſous la main du chirurgien, un mouvement naturel porte à le comprimer avec l'extrémité des doigts, autant de fois que l'on renouvelle l'appareil. Cette preſſion vicieuſe à plus d'un égard, indique le déſir qu'on auroit d'en tarir la ſource ; il y a plus, elle en démontre la néceſſité. La premiere idée qui ſe préſente alors, eſt ſans doute de s'oppoſer à ce que le vide ou le foyer produit par la dilacération des parties, ſe rempliſſe de nouveau. Cette idée ſi naturelle, & ſi bien apperçue, inſpire aux chirurgiens inſtruits pluſieurs moyens pour y parvenir. Mais je le répete, ces moyens ne peuvent être ſalutaires qu'autant qu'ils ſont dirigés avec diſcernement. C'eſt ainſi qu'ils peuvent ſuffire dans nombre de cas, où tous autres moyens auſſi efficaces que prompts, pourroient être ou impraticables ou dangereux.

Le génie ſeul eſt ſouvent parvenu à guérir des maladies pour leſquelles les médicamens, le fer & le feu avoient été employés ſans fruit. La ſituation & la compreſſion

offrent plus d'un exemple de cures échappées aux ſoins les plus aſſidus, & à la ſagacité la plus grande. Le vrai chirurgien ſait toujours trouver des reſſources dans les circonſtances qui ont quelquefois l'apparence de n'en permettre aucune.

L'Anatomie a ſeule le droit d'indiquer d'une manière auſſi ſatisfaiſante que certaine, les procédés à employer pour faire la compreſſion avec ſuccès, dans la plupart des cas où elle eſt néceſſaire. On ſait que la Myologie n'a pas ſeulement pour but la connoiſſance des muſcles qui ſervent au mouvement des parties, ni celle de leur point fixe, & des inſertions qui les aſſujettiſſent à des changemens de ſituation, ſuite néceſſaire de leur action variée. C'eſt par conſéquent, au moyen de cette diverſité de mouvemens dépendants de la liberté des muſcles, & de leur action (de laquelle on a ſur-tout négligé de s'aſſurer par des obſervations réflêchies ſur le vivant) que l'on peut rendre compte des phénomènes réſultans des diverſes ſituations, que les muſcles tiennent pour

obéir à la volonté. Cette vérité mieux connue encore qu'elle n'eſt expoſée, démontre que la plupart des déplacemens qu'ils éprouvent, étant volontaires, on peut les faire utilement ſervir à la cure des ulcères fiſtuleux, dont les ſinus s'étendent dans l'interſtice des parties, par rapport aux alternatives que le tiſſu cellulaire ſubit, à raiſon des changemens de ſituation que tiennent les muſcles dans ces différens états.

L'application méthodique de la compreſſion dans la cure des ulcères fiſtuleux, dépend donc de la connoiſſance des parties, dans la diverſité de leur manière d'être reſpective. D'où il ſuit que l'on peut réduire aux conditions ſuivantes la guériſon de ces maladies, lorsqu'elles offrent l'eſpoir de céder à la compreſſion.

La premiere, que la ſituation eſt indiſpenſable pour aſſurer l'efficacité de la compreſſion, & la ſeconde, que l'on ne doit appliquer les pièces de l'appareil compreſſif, qu'avec intelligence & circonſpection.

Cette premiere condition ne renferme rien

autre, ſinon, que la ſituation de la partie ou du membre malade, doit être réglée avant d'appliquer l'appareil. Sans cette attention, le bandage compreſſif feroit infailliblement ou infructueux ou malfaiſant : puiſqu'il eſt ſenſible que l'état de ſituation des muſcles doit inévitablement varier en conſéquence des changemens qu'ils ſubiſſent; il faut donc qu'enſuite de l'application de l'appareil, ils repoſent dans la flexion ou dans l'extenſion, ou dans l'adduction ou l'abduction. D'où l'on conçoit que la compreſſion ne peut être ſalutaire qu'autant que la partie eſt dans une attitude ſtable ou permanente. Quelques légers que l'on en ſuppoſe les mouvemens, il eſt inconteſtable qu'ils dilateront ou rétréciront les loges du tiſſu celluleux, qui ſert de foyer aux matières.

On ne doit pas être moins ſcrupuleux à remplir la ſeconde condition. Le ſuccès de la compreſſion dépend autant de l'intelligence dans la manière de comprimer un peu plus qu'ailleurs, l'extrémité ou le fond du ſinus, que du ménagement particulier

que l'on doit avoir pour les parties qui l'avoisinent, lesquelles ne peuvent être pressées sans causer une douleur plus ou moins vive, douleur dont les suites ne sont pas inconséquentes. C'est cette même intelligence qui veut encore que l'on diminue la pression, à mesure que l'on approche de l'orifice du sinus.

S'il est des cas où il convient de poser constamment le chef de la bande dans le même sens, il en est aussi où il n'est rien moins qu'indifférent de le porter à droite ou à gauche, obliquement ou horizontalement, en dedans ou en dehors; puisque c'est de la direction donnée, que résulte celle du globe qui, comprime toujours préférablement la face contre laquelle on l'appuye en le développant. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait de très-importantes remarques à faire dans la cure des plaies & des ulcères, sur la seule manière de poser un bandage contentif. Souvent on accuse d'opiniâtre & de rébelle à la cicatrice, telle plaie la plus disposée à guérir, tandis que cette

pré-

prétendue opiniatreté n'a ordinairement pour cauſe, que la méthode abuſive d'appliquer la bande toujours d'un même ſens. Si on obſervoit bien ce qui ſe paſſe alors, on verroit, que du côté ſur lequel on appuye ordinairement les tours de bande, le bord de la plaie ou de l'ulcère eſt preſque toujours égal au niveau des chairs, & que le bord oppoſé, étant preſſé en ſens contraire eſt toujours élevé, dur, & renverſé. Cet inconvénient peut aiſément ſe prévenir en obſervant de poſer alternativement la bande en tout ſens. Cette alternative eſt ſpécialement néceſſaire dans le panſement des cautères autant pour prévenir le dérangement du corps étranger qui entretient l'ulcère, que pour en favoriſer la ſuppuration.

Mais il ne ſuffit pas ſeulement de varier l'application de la bande; il faut mettre encore beaucoup d'attention dans l'ordre des compreſſes graduées. Si la moindre preſſion irrégulière ſur des parties délicates & ſaines, peut produire des effets déſagréables, pour peu qu'elle ſoit ſoutenue; que n'en réſulte-

rat-il pas, ſi cette preſſion a lieu ſur des parties malades ?

Les nerfs, les artères & les veines ne ſont jamais comprimées impunément. L'engourdiſſement, la douleur, l'inflammation, l'engorgement &c. ſont des effets preſque toujours inſéparables d'une compreſſion mal dirigée. On en verra quelques exemples, en parlant de ſon abus & de ſes inconvéniens, dans la ſeconde ſection.

S'il eſt queſtion de tarir un ſinus ou clapier, les Chirurgiens méthodiques employent la charpie brute, ou le coton cardé, qu'ils entaſſent avec ordre ſur toute l'étendue de ſon trajet. Ils ont grand ſoin d'en augmenter le volume ſur le fond même du vide, & de le diminuer inſenſiblement en approchant de l'orifice. Ils ont auſſi l'attention de développer la bande de manière que, les circonvolutions couvrent d'abord le fond de préférence, & de porter toujours le globe du côté où il ſemble s'incliner.

Cette charpie ainſi placée avec art, eſt

ſoutenue par des compreſſes graduées, diſpoſées de façon à former un point d'appui ſur l'extrémité du cul de ſac du clapier; les tours de bande placés avec ordre font enſuite tout le mérite de l'appareil. La diſpoſition graduée de ce bandage, doit être telle qu'il n'embraſſe uniquement que la capacité du ſinus, à quelques lignes près.

Cette graduation a le double avantage d'empêcher que les circonvolutions de la bande, ne preſſent trop les parties ſaines, & ne retardent le mouvement des liqueurs; effet qui ne feroit pas ſans certains inconvéniens, abſtraction faite de l'accumulation du pus ou d'une matière ſemblable, à laquelle cette inattention donneroit infailliblement lieu.

Mais quelques intéreſſantes que ſoient, vraiement, ces précautions, il en eſt d'autres qui ne contribuent pas peu à l'efficacité de la compreſſion, & dont l'oubli ou la négligence en contrarieroient réellement les effets ſalutaires. Ces précautions conſiſtent à poſer le bandage compreſſif à demeure; ce qui ſuppoſe qu'on ne doit le relever, que pour

le resserrer lorsque le besoin l'exige, ou lors qu'il a souffert quelques dérangemens ; bien persuadé que c'est à un maintien durable dans le contact des parties divisées, que l'on doit l'adhérence qui fait l'unique objet de la cure.

La Pathologie chirurgicale s'explique si clairement sur le caractère distinctif des sinus & des fistules, qu'on ne peut méconnoître la différence qui existe entre ces deux maladies.

La fistule est un ulcère dont l'entrée est étroite & le fond large, ce qui la distingue essentièllement du sinus dont les dimensions sont égales partout. Presque tous ceux qui ont voulu donner la définition des fistules ; ont admis la callosité pour le caractère spécial de l'ulcère fistuleux. Les compilateurs ignorans ont accrédité cette erreur ; & sans être plus curieux de s'instruire que ceux de qui ils tenoient cette fausse déscription, ils n'ont pas hésité de la transmettre comme une chose de faits. Il est heureux pour ceux à qui ils débitent de pareilles erreurs, avec cette

ſorte d'aſſurance qui perſonifie l'impéritie, de trouver dans les inſtructions des praticiens éclairés, des moyens de ſe prévenir contre de faux principes, qui les éloignent toujours plus de la vérité; &c.

L'obſervation démontre que non ſeulement il y a des fiſtules ſans calloſité; mais que la plupart de celles où elle a lieu, ne doivent être conſidérées que comme fiſtules compliquées; complication même à laquelle on ne doit aucun égard dans certains traitements. La calloſité n'eſt à proprement parler qu'un acceſſoire qui n'entre pour rien dans le caractère propre de la maladie. Il ſuffit quelquefois de détruire les cauſes particulières, qui donnent occaſion aux fiſtules pour les guérir radicalement. (*); & ce qu'il y a de vrai, c'eſt que la calloſité n'en ſubſiſte pas moins, quoique la conſolidation des parois ſoit très-parfaite.

(*) Voyez cette diſtinction parfaitement établie dans le Dictionnaire encyclopédique, aux mots ſinus & fiſtules, (par M. Louis.)

Ces deux maladies, le ſinus & la ſiſtule, ne différent donc l'une de l'autre, que par la configuration de leur cavité, puisque les moyens curatifs ſont abſolument les mêmes. Mais à propos de ces moyens, il ſe préſente une queſtion de faits; on demande s'il eſt abſolument néceſſaire d'inciſer les ſinus ou les fiſtules dans toute leur étendue, pour les amener à une guériſon plus ſolide & plus prompte?

Dans la perforation d'un ſinus excréteur, on ne voit rien qui puiſſe déterminer à l'inciſion ni à la contr'ouverture, puiſqu'il ſuffit de rétablir le cours du fluide dans ſon propre canal & de lui fermer le paſſage qu'il s'étoit ouvert au dehors. Une inciſion par laquelle on ouvriroit le canal ſalivaire, que je cite ici pour exemple, dans une certaine étendue de ſa direction, feroit plus propre à aggraver le mal qu'à le guérir. Cette vérité ſe fait trop bien ſentir, pour qu'elle puiſſe laiſſer ſubſiſter quelques doutes.

Mais avant de ſe rendre aux moyens que l'art indique comme la derniere reſſource,

on essaye de comprimer l'ouverture fistuleuse, de manière cependant à ne pas intercepter le cours du fluide salivaire. Ce procédé a eu quelques succès lorsqu'il a été employé avec intelligence. Si les exemples de cures opérées par cette méthode ne sont pas répandus dans les auteurs, on ne doit pas s'en prévaloir pour les révoquer en doute.

Il est très-possible néanmoins que la maladie puisse éluder la compression la plus méthodique; les faits qui déposent contre elle ne sont que trop communs. C'est même à ce défaut de réussite qu'on est redevable des différentes opérations imaginées à dessein de suppléer à son insuffisance. L'histoire de la Chirurgie fait mention de quelques fistules salivaires guéries, en ouvrant la joue de part en part & en cherchant dans cette opération à se rapprocher de l'orifice naturel. Ce procédé n'a sans doute eu lieu que parce-qu'on ignoroit la possibilité & la manière de rétablir l'écoulement de cette humeur par la bouche, en faisant passer une espèce de

féton dans le conduit falivaire, afin de le dilater, & pour fervir de filtre à la falive, jusqu'à ce qu'il eut recouvré fon diamêtre & fa flexibilité ordinaires ; moyen fimple & cependant très-ingénieux que fuggéra à Mr. LOUIS une maladie femblable, & dont le fuccès répondit à fes foins.

Mais dans le cas où une bleffure profonde auroit intéreffée l'orifice même de ce canal, & où par évênement la cicatrice l'auroit entiérement effacé, les mêmes moyens ne fauroient être applicables. On feroit forcé alors d'avoir recours à l'ouverture artificielle. Cette circonftance m'eft toujours préfente. Il y a environ dix-huit ans qu'un jeune homme reçut un coup de pied de cheval qui lui fractura la machoire inférieure, & déchira tous les mufcles de la joue du côté gauche. L'orifice du conduit falivaire fut détruit ou peut-être confondu dans la cicatrice de cette grande plaie. On ne pouvoit pas efpérer que la falive reprendroit jamais fon cours naturel, puisque l'orifice du canal n'exiftoit plus. Feu Mr. CHARVE,

chirurgien de réputation à Dôle, perça la joue de part en part, vis-à-vis, & tout près de l'extrémité de la portion du canal conservé, & y passa de suite un petit séton. La cure, quoique heureuse, fut très-longue.

J'ai observé pendant le cours de cette maladie, que la compression n'est point inutile. On pourroit reprocher à Mr. CHARVE de l'avoir négligée pendant les quatre premiers mois. Il est sûr qu'elle soutient le petit appareil que l'on oppose à la sortie de la salive par la plaie, & qu'elle contribue à former l'ouverture artificielle, en maintenant le séton en place.

Les fistules qui sont entretenues par la présence des corps étrangers n'attendent leur guérison que de l'extraction (*) ou du départ spontané de ces mêmes corps, ou de leur décomposition, s'ils en sont susceptibles.

Cette extraction ne peut avoir lieu qu'en

(*) Les fistules salivaires de la machoire inférieure, occasionnées par la carie d'une dent, cédent communément à son extraction complete.

incifant fur la fiftule, ou en pratiquant une contr'ouverture dans le lieu le plus convenable. Plus le corps étranger aura été enfoncé profondément, plus la difficulté de l'extraire fera grande, & plus le dégat fait dans les chairs fera difficile à réparer.

Sans avoir l'intention de réunir toutes les caufes qui peuvent donner occafion aux fiftules, en une feule; on peut cependant faire une remarqne générale, applicable au principe de ces maladies. Dans ce premier moment, il n'eft encore queftion, & cela doit fe préfumer, que d'un fimple vide formé par la défunion & la deftruction d'une certaine quantité de cellules, dont la matière purulente infiltrée a rompu l'enfemble. Jufqu'ici les parois celluleufes ne doivent donc être qu'impregnées de pus, fans autre complication, ni fans autre accident. L'art peut, par conféquent, réparer ingénieufement ce défordre, en réveillant l'action languiffante des vaiffeaux qui vont s'y décharger, & en les maintenant rapprochés par une preffion permanente qui les difpofe à la réunion;

& c'eſt ce qui arrive. Les parois des clapiers, preſſées par une force modérée adhèrent les unes aux autres, & la cicatrice interne ; au moyen de laquelle ces parois ſe réuniſſent, eſt d'autant plus ſolide que la compreſſion à été méthodique & durable.

Tout ce qui tend à rapprocher les cellules ulcérées, & à les contenir exactement, ne contribue pas ſeulement à défendre l'entrée à un nouveau pus, dans les cellules ſaines ; mais il ſollicite encore, par une ſorte d'expreſſion, l'expulſion de celui qui pourroit s'y être amaſſé. Il imprime aux ſolides une force capable de réſiſter à une invaſion nouvelle, & concoure en même temps à donner la conſiſtance néceſſaire aux ſucs, que la nature emploie pour la conglutination.

Cette propriété, particuliere à la compreſſion, s'étend ſur les plaies & ulcères qui ſont abreuvés par ſimple imbibition du tiſſu cellulaire environnant. Ce que les topiques ne peuvent pas opérer dans cette circonſtance, la compreſſion le fait, pour ainſi dire,

ſeule. Les emplâtres, les onguens, les beaumes, les poudres abſorbantes &c. qui poſſédent au plus haut dégré la vertu déſſicative, ſont toujours impuiſſans ou preſque toujours, parcequ'ils n'agiſſent uniquement que ſur la bouche des vaiſſeaux, & qu'il eſt difficile qu'ils puiſſent pénêtrer à travers la poroſité des ſolides, pour les toucher de manière à les reſſerrer, & à les mettre en garde contre l'affluence ſurabondante des fluides qui les arroſent, & les baignent continuellement.

Un bandage compreſſif qui enveloppe tout le membre malade, rétrecit les loges du tiſſu celluleux, en exprime le ſuperflu de la partie ſéreuſe & limphatique, ſoutient & releve peu à peu la force oſcillatoire des vaiſſeaux de différens genres, & leur imprime une énergie capable de ne fournir déſormais que des ſucs bien digérés, & propres à la cicatriſation. Les ſuccès que la compreſſion a eue entre les mains de THEDEN, dans la cure des ulcéres anciens des extrémités inférieures avec complication de

varices, & de la connoiſſance deſquels les françois ſont redevables au zèle de Mr. CHAIROUX, Chirurgien Major du Régiment de Neuſtrie, ſont autant de témoignages acquis en faveur de la doctrine que nous cherchons, ſinon à établir, au moins à faire revivre.

Lorsque les ulcères fiſtuleux ſont invétérés & compliqués de calloſité; on eſt autoriſé à ſoupçonner l'exiſtence d'un vice parparticulier qui étend ſes propriétés. L'activité ou la lenteur de ſa marche ne peuvent donner que des indications très équivoques ſur ſa nature. Heureuſement que chaque affection maladive porte une empreinte différente, ſur laquelle les chirurgiens exercés ſe trompent rarement. Mais quelque ſoit le caractère de ce vice, il eſt preſcrit, qu'avant de tenter aucun moyen extérieur pour fondre les calloſités, on doit en purger les humeurs. Toutes ces attentions vraiment dignes de l'homme de l'art, n'intéreſſent que les cas où l'on auroit une certitude parfaite des cauſes internes de la calloſité. Cet ac-

ceſſoire, ce ſupplément à la maladie, ſi l'on veut, ne peut pas être cependant conſidéré dans tous les temps, comme un ſigne de l'infection des humeurs. L'impreſſion d'un air froid ou mal ſain, le tamponage, ou l'application indiſcrete des topiques irritans ſur la plaie, ont ſouvent donné lieu à de ſemblables évênemens, que de légéres mouchetures, l'uſage des cataplâmes & emplâtres émolliens ont diſſipés ſans retour. On a même vu plus d'une fois que la fiſtule quoique bien guérie, la calloſité a ſubſiſtée, & ne s'eſt diſſoute que longtems après; preuve certaine qu'elle étoit indépendante de l'impreſſion vicieuſe des humeurs, de laquelle on ſe feroit cru autoriſé d'accuſer l'ulcère.

Pour s'aſſurer plus poſitivement de l'état des parois fiſtuleuſes, il faut avoir recours à l'inſpection de la matière qui découle du vide. Un pus blanc & épais n'annonce jamais que le trajet de la fiſtule ſoit calleux, & une matière ſéreuſe, au contraire, le décéle preſque toujours. L'uſage de la ſonde ou du ſtylet, au moyen du quel on cotoye

les parois en l'introduifant, & en le retirant fucceffivement avec douceur, rapporte au tact, la différence qu'il y a entre celles qui font liffes, & celles qui font inégales. Ce fimple procédé a été l'époque de plus d'une cure qui avoient déja couté beaucoup de foins. Le hazard a peut-être plus de mérite dans cette découverte, que la fcience.

Dans le cas où l'épaiffeur des parois, ou leur callofité, feroit obftacle à l'effet de la compreffion, on la fait précéder de quelques injections appropriées à la nature de l'ulcère, & de fomentations émollientes. Les fignes qui indiqueront le temps de ceffer les injections, font ceux qui en faifant connoître la difpofition des parties, par le changement avantageux qu'aura éprouvé la fuppuration, feront appercevoir une légére phlogofe accompagnée d'un fentiment de douleur le long du trajet fiftuleux, qui jufques-là avoit été infenfible.

L'habitude de relever les bandages compreffifs à chaque panfement pour porter les

injections dans l'étendue de l'ulcère fiſtuleux n'eſt pas à imiter. Outre que le déplacement de l'appareil peut contribuer à un mal réel, l'orsqu'il eſt fait ſans l'accord de toutes les précautions néceſſaires ; les avantages que l'on peut tirer des injections ſont malheureuſement confondus avec les inconvéniens, par les chirurgiens de routine.

Tout fluide lancé, même avec la plus grande douceur dans un vide quelconque, ne peut pénêtrer juſqu'au lieu où l'on a deſſein de le porter, qu'en s'ouvrant un paſſage à travers les parties qui ont une certaine tendance à ſe rapprocher. Or, il eſt impoſſible que ce fluide injecté ſans autre conſidération que celle d'entrainer la matière contenue dans ce vide, ne ſouleve les parois, ne rompe & ne détruiſe toutes les diſpoſitions à l'adhérence ; réſultats diamétralement oppoſés aux vues du chirurgien qui ſe perſuade que les injections ſont d'autant plus néceſſaires qu'elles ont la propriété de porter le rémede ſur l'étendue du mal. Cette croyance ſait illuſion à bien du monde,

&

& le malheur à cela, eſt que ceux qui ſont imbus de cette erreur ne s'en départent pas aiſément ; tant il eſt vrai qu'ils ſont convaincus de l'excellence de leur opinion.

Outre les inconvéniens attachés à l'uſage non méthodique des injections, on peut les rendre très-malfaiſantes encore, par l'inattention avec laquelle on les dirige. La froideur ou le dégré de chaleur trop conſidérable qu'on leur communique, peuvent beaucoup nuire par leur incompatibilité avec les parties malades ; (*) nouvel inconvénient qui eſt néceſſairement ſuivi d'un autre non moins fâcheux. Il eſt aſſés rare auſſi que les chirurgiens peu exercés à la pratique, conçoivent combien il importe

(*) Le mémoire que l'académie royale de Chirurgie a couronné en 1758, réunit tout ce qu'il eſt poſſible de dire, tant ſur les avantages & les inconvéniens des injections, que ſur les règles à obſerver dans leur uſage. La ſeule choſe à déſirer, feroit que l'auteur de ce ſavant mémoire ſe fut ſpécialement expliqué ſur la manière d'adminiſtrer ces remédes, en appliquant la règle à des cas particuliers. Les mémoires de l'académie ne pouvant pas être entre

de proportionner la quantité du fluide à l'étendue du canal qui doit le recevoir. Quelle que ſoit la capacité de la ſeringue, ils la rempliſſent, & pouſſent le piſton juſqu'à la dernière goutte, ſans égard pour les précautions qui doivent entrer de moitié, dans les avantages qu'on ſe propoſe de recueillir de ces injections.

J'ai vu plus d'une fois quelquesuns de ces chirurgiens redoubler d'effort & d'activité, dans la vue d'inſtiller les médicamens juſqu'à l'extrémité du ſinus, perſuadés que l'opération par laquelle on n'y auroit pas atteint, devoit être imparfaite. Cette erreur en effet, ne peut ſe ſuppoſer que de la part des gens peu intelligents; mais les règles qui préſcrivent l'uſage

---

les mains de la plupart des élèves en Chirurgie, on ne pourra pas nous ſavoir mauvais gré d'avoir ſaiſi l'occaſion, de leur faire ſentir, combien ce moyen utile, les injections, exige d'attention dans ſon uſage. Les principaux objets qui font la baſe de la petite digreſſion dans laquelle nous ſommes entrés à cet égard, ne ſont point éxagérés. On n'y répéte que ce que l'on voit chaque jour. Les perſonnes inſtruites que la curioſité engageroit à lire cette

des injections, inſtruiſent-elles ſur la manière de les faire? tous les cas où elles ſont indiquées, ſont-ils tellement les mêmes que la méthode ne puiſſe varier ? outre que le dégré de chaleur communiqué à l'injection doit toujours être analogue au genre de maladies & à la délicateſſe des parties que l'on injecte ; n'eſt-il pas des circonſtances qui éxigent que ces remèdes ſoyent dirigés tantôt avec la plus grande douceur, & tantôt avec une certaine force ? n'en eſt-il pas auſſi, où il eſt à propos que l'injection ſéjourne plus cu moins longtemps, & d'autres où il ſuffit qu'elle parcoure l'étendue du vide & le balaye, pour entraîner avec elle les matières dont la préſence feroit manifeſtement une ſource de douleurs? &c. &c. ces particularités ont toutes des rapports avec les différens états de maladies pour leſquelles on

---

diſſertation trouveront ſans doute, ces explications inutiles & peut être même ridicules ; mais j'aime à croire cependant qu'elles feront une impreſſion avantageuſe ſur les jeunes praticiens.

emploie les injections. Mais assés généralement, lorsqu'on injecte les ulcères fistuleux, on n'a guére d'autre intention que celle de préparer les solides à la réunion ; soit que la nature l'opére ensuite d'elle même, soit qu'on cherche à la procurer par la compression. Les signes qui indiquent cette réunion commençante proscrivent les injections, & dès que la compression a lieu, elles ne sont également plus admissibles.

Un préjugé qui tient encore fortement à la cure des ulcères fistuleux, est celui de croire qu'ils ne peuvent se cicatriser solidement, s'ils n'ont été parfaitement détergés.

L'expérience & l'observation de tous les jours suffisent pour désabuser ceux qui soutiendroient cette opinion. Est il rien de plus commun de voir des parties contracter mutuellement des adhérences, par leur simple contact, quoiqu'elles fussent encore dans un état de maladie qui ne suppose pas leur détersion? La propriété des remèdes détersifs ne consiste qu'à augmenter l'action des vaisseaux fibreux affectés d'engorgement. Mais

ſi cette action eſt ſuffiſante, la réunion ſe ſera infailliblement ſans le concours de ces topiques, quoique les ſucs conglutinans n'ayent pas toutes les qualités requiſes. La compreſſion méthodique peut d'ailleurs remplir efficacement la même indication que les déterſifs, puis qu'elle produit les mêmes effets; on en excepte cependant la flétriſſure ou la calloſité des parois fiſtuleuſes, occaſionnées par l'infection vicieuſe putride &c. des fluides, qui abreuvent le tiſſu cellulaire. Je ne m'arrêterai pas à donner des preuves de l'inutilité de cette parfaite déterſion, pour la cure radicale de ces maladies. La pratique journaliere abonde de faits qui juſtifient mon aſſertion.

Les plaies récentes, ſimples, contuſes, & même compliquées de fractures d'os, ne préſentent-elles pas chaque jour des exemples de réunion ſolide, au bout de très-peu de temps, quoiqu'elles n'ayent pas été détergées? il eſt dit que GARENGEOT trouva un lambeau ſolidement réuni, le quatriéme jour après une amputation, c'eſt-

à-dire à la lévée du premier appareil. Il n'en eſt pas des parties qui ſe réuniſſent entre elles, comme des plaies extérieures, dont la perte de ſubſtance ne peut être réparée que par une cicatrice, laquelle n'a effectivement lieu, qu'enſuite d'un dégorgement ſuffiſant des vaiſſeaux qui aboutiſſent à la plaie. Cette différence éſſentielle ne ſauroit être méconnue. La néceſſité d'une parfaite déterſion des parois fiſtuleuſes, pour en obtenir la réunion, eſt donc une de ces erreurs vulgaires que l'obſervation détruit peu à peu; & c'eſt à la clairvoyance des praticiens qu'on en eſt redevable.

Il n'y a à proprement parler que la calloſité qui puiſſe faire obſtacle à l'oblitération des fiſtules : on emploie alors les médicamens irrittans ſous la forme d'injections. L'aegyptiac diſſout dans un véhicule convenable eſt le remède le plus efficace. PARÉ s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès en pareil cas; mais on ne peut pas s'attendre que ces remèdes opérent utilement ſans le concours de la compreſſion; il n'eſt

qu'un temps pour faire uſage de ce moyen avec eſpoir de ſuccès, paſſé lequel on ne doit plus y avoir grande confiance. Les injections ſtimulantes dans leſquelles on ajoute l'eau de vie, produiſent ſouvent des effets fort oppoſés à ceux que l'on s'en promet. Elles augmentent la dureté des parois, & rétreciſſent le canal, au point quelquefois de le rendre cartilagineux. Je ne m'en permets qu'un exemple.

Un ſoldat d'infanterie, dont le nom du régiment m'eſt échappé, vint en 1771 à l'hôpital militaire de Dôle, pour ſe faire traiter d'une fiſtule du ſcrotum qu'il portoit depuis environ dixhuit mois. L'abſcès qui l'avoit précédée étoit la ſuite d'une contuſion. Cette fiſtule étoit complette; ſon ouverture ſupérieure ſe trouvoit placée à trois ou quatre lignes du raphé. Ce ſinus étroit ſe terminoit inférieurement à la partie la plus déclive du ſcrotum dans une direction droite. Cette dernière ouverture étoit un reſte de la contr'inciſion faite avec projet de guérir la fiſtule du haut, dans laquelle on

avoit infructueusement injecté des décoctions amères, animées d'esprit de vin, & l'esprit de vin pur.

L'écoulement n'étoit pas considérable, à la vérité; mais en revanche sa limpidité me faisoit craindre qu'il ne fut urineux. Le trajet de ce sinus étoit si calleux qu'on découvroit à l'oeil comme au doigt, la dureté des parois. Je l'incisai du haut en bas, & quoique le bistouri du quel je me servis pour cette opération, fut très tranchant, je ne pus en venir à bout qu'en quatre tentatives différentes. Les suppuratifs animés enflammerent ensuite modérément la plaie, la suppuration détacha peu à peu la surface endurcie de la paroi calleuse, & la cure fut aussi solide que prompte. Cette guérison opérée par ce genre de topiques stimulants, m'en suggéra l'usage dans d'autres circonstances, où il y avoit lieu d'espérer qu'ils réussiroient également.

Le nommé Aigrot bas-officier d'invalides, étoit sous mes soins dans le même hôpital, pour une fracture com-

pliquée de la jambe droite, partie inférieure. J'accélérai, autant qu'il me fut poſſible, la chûte de la portion d'os dénudée. Mais la plaie étant fur le point de ſe cicatriſer, il ſurvint tout à coup un engorgement univerſel à toute la jambe; engorgement qui fut ſuivi, douze heures après, d'une effuſion de pus qui inonda l'appareil, (*) ſans que le malade eut éprouvé autre choſe, qu'une eſpèce d'engourdiſſement dans la jambe, & que le pouls fut le moins du monde ébranlé.

Chaque jour on découvroit de nouvelles collections purulentes. Malgré cela les ouvertures faites à deſſein d'évacuer le pus, guériſſoient aſſés promptement. La plaie ancienne dont la cicatrice s'étoit rompue, marquoit plus de réſiſtance: cela devoit être; attendu qu'elle étoit conſtamment abreuvée d'une quantité de matière qui ti-

(*) On ſe propoſe de donner ailleurs l'explication de ce phénoméne.

roit sa source de fort loin. Je saisis l'idée de la compression, préférablement à la contr-ouverture qui présageoit de grands inconvéniens. C'étoient moins les parties, qu'il importoit de respecter dans cette opération, qui inspiroient de la répugnance à la faire, que la difficulté de porter les remédes convenables dans la plaie, dont la situation auroit plusieurs fois par jour exposé le malade à des ébranlemens plus meurtriers, sans contredit, que les pansemens qui y auroient donné occasion, auroient pu être salutaires.

Mais, avant d'employer cette compression, il s'agissoit d'exciter dans toute l'étendue de ce sinus, qu'une sanie *maléolente* rendoit suspect, une sorte d'énergie qui disposât les parois à la cohérence. L'aegyptiac dissout dans une décoction de Kina, injecté sans ménagement jusqu'au fond de l'ulcère, sembloit répondre, mieux que tous autres remèdes, à l'indication.

Je cessai les injections dès que le malade éprouva de la sensibilité dans le trajet de ce sinus. Pour tirer de la compression tout

l'avantage que j'en efpérois, je fis fituer ce bleffé de manière qu'étant affis fur le bord de fon lit, les deux pieds pofoient fur un efcabeau. C'eft dans cette attitude que j'appliquai le bandage expulfif: il y reftoit auffi longtemps qu'il lui étoit poffible, c'eft-à-dire, qu'il ne fe couchoit jamais que pour raifon de délaffement.

Ce procédé eut les plus heureux effets; la plaie fe déffêcha fucceffivement, & la cicatrice fut parfaite le feizieme jour.

C'eft ainfi que je parvins à tarir une plaie fiftuleufe fituée à la face interne du poignet de Mr. *** ex-grand-montain, plaie qui avoit été faite à deffein de prévenir de plus grands maux.

Ce moine voulant arrêter une fenêtre que l'air chaffoit avec force; l'extrémité de fes doigts fe trouva tellement ferrée entre les panneaux, que les phalanges furent brifées.

Cet accident lui arriva à la campagne, & lorfqu'il fe fit transporter à la ville, les doigts étoient gangrenés & on diftinguoit une collection de pus fur le quaré pronateur. Je l'ou-

vris; mais la matière s'étoit déja portée le long du ligament interoſſeux, preſque jusqu'au pli du bras. Quoique les motifs, pour éviter la contr'ouverture, ne fuſſent pas tout à fait les mêmes que dans le cas précédent, je crûs qu'il convenoit, avant d'en venir à cet extrême, de tenter la compreſſion. Après avoir réchauffé le vide par une injection d'aegyptiac diſſout, je poſai le bandage expulſif avec les précautions qu'éxigeoit le ſiége de la maladie, en donnant à la partie une ſituation favorable & permanente. L'événement en fut heureux; dés le troiſieme jour il n'y ſortit plus une ſeule goutte de pus. La plaie du poignet entretenue par une canule de plomb, de laquelle on retranchoit peu à peu la longueur, fut cicatriſée dans très peu de temps.

Si ces deux obſervations démontrent manifeſtement l'utilité de la compreſſion; elles font voir auſſi que la vraie méthode de l'employer avec fruit, conſiſte éſſentiellement dans la manière de ſituer la partie avant d'appliquer l'appareil, & que par conſé-

quent la compreſſion & la ſituation ſont inſéparables.

Pourquoi la compreſſion conſidérée comme une reſſource ſalutaire dans des cas auſſi graves, ne réuſſiroit-elle pas également, dans des circonſtances moins délicates ? & pourquoi encore faire valoir les raiſons de préférence qui déterminent à la contr'ouverture, au préjudice des bons effets de la compreſſion, au moyen deſquels on peut l'éviter, lorsqu'elle eſt faite avec diſcernement & méthode (*) ?

Quoique nôtre intention ne ſoit pas de nous étendre au delà de l'utilité de la compreſſion dans la cure des ulcères fiſtuleux ; nous ne pouvons guére nous diſpenſer de faire connoître ſes propriétés, dans celle des ulcères ſimples ; puiſque cette compreſſion employée avec certaines modifications, con-

(*) Ce terme *Méthode* eſt plus commun dans le ſtyle que dans la pratique. La méthode ſuppoſe un certain ordre dans la manière de faire, qui tient toujours à des principes ſans la parfaite connoiſſance deſquels on ne peut agir méthodiquement.

tribue manifeſtement à en accélérer la guériſon.

La plupart des ulcères qui affectent les extrémités inférieures, & dont le ſort eſt de paſſer aux yeux de quelquesuns pour incurables, ou d'un traitement long & pénible, ont ſouvent reçû les ſecours les plus efficaces d'un appareil compreſſif méthodique, dirigé d'après les connoiſſances anatomiques. Les frictions ſêches & chaudes & même ſpiritueuſes qu'on emploie dans l'intention d'y rappeller le ton & la chaleur, ſont incapables d'y ramener l'énergie perdue, ſi l'on n'a l'attention de les reſſerrer & de les contenir par une compreſſion circulaire qui s'étend au delà du point ulcéré.

La végétation des chairs dans une plaie ou un ulcère, eſt autant l'effet de la foibleſſe organique des fibres, que du vice des liqueurs qui y abordent. L'uſage de la pierre infernale, de l'alun calciné, & d'autres ingrédiens qu'on fait ſervir à les réprimer, n'ont qu'un effet inſtantané peu capable de les ſoumettre. Les legers eſcarotiques bornent leur action

à la ſurface des chairs, & n'en détruiſent que la couche ſuperficielle. Il n'eſt pas en eux de pouvoir les pénêtrer aſſés, pour rappeller dans les vaiſſeaux affoiblis cette énergie qui doit diſpoſer les fluides à prendre cette ſorte de conſiſtance néceſſaire au développement d'une cicatrice ſolide ; la charpie sêche peut opérer plus utilement lorsqu'elle eſt contenue ſur la plaie, au moyen d'un appareil légérement compreſſif. Encore cette preſſion, quelque modérée qu'elle ſoit, ne doit-elle pas avoir ſon principe immédiatement ſur l'ulcération : il eſt très-eſſentiel de placer les premiers tours de bande, pluſieurs travers de doigts au deſſous. Ces premieres circonvolutions doivent être convenablement ſerrées, & le dégré de force qu'on y emploie, indique celui qu'il convient d'y mettre, en dirigeant le globe ſur l'ulcère. Cette compreſſion ne peut être ſalutaire, qu'autant que l'on obſerve attentivement cette régle, chaque fois que l'on renouvelle l'appareil. Il n'y a qu'une ſuppuration exceſſive qui puiſſe déterminer à multiplier les panſemens,

dans la révolution de vingt quatre heures.

La charpie ainſi contenue, abſorbe l'humidité excédente, fortifie les vaiſſeaux, les maintient dans des juſtes bornes, & ſupplée en même temps au défaut des tégumens communs. Cette abſorption combinée avec les effets de la compreſſion, font les agens les plus puiſſans de la cicatriſation, & les ſeuls moyens de la rendre parfaite.

Un détail ſur les avantages de la compreſſion rélativement à la cure de l'hémorragie feroit à peu près inutile ici. Il eſt tres peu de chirurgiens qui n'en connoiſſent & la néceſſité & le prix. Perſonne ne doute que les topiques antihémorragiques, même les plus puiſſans, n'auroient ſouvent qu'une vertu très-imparfaite, s'ils n'étoient étayés de la compreſſion. Il eſt queſtion de ſavoir ſeulement, ſi dans tous les cas d'hémorragie, la compreſſion doit toujours être appliquée directement, ſur l'ouverture de l'artère, & s'il ſuffit qu'elle ſoit graduée ſelon les régles preſcrites, pour remplir l'indication.

Lorsque l'artère ouverte avoiſine les os,

&

& qu'il n'y a nul inconvénient à les faire servir de point d'appui aux machines compressives, la compression ne peut manquer d'avoir du succès. Mais lorsque cette artère, au contraire, est confondue dans une masse de chairs, la compression purement locale est souvent insuffisante. Il faut pour être utile, qu'elle embrasse nécessairement le trajet de cette artère, afin d'en rétrécir & le diamètre & la capacité, de diminuer le volume du sang qui la parcoure, de modérer & d'affoiblir son action. Les praticiens intelligens ont même la plus grande attention de placer cette compression auxiliaire, avant celle qui doit être immédiatement posée sur l'ouverture de l'artère.

L'opération de la nature dans la formation du cal dont l'étendue & le volume peuvent être soumis à la compression, a fait naître des occasions de se servir utilement de ce moyen, dans les maladies qui dépendent de la foiblesse organique des parties dures, ou de leur ramollissement. Les machines imaginées pour redresser les membres

& le corps des Rikais ont eu des ſuccès dignes de l'approbation des gens de l'art, & de la reconnoiſſance de ceux auxquels ils ont été utiles. Et tout conſidéré, ils n'en ſont redevables qu'à la compreſſion. Il eſt vrai que les ſituations variées qui concourrent avec elle en pluſieurs circonſtances, partagent communément l'honneur de la cure. Les effets heureux qui réſultent de la compreſſion, dans le redreſſement des os déformés, préviennent pour ce procédé dans la cure de leur réintégration; lorsque par évênement ils ont été rompus en totalité ou en partie.

Ce nouveau genre d'oſſification préſente certains phénoménes qui n'ont pas lieu dans l'enſemble du travail admirable de la nature, pour donner plus de ſolidité à quelques parties, plutôt qu'à d'autres. Ce travail eſt uniforme, il s'étend ſur tout ce qui eſt deſtiné à prendre une conſiſtance oſſeuſe. Mais ici, on ne doit le conſidérer que comme la ſuite d'une affection locale à laquelle la nature remédie par le concours de pluſieurs parties inorganiques, qui entrent dans

la ſtructure des os. Quelques réunies que ſoient les pièces oſſeuſes fracturées, elles ne ſont point à l'abri d'une inflammation plus ou moins grande, à laquelle ſuccéde un épanchement de ſucs préparés par les vaiſſeaux qui ſe perdent dans la ſubſtance de l'os. Ces vaiſſeaux dont l'action eſt borné, puiſqu'ils ne ſont ſoumis que très-indirectement à celle des parties voiſines, diſpoſent les fluides qui y circulent, à l'épaiſſiſſement. C'eſt ainſi que les molécules terreuſes dépoſées d'abord ſous la forme d'un fluide gluant, ſuſceptible de prendre de la conſiſtance, ſe rapprochent peu à peu, s'épaiſſiſſent, & finiſſent par acquerir de la ſolidité, à meſure que la diſſipation de la partie la plus fluide des ſucs conglutinans, a lieu.

Un appareil défectueux, une ſituation vicieuſe, l'indocilité du malade, ſa conſtitution, ſon âge, ſa manière de vivre &c. peuvent contribuer à la difformité du cal; difformité que l'on peut éviter & corriger par une compreſſion méthodique. On l'évite en plaçant le membre fracturé dans

une ſituation commode, & en ſoutenant les extrémités rompues par un bandage convenablement ſerré. Ces attentions ſont toujours ſuivies de ſuccès, à moins que le malade ne s'obſtine à ſe ſouſtraire à l'attitude, ou à la ſituation particuliére que néceſſite le membre fracturé, & aux différens moyens utiles que l'art lui propoſe. La mauvaiſe conformation du cal n'eſt pas auſſi facile à corriger. Ce n'eſt guére que dans le principe de ſa formation, lorsque la ſubſtance en eſt encore molle, qu'il eſt poſſible d'y remédier.

Dans l'enfance, dans l'âge adulte, & dans les complexions graſſes & humides, les ſucs ſont toujours très-abondans. Si l'on n'a pas ſoin, dès le premier inſtant où la matière calleuſe commence à s'épancher, de comprimer médiocrement le lieu fracturé, & la totalité du membre ; il eſt à craindre que les fluides portés avec excès, à l'extrémité des fibres rompues, ne s'épanchent bien au delà des bornes ordinaires. C'eſt à cette ſurabondance de ſucs inégalement entaſſés qu'on

doit attribuer la difformité, & non à la faillie fuppofée de l'os, que l'on accufe de n'avoir pas été réduit. La claudication qui furvient à la fuite des fractures des extrémités, n'eft donc pas toujours l'effet du vice de la réduction des parties offeufes ; ainfi que la plus part des gens fe le perfuadent. Cet évênement, auquel il eft très-difficile de porter remède, dépend fouvent du volume extraordinaire du cal & de fon irrégularité ; affection locale qui molefte les mufcles, change la direction de leur fibres, affoiblit fucceffivement en elles une de leur principale propriété, la contraction; ou finon, la rend extrêmement laborieufe.

Envain me reprocheroit-on de n'avoir pas parlé avec affés d'étendue des différentes particularités fous lesquelles j'ai envifagé la compreffion, comme utile, néceffaire & indifpenfable. Je crois avoir fuffifamment fait fentir fes propriétés, pour mettre les élèves à même d'en faire une application raifonnée dans l'exercice de l'art; foit que les circonftances la faffent regarder comme purement

prophilactique, soit qu'on l'admette comme curative auxiliaire, ou déterminée.

Convaincu que l'avantage dont la compression est susceptible en chirurgie, consiste dans la méthode de l'employer, je me suis spécialement attaché à décrire la manière d'appliquer les bandages compressifs, & à faire connoître les attentions que l'usage de ce moyen exige nécessairement, pour être salutaire.

L'énumération des cas où ce procédé peut être utile ou nuisible, auroit infailliblement jetté de la confusion dans cet exposé; c'est pourquoi je me suis dispensé de multiplier les faits. La science de la régle est la premiere chose qu'il importe de connoître. Il n'en est pas demême des cas où cette même régle est applicable; ils demandent des connoissances particulières qui ne s'acquiérent que par l'exercice, & le temps.

SECTION SECONDE,

DES INCONVÉNIENS ET DE L'ABUS DE LA COMPRESSION.

APRÈS ce que l'on vient de dire de l'utilité de la compreſſion, il feroit difficile de croire qu'elle put jamais être nuiſible. Cependant ſi l'on conſidére ſes effets rélativement à l'état ſain, il eſt bien démontré qu'elle peut être la ſource de pluſieurs maux.

Il ſuffit de vivre parmi les hommes avec des connoiſſances ordinaires, pour être convaincu de cette vérité. L'origine des vices de conformation qui ſuccédent à la naiſſance, tient à des uſages erronés deſquels on a ſans doute reconnu trop tard l'abus. Les maillots & les corps de baleine que l'on emploie dans les premiers âges, avec inten-

tion de prévenir les vices de conformation, ont donné lieu à d'étranges effets, ſur la cauſe deſquels il eſt impoſſible de ſe faire illuſion. L'habitude des habits, des chapeaux, des ſouliers trop étroits, occaſionne ſouvent des maladies locales, dont le ſiége & la nature ne laiſſent nulle équivoque ſur la cauſe. L'uſage établi & généralement adopté dans la plupart des troupes françoiſes, de faire porter aux ſoldats des vêtemens que l'on ſe pique d'adapter avec trop de juſteſſe à la forme des parties qu'ils couvrent, ſont ſouvent une occaſion à des maladies dont le genre ne varie jamais. Une choſe digne de remarque chés la plus grande partie des militaires de la derniere claſſe, eſt l'engorgement des glandes du col, & de la machoire inférieure, ainſi que les maladies des yeux qui conſiſtent pour l'ordinaire dans des ophtalmies ſêches ou humides.

Toutes conſidérations particuliéres exceptées, on ne peut en imputer la cauſe qu'à la force avec laquelle on exige que leurs cols ſoient ſerrés, ſous prétexte de leur colorer

le viſage, & de leur prêter un regard plus vif. Mais cette illuſion à laquelle on fait ſervir forçément la nature, n'eſt pas ſans inconvénient. Les diverſes affections qui en réſultent, quoique moins regardées comme des maladies réelles, que comme des infirmités légères, peuvent devenir la ſource de pluſieurs accidens facheux. J'ai vu des ſoldats ſe plaindre de douleurs aux extrêmités inférieures, cauſées par l'étroiteſſe ſeule des canons de leur culotte. Il n'y a pas longtemps qu'il s'en préſenta deux à l'hôpital pour ſemblables maladies, & auxquels il a ſuffit de faire garder le lit pendant quelques jours pour les guérir. Celui qui ſait que des ſouliers étroits engendrent des cors aux pieds, n'a pas de peine à concevoir, que les compreſſions même les plus légères, ſur quelques parties du corps indiſtinctement, puiſſent déterminer à la longue des engorgemens locaux. Je connois particuliérement une perſonne qui porte depuis pluſieurs années une petite tumeur dure & indolente, ſur la partie latérale droite du coro-

nal, qu'il attribue, avec connoiſſance de cauſe, à un chapeau dont la forme étoit trop étroite.

Le chapitre des évênemens contient plus d'un fait, qui prouve qu'une compreſſion ſoutenue, ſans produire autre choſe qu'une ſenſation peu incommode, a pu par la ſuite, donner lieu à des maladies mortelles. J'ai vu le Sr. M*** tailleur d'habits périr d'une tumeur énorme, d'un caractere tout particulier, ſituée à la cuiſſe gauche, dont il imputoit la cauſe à un couteau qu'il portoit habituellement dans la poche de ſa culotte, & que la ſituation conſtante dans la manière d'être aſſis ſur ſon établi, (ſituation à laquelle l'uſage plus que la néceſſité aſſujettit journellement les gens de ce métier) tenoit toujours preſſé contre la cuiſſe.

N'eſt-ce pas auſſi à la compreſſion faite par une cuiraſſe, que des proportions irrégulières rendoient ſeulement incommode, que l'on a raiſonnablement attribué l'origine de cette tumeur lipomateuſe qui a cauſé la mort à Mr. le Marquis de C***, aprés de

longues & de cruelles souffrances ? Mais à quoi bon réunir tant de preuves pour démontrer la possibilité d'un fait, que sans doute l'on ne contestera pas! n'en est-ce pas assés pour fixer l'attention des jeunes chirurgiens dans la manière d'appliquer méthodiquement les bandages compressifs, & les prévenir contre leur abus !

Si le vrai mérite de la compression consiste dans l'usage raisonné qu'on en fait ; si son application doit necessairement varier à raison des circonstances ; il faut parconséquent autant de connoissances que de sagacité pour l'employer avec succès. Envain se proposeroit-on d'établir des règles pour chaque cas particulier; il seroit impossible malgré cela, d'en prévenir l'abus. Les exemples font mille fois plus d'impression que les préceptes; mais c'est dans le sens malheureux qu'il faut les prendre, ces exemples, pour espérer de parvenir à mettre un frein à l'ignorance. Le public qui penseroit mal d'un art aussi salutaire que celui de la chirurgie, parceque ceux qui l'exercent ne réunissent

pas tous, les mêmes succès ; feroit tort à ses lumières & à son discernement. Elle est une la chirurgie ; la variété de ses effets dans des circonstances quoique parfaitement semblables, ne dépend point d'elle, mais des personnes qui la pratiquent avec des connoissances souvent inférieures à celles qui sont nécessaires pour se rendre digne de l'exercer avec honneur. Il ne faut donc pas être surpris, s'il y a journellement tant d'erreurs à corriger, & si malgré les progrés que cet art fait vers la perfection, on ne peut pas parvenir à réprimer tous les abus qui se glissent furtivement dans la pratique.

Les premiéres réflexions qui se présentent sur les inconvéniens de la compression, portent sur l'habitude dans laquelle on est de serrer ou de contenir avec une certaine force, les os luxés ou fracturés. Il est d'usage après la réduction, de poser en premier appareil un bandage circulaire, dont on suppose que le dégré de compression doit être égal à une force capable de diminuer le diamêtre des vaisseaux, de retarder le cours des fluides

qui circulent dans l'endroit lezé, & de produire, par conſéquent, une tuméfaction légèrement inflammatoire des parties ſaines qui circonſcrivent l'appareil.

Cet effet qui peut être regardé, en quelque ſorte, comme un ſurcroît de maladie, a paſſé parmi les chirurgiens d'une réputation connue pour le ſigne certain d'un bandage fait avec méthode & raiſon. Mais à ſuppoſer que cette méthode puiſſe avoir quelqu'avantage; n'eſt-elle pas trop générale pour la croire toujours exempte de dangers? Comment d'ailleurs, pouvoir meſurer ce degré de preſſion, au point de ſe flatter de n'en pas outrepaſſer les bornes? Eſt-il donc ſi invariable enfin, qu'on ne puiſſe l'accommoder à la ſenſibilité naturelle des parties, & à leurs diſpoſitions maladives? Combien de fois, de funeſtes évênemens n'ont-ils pas dépoſé contre une doctrine ſi générale & ſi abſurde?

Je ne me rappellerai jamais qu'avec douleur, l'état déplorable d'un jeune villageois qui fut la victime de l'exécution d'un pré-

cepte auſſi dangereux. Confié aux ſoins d'un chirurgien que l'intrigue a placé à la tête d'un hôpital bourgeois, dans lequel l'indigence lui ouvroit un azile ; il y reçut de ſa main, les premiers ſoins, pour cauſe d'une tuméfaction conſidérable à l'articulation du bras gauche, ſuite d'une chûte récente du haut d'un ceriſier. La vivacité de la douleur, la peſanteur du membre, & l'impoſſibilité de le mouvoir, perſuadèrent à ce chirurgien que l'avant bras étoit luxé & fracturé. Pénêtré de cette vérité, autant que peut l'être un homme, qui a à coeur de ſe diſtinguer par des faits, quel que ſoit l'évênement qui en change la deſtinée, il ſe décida ſur les apparences, & crut qu'il convenoit mieux de tenter au hazard de porter le reméde au mal prétendu, que de ſe taire ſur un cas de cette importance. Sa confiance en ſes propres lumieres étoit ſi grande, qu'il ne daignat pas faire la moindre expérience pour s'en aſſurer. Aux rigueurs impitoyables des extenſions & des contr'extenſions, il ajouta celles d'une con-

formation rélative aux obſtacles qu'il ſembloit éprouver dans l'acte de la réduction, & aimant à croire qu'il avoit rempli ſa tâche, il enveloppa ſoigneuſement l'avant bras d'un bandage roulé, qu'il ſerra avec intention de contenir les parties qu'il ſuppoſoit avoir réduites.

Le bourlet inflammatoire qui parut le lendemain aux dépens des parties ſaines qui avoiſinoient de plus près le bandage, fut pour ce chirurgien, le ſigne le moins équivoque du bon état où étoient les choſes. Quoique ce bourlet changeat ſucceſſivement de couleur; que la main tuméfiée devint froide, & que ce jeune malade ſe plaignit vivement d'avoir l'avant bras trop ſerré; rien ne put ébranler l'eſpèce d'aſſurance dans laquelle étoit l'homme de l'art. Toujours fermement perſuadé que le bandage appliqué conformément à ſes intentions, n'avoit produit juſques-là que des effets ordinaires, il étoit dans une tranquilité qui n'a pas d'exemple, ſur les évênemens.

Cependant le terme auquel il n'étoit plus poſſible de s'abuſer, arriva. Forçé enfin

de lever le bandage le quatrième jour, il ne fut pas peu ſurpris de voir la gangréne ſtrictement bornée à l'étendue qu'occupoit l'appareil. Cette ſituation ne préſentant plus qu'une reſſource extrême, il la propoſa ; mais les parents du jeune homme effrayés par le terme d'amputation, s'y oppoſérent. Il fut convenu que le bleſſé ſeroit transporté hors de l'hôpital, & que l'on inviteroit des chirurgiens de la ville & des environs, à lui donner charitablement des ſecours, l'amputation exceptée. Je fus du nombre des invités, & ce que je dis, n'eſt qu'après l'obſervation, & la plus exacte vérité. Cette circonſtance a achevé de me confirmer dans l'opinion où j'ai toujours été, que la nature opéroit ſouvent les plus grands prodiges, lorsqu'elle étoit avantageuſement diſpoſée ou ſecourue à propos.

La ſéparation de l'avant bras eut effectivement lieu, comme cela devoit être, ſans que l'art opératoire y eut contribué en rien. Mais on ne ſe rappelle pas ſans amertume, qu'à la chûte totale des lambeaux pourris,

les

les os de l'avant bras étoient dans leur situation naturelle, & en un état de parfaite intégrité.

Je ne me permettrai pas de faire ſur cet accident d'autres réflexions que celles qui peuvent ſe préſenter naturellement aux perſonnes de l'art les moins exercées & les moins inſtruites même ſur les ſymptômes des fortes contuſions, & principalement du genre de celles qui intéreſſent les articulations.

Les régles qui apprennent à porter un jugement certain ſur ces maladies, ne laiſſent pas ignorer les égards qu'on doit avoir pour elles, dans la généralité des cas. Ces régles proſcrivent l'uſage des bandes roulées pour contenir les fractures, dès que l'engorgement eſt conſidérable. Ce n'eſt pas que l'on ne ſoit très-jaloux de maintenir les os en place, & de prévenir les maux qu'un nouveau déplacement ne manqueroit pas de ſuggérer; mais alors on préfére aux bandages roulés, la ſituation commode du membre malade, & un appareil approprié à la circonſtance.

C'eſt pourquoi tout acte violent, qui auroit pour objet de rapprocher les parties d'os fracturées, pouvant être la ſource d'un très-grand mal, eſt généralement condamnable. Les loix de la chirurgie les plus dignes d'être reſpectées preſcrivent de ménager les mouvemens deſtinés à la réduction de ces parties, tant que la tuméfaction du membre fracturé ſubſiſte à un certain point.

Entreprendre de démontrer la néceſſité des appareils pour contenir les fractures & les luxations, ce feroit vouloir répéter tout ce que l'on a dit depuis la naiſſance de l'art; Mais ſtatuer par des faits poſitifs ſur les inconvéniens de la plupart de ces appareils, deſquels le plus ſimple de tous n'eſt pas exempt, lorsqu'il eſt confié à une main ignorante ou mal adroite, ce feroit travailler à prévenir de grands maux. La propriété de manier les bandes avec addreſſe s'acquiére par l'habitude, & la ſcience de les placer à propos, d'en diriger le globe avec intérêt, & d'en ſoumettre les circonvolutions à une preſſion convenable, eſt le fruit du

raiſonnement, de l'obſervation & de l'expérience, qui ſuppoſent l'une & l'autre des connoiſſances fondées ſur l'anatomie & les principes de l'art.

Les compreſſes irréguliérement entaſſées ont le défaut inévitable de ralentir la circulation en différens endroits, & de froiſſer les parties en étranglant les vaiſſeaux les moins profonds. Les plis qui réſultent de la poſition vicieuſe que l'on donne à la bande, font un ſupplément de cauſes propres à décider l'inflammation & la gangrêne.

Il n'y a pas longtemps que le nommé Charles, fut victime de cette inattention. Il s'étoit fracturé l'extrémité inférieure de la jambe gauche, près l'articulation; cette fracture étoit compliquée de plaie à la malléole interne. Une ſituation favorable, un appareil méthodique & ſimple, un panſement conſéquent avoient prévenu les grandes douleurs & l'engorgement. Tout étoit dans la diſpoſition la plus avantageuſe le cinquiéme jour, époque à laquelle il devenoit né-

ceſſaire de panſer la plaie, qu'une louable ſuppuration préſentoit déja ſous un heureux aſpect. Mais un évênement ſingulier troubla dans peu ce bien être. Le chirurgien chargé de réappliquer le bandage à pluſieurs chefs, eut l'indiſcretion de multiplier les compreſſes ſans ordre, depuis la malléole externe juſques & près le centre du péroné, à deſſein déviter le contact des fanons, qu'il ſerra enſuite avec force dans l'intention de contenir plus ſolidement les parties d'os fracturés.

Le malade éprouva la nuit ſuivante des douleurs exceſſives, le pouls fut vivement agité, & il n'eut point de ſommeil. La cauſe d'un changement auſſi prompt n'étoit pas difficile à pénêtrer. Il ſuffit de lever l'appareil ſur le champ, pour voir qu'elle étoit produite par la combinaiſon vicieuſe des différentes pièces qui le compoſoit, & par la force démeſurée avec laquelle on les avoit preſſées contre la jambe qui étoit prodigieuſement enflée, douloureuſe & enflammée.

L'étendue qu'avoient occupée les compreſſes déſtinées à remplir les vides, portoit déja une empreinte noire, préſage facheux d'une gangréne qui ſembloit ſe borner audeſſous du genou, par une tenſion inflammatoire. L'ouverture de quelques dépôts fixa, quelques jours après, les accidens au lieu même du premier délit. Mais la ſituation du malade ayant empirée, & le mauvais état de la jambe ne laiſſant appercevoir aucune reſſource capable de lui ſauver la vie, ſi ce n'eſt l'amputation ; elle fut faite avec ſuccès, & ce malade jouit aujourd'hui d'une bonne ſanté.

Les exemples de pareilles indiſcrétions ne ſont peut-être pas ſi rares qu'on le croît, dans l'exercice de la chirurgie confiée à des perſonnes, qui n'en connoiſſent qu'imparfaitement les procédés méthodiques. Si ces exemples ne ſont pas toujours auſſi frappants, il eſt probable que c'eſt à la nature, qui contrebalance la force des accidens, qu'on le doit. Mais il n'en eſt pas moins vrai que la plupart des évênemens fâcheux qui

ſuccédent médiatement à la réduction des fractures & des luxations, dépendent ſouvent du vice des appareils primitifs.

Il fut un temps & il n'eſt pas loin, où l'on étoit dans l'uſage d'attribuer à la nature, & au ſiége du mal, ce qui n'étoit ſouvent qu'un défaut d'ordre, & un manque d'intelligence dans les panſemens. Ceux qui ont cultivé avec le plus de ſoin, les maladies des os qui ont rapport à leur déplacement ou à leur fracture, n'ont pas tous imputé la même cauſe aux accidens qui ſurvenoient pendant le traitement. Ils ont eû égard, dans le jugement qu'ils en ont porté, à la ſituation du membre fracturé, & au procédé peu méthodique, qu'on a emploié pour les prévenir.

L'uniformité & la marche des ſymptômes que l'on a crû invariablement attachés à ces maladies, ont donc pû inſpirer des réflexions utiles aux progrès de la chirurgie. Les praticiens qui n'imaginent pas que les appareils vicieux ſoient capables de produire par eux mêmes de tels accidens, ne ſauroient

nier qu'ils ne puiſſent au moins aggraver les maux, pour la guériſon deſquels on les emploie.

L'exemple des plaies fraiches les plus ſimples, que des premiers panſemens mal dirigés défigurent, & rendent plus ou moins mauvaiſes, n'a pas peu contribué à fixer l'attention des gens de l'art, dans la manière de compoſer les appareils, & de les appliquer. Ceux qui négligent ces deux objets eſſentiels, expoſent les malades à de fâcheux évênemens. Le fait ſuivant pourroit ſervir de preuve à cette aſſertion, ſi elle en avoit beſoin. J'ai l'attention de le prendre parmi les plus réçens. Ce motif n'eſt pas le ſeul qui m'engage à lui donner la préférence; il la mérite par la rareté de la maladie qui en fait le ſujet.

Le nommé Samuel, âgé de vingt trois ans, & d'un tempérament humide, portoit depuis longtemps une tumeur du volume d'un œuf, ſituée à deux travers de doigts poſtérieurement de l'apophiſe maſtoïde du temporal gauche. Les progrès de cette ma-

ladie ont été très-lents, & l'inſtant précis de ſon apparition fort incertain. Quant à ſa cauſe elle eſt encore ignorée.

Cette tumeur étoit circonſcrite, indolente, molle, & de couleur naturelle. Je crû devoir la regarder comme une loupe ; & déja je me propoſois, d'après les préparations néceſſaires à extirper, je ne dis pas tout le kiſte, mais au moins la portion que recouvroient les tégumens. Pendant l'intervalle qu'exigeoient les précautions qui devoient utilement précéder l'opération projettée, on appliqua ſur cette tumeur un emplâtre fondant qui ne contribua pas peu à en diminuer le volume. Les humeurs qui embarraſſoient le tiſſu cellulaire étant diſſoutes & digérées ; les tégumens environnans parurent flaſques, & le centre de la tumeur beaucoup moins flexible par conſéquent.

Toujours perſuadé que j'allois découvrir une tumeur enkiſtée, j'inciſai la peau crucialement, & diſſéquai une partie des lambeaux. Peut-être qu'un peu plus d'attention dans une opération qui ne demande pas tou-

jours que l'on s'en pique jufqu'au fcrupule, auroit pû m'éviter un heureux défagrément. C'eft-à-dire que j'intéreffai le kifte en détachant le premier lambeau, ce qui donna lieu à une échappée de fang qui fortit vermeil, & en bondiffant.

J'aurois indubitablement continué l'opération, s'il ne me fut venu dans l'idée d'entâmer fuperficiellement le kifte du côté oppofé, afin de m'affurer fi le fang qui étoit forti par l'ouverture faite fans attention, provenoit ou non, d'une artére confondue dans l'épaiffeur de cette enveloppe. L'exécution de ce projet devoit me confirmer dans mes foupçons, ou les faire taire. Le jet qui fuivit effectivement cette petite incifion, finit par me convaincre du vrai caractère de la maladie. On ne pouvoit plus douter que ce ne fut un anévrifme. Il convenoit cependant de réunir des fignes qui confirmaffent la nature de cette tumeur, & l'occafion étoit favorable. Il n'étoit queftion que de l'embraffer, ou de la palper du bout des doigts, de faire enfin quelques autres

recherches de cette eſpèce, pour s'en aſſurer. La pulſation étoit très-manifeſte dans tous les points, & on ſentoit une ſorte de bruiſſement en la maniant; bruiſſement qui diſtingue ſi bien l'anévriſme, des autres tumeurs vraiment humorales. Il me ſuffiſoit de connoître le ſiége & la marche de l'artére au dépens de laquelle cet anévriſme étoit formé. La maſtoïdiéne poſtérieure & l'occipitale me donnoient de l'incertitude. Quoique la maſtoïdiéne ne fut que conditionnelle, il étoit prudent de s'en aſſurer. Les obſtacles qu'elle auroit préſentée au ſuccès de l'opération m'inſpiroient des craintes. Mais la dilatation ſenſible de l'artére occipitale, la rudeſſe de ſes pulſations, ſon acheminement à la tumeur dans laquelle elle ſe confondoit, les levérent.

Le ſeul moyen d'éviter les inconvéniens d'une compreſſion aſſés forte pour prévenir l'hémorragie, & qui afin de ſeconder les vuës dans leſquelles on devoit l'appliquer, auroit exigé que l'on plaçat les agens compreſſifs, ſur une couche de muſcles, qui en au-

roient éludé l'action, & souffert, le seul moyen dis-je, étoit de découvrir cette artére & de l'embrasser fermement par une ligature. Quoique cette premiére opération ne fut qu'un préparatif à l'extirpation ; je saisis cette idée, de préférence aux ressources infideles d'une compression qui ne pouvoit tout au plus suffire après l'opération, qu'à soutenir avec une force modérée, & la ligature, & les compresses graduées placées sur le trajet de l'artére.

C'est ici, où sans exagérer les résultats du procédé que le chirurgien emploia pour contenir cet appareil, on sera moins surpris d'entendre dire que la force avec laquelle il comprima la tête, occasionna une suite d'accidens graves, que de lire jusqu'à quel point ce malade a du souffrir, pour supporter cette compression, pendant trois jours, avec l'affectation d'une tranquillité inconcevable. Toutes les parties molles comprises entre les os & les pièces de l'appareil ont été si griévement molestées, qu'elles étoient presqu'insensibles au toucher. Peu

de jours après il s'y forma des dépôts dont le ſiége immédiatement placé ſur les os, les mettoit à nud. Il n'eſt pas juſqu'aux deux boſſes frontales, contre leſquelles appuyoient les circonvolutions de la bande, qui n'ayent été marquées par deux taches gangréneuſes.

La dureté qu'avoient acquiſe la charpie & les compreſſes, par le déſſêchement des matiéres humides dont elles avoient été impregnées, augmentoit encore le mal, par la force avec laquelle elles étoient preſſées: Auſſi tout commerce vivifiant entre le péricrane & les os, étoit-il interrompu. L'effet de cette rigoureuſe compreſſion ſe manifeſtoit par des lignes de démarcation, qui indiquoient exactement l'étendue qu'avoient occupée les compreſſes. L'exfoliation d'une part, & de l'autre la ſéparation des deux ſubſtances compactes du pariétal & d'une partie de l'occipital, ſe ſont faites à très-grands frais; & ont laiſſé des vides conſidérables qui ne ſe ſont effacé qu'à la faveur du temps. Je conſerve pluſieurs de ces pièces dont la moindre

a quatre lignes de toute face. J'aime à paſſer ſous ſilence le confluent d'accidens, qu'il a fallu ſurmonter à force de vigilance & de ſoins particuliers, pour ſauver la vie au malade.

S'il ſubſiſte un exemple plus frappant des inconvéniens, & de l'abus de la compreſſion, je ne le connois pas! il ſeroit à déſirer que cette obſervation & les précédentes, fuſſent toujours préſentes à la mémoire de ceux qui entrent dans la cariére de l'art. Elles leur apprendroient à ſe défier de ſemblables évênemens, & leur feroient ſentir la néceſſité de diſtinguer les cas, où la compreſſion quoique utile & néceſſaire, exige des attentions toutes particuliéres dans l'uſage qu'on en fait.

Peut-être qu'en cherchant à ſe rendre raiſon des cauſes qui émacient les chairs, & iſolent l'os après l'amputation des extrémités, on trouveroit que l'habitude dans laquelle on eſt de comprimer le moignon, à deſſein de fixer les portions muſculeuſes aux os, eſt plus propre à donner lieu à la fail-

lie qu'à la prévenir. Je ferois affés difpofé à le croire, & l'obfervation eft bien près de juftifier mes doutes, fi l'on peut appeller de ce nom des probabilités auxquelles le raifonnement, la comparaifon & l'expérience donnent de l'authenticité.

C'eft cette même expérience qui apprend auffi, que l'ufage foutenu des bandages les moins compreffifs, laiffe toujours des traces de leur féjour fur la partie qu'ils enveloppent. Il eft vrai que cette émaciation fe répare par fucceffion de temps, à l'aide des fomentations d'eau chaude ou des bains relachans, auxquels cependant on eft obligé par fois de fubftituer des topiques ftimulans, pour modérer l'extenfion des fibres celluleufes. Ce genre d'affection eft affés commun aux extrémités, à la fuite des luxations ou des fractures que l'on a crû néceffaires de contenir par des bandages roulés, imbibés de liqueurs fpiritueufes.

Plufieurs praticiens célébres ont fait de la compreffion, une reffource utile dans la cure des ulcères fiftuleux, en la difpofant

de manière à produire des effets tout opposés à ceux, à raiſon deſquels on l'emploie journellement avec ſuccès, en pareil cas. C'eſt-à-dire que bien loin de la faire ſervir à expulſer le pus, & à tenir les parois de ces ſortes d'ulcères rapprochées, ils la deſtinent au contraire à le captiver dans les différens foyers qu'il occupe, & à augmenter par conſéquent l'étendue de leur capacité; méthode de guérir qui paroîtra vraiſemblablement contradictoire à l'indication que préſentent ces maladies.

Cette eſpèce de compreſſion eſt ſpécialement recommandée pour favoriſer l'opération de la fiſtule à l'anus, lorsque l'abſcès qui la précéde s'eſt ouvert dans le rectum.

Il eſt queſtion alors de tamponner cet inteſtin, de façon que l'ouverture par laquelle le pus s'écoule ſoit exactement fermée; ce qui eſt cauſe qu'il ſéjourne & s'accumule de manière à faire ſaillie au dehors, ſous la forme d'une tumeur fluctuante qui indique préciſément l'endroit où il convient de lui pratiquer une iſſue extérieure.

On a également applaudi à ce procédé, fruit de l'imagination d'un des plus grands maîtres de l'art, dans la cure de tous autres ulcéres fiſtuleux indiſtinctement; par la double raiſon, que le ſéjour du pus occaſionné par ce moyen, procure efficacement la fonte des duretés calleuſes; ce qui doit diſpenſer dans pluſieurs cas, de l'application des cathèrétiques ſouvent néceſſaires pour obtenir une guériſon parfaite. Cette circonſtance n'étant pas ſuſceptible des mêmes inconvéniens que la premiére, & ayant déja fait connoître d'ailleurs les avantages d'une compreſſion différente dans la cure de ces ulcères, on ne s'occupera pas à déſigner les cas exceptés, où ce procédé pourroit être utile.

Il eſt queſtion de ſavoir ſeulement, ſi tous ceux qui exercent la chirurgie par principes, peuvent voir ſans ſurpriſe un contraſte ſi manifeſte, dans les régles que les perſonnes de l'art preſcrivent, pour la cure de la fiſtule à l'anus annoncée par un écoulement de pus qui s'eſt frayé une iſſue à travers l'inteſtin.

Avouons

Avouons de bonne foi que le premier précepte qui fait une néceſſité d'ouvrir prématurément les tumeurs voiſines de l'anus, & celles dont le ſiége occupe les parties du corps les plus graiſſeuſes, eſt trop général, quoique fondé en raiſons : mais diſons à ſon avantage cependant, que s'il n'eſt pas toujours vrai, il eſt au moins vraiſemblable que la matière purulente peut, par ſon ſéjour dans des tiſſus gras, acquérir une prompte altération & dégénérer, augmenter en quantité aux dépens des parties qu'elle détruit, & ſe creuſer des clapiers de côté & d'autre (*).

Comment alors concilier ce précepte encore ſi reſpecté, avec celui qui enjoint de

(*) L'erreur générale dans laquelle ſont tombés la plûpart des obſervateurs, à cet égard, dépend de ce qu'ils n'ont jamais donné toute l'attention néceſſaire à la profondeur d'où la tumeur prenoit naiſſance. Les réflexions propres à ce ſujet ne peuvent entrer dans un précis où l'on ne ſe propoſe rien moins que d'ouvrir une théſe ſur une partie pathologique, quel que ſoit l'importance qu'elle préſente dans ce moment.

captiver ce même pus dans ſon foyer, au moyen d'une compreſſion qui doit naturellement le déterminer à s'étendre partout où il trouvera moins de réſiſtance? & cela, ſous prétexte d'un avantage qui peut être efficacement remplacé dans tous les temps, par une inciſion dirigée ſur cette ouverture interne, au moyen d'un biſtouri, à pointe aigue, & à demi courbe.

Cette opération n'exige que des connoiſſances fort ordinaires. Le doigt indicateur de la main gauche qui reconnoit la dépreſſion & indique l'ouverture de l'inteſtin, dirige la pointe de l'inſtrument, ſuppoſé introduit d'après les principes de l'art.

Le ſuccès de cette opération tient à une méthode ſubordonnée, pour ainſi dire, à la néceſſité. Elle ſuppoſe parconſéquent deux temps. Le premier conſiſte à ouvrir l'abſcès par une inciſion ſuffiſante pour permettre l'introduction du doigt, à l'aide duquel l'on meſure d'abord la capacité du foyer. Le ſecond temps eſt enſuite employé à donner toute l'étendue néceſſaire à cette inciſion,

en gliſſant toujours le biſtouri ſur l'extrémité du doigt qui le précéde dans les anfractuoſités plus ou moins nombreuſes, que l'on découvre ſucceſſivement & qu'il eſt très eſſentiel de détruire en entier.

En prenant le ſens du procédé contradictoire à cette méthode dans toute ſa valeur ; il ne paroit réſulter autre choſe de cette oppoſition de préceptes, ſi non que l'un preſcrit d'éviter avec ſoin dans le même cas, ce que l'autre recommande de faire.

Mais à ſuppoſer que la compreſſion puiſſe être ſuſceptible de quelque utilité dans cette circonſtance, ſes effets nous paroiſſent trop équivoques pour inſpirer de la confiance : une plus longue diſcuſſion ſur les motifs qui nous déterminent à la rejetter ſeroit ſuperflue. Il ſuffit d'avoir démontré par un raiſonnement plauſible, l'incompatibilité de ce moyen & la néceſſité d'une prompte inciſion, pour faire ſentir les inconvéniens & l'abus de la compreſſion.

Elle eſt encore malfaiſante cette compreſſion, lorſque l'étendue de l'ulcère fiſtu-

leux eſt trop vaſte, que ſon trajet eſt tortueux ou ſuperficiel, que les tégumens ſont amincis, que les clapiers ſont épars & multipliés ; lorsque la matière qui en découle fait ſuſpecter l'altération des os, que ſa cavité recéle quelques corps étrangers, que le fond de l'ulcère eſt dans une telle direction que la matière ne puiſſe s'écouler librement par ſon orifice, & qu'enfin les chairs qui doivent ſervir de points d'appui à l'appareil compreſſif, ſont flaſques, bourſoufflées ou infiltrées.

Je ne doute nullement qu'un plus grand détail ſur les maux qui peuvent réſulter de la compreſſion, ne rende plus ſenſibles les nuances que cette matière importante eſt diſpoſée à prendre. Mais je préfére dans la circonſtance me borner à un expoſé ſuccint des cauſes qui rejettent la compreſſion, loin de m'abandonner à des circonlocutions étrangéres à mon objet. N'ayant nulle intention de diſcuter les cas où la contr'ouverture eſt préférable à la compreſſion dans la cure des plaies ou des ulcères, je terminerai ce qui

me reſte à dire ſur ſes inconvéniens & ſon abus, en parlant de ſon uſage dans l'exercice journalier des panſemens.

L'habitude plus que la néceſſité fait naître à la plupart des chirurgiens, le déſir de palper avec aſſés peu de ménagement quelquefois, les tumeurs qui ont une certaine tendance à ſe convertir en pus. Le but de ces attouchemens eſt ſans doute de s'aſſurer plus poſitivement de leur état, afin de pouvoir prononcer avec une eſpèce de certitude ſur les changemens qu'elles éprouvent dans la révolution des panſemens, ſoit qu'effectivement elles s'abſcédent, ſoit qu'elles prennent une voie tout-à-fait différente.

Il faut ſentir les inconvéniens d'une ſemblable imprudence pour en connoître le ridicule. Les premiers principes de l'art réuniſſent des ſignes certains ſur les variations dont ces tumeurs ſont ſuſceptibles, lorſqu'elles ſe terminent par la ſuppuration; & dès lors toute eſpèce d'attouchement eſt déplacé & malfaiſant. Les temps que l'inflammation parcoure juſqu'à la perverſion de la

matière humorale en pus, ſont décrit partout d'une manière à indiquer préciſément l'inſtant, où cette perverſion eſt prête à s'accomplir ou eſt déja faite; & dans cette circonſtance, des attouchemens légers ne peuvent jamais nuire.

Qui ne ſait pas que les douleurs s'accroiſſent & ſe multiplient, pour peu que les parties enflammées ſoient panſées avec rudeſſe? une vérité non moins ſenſible, eſt qu'au moyen d'un procédé pareil, le réſervoir purulent ne peut manquer d'étendre ſes bornes, puiſqu'en excitant de nouvelles douleurs, on détermine néceſſairement l'inflammation à ſe porter plus loin.

Plus les organes malades ſont délicats, plus ils exigent de ménagement & de circonſpection dans les panſemens. C'eſt une conſidération que tous ceux qui ſe deſtinent à la pratique de la chirurgie doivent avoir dans le traitement des plaies, où la négligence de ce précepte peut donner occaſion à des accidens, ſur la cauſe deſquels on ſe fait ſouvent illuſion. Quand même les panſemens non méthodiques ne feroient

que renouveller & entretenir un ſentiment de douleurs ſans inflammation apparente, c'en eſt aſſés pour mettre obſtacle à la cicatriſation.

Une preſſion habituelle ſur les environs d'une plaie, faite à deſſein d'en exprimer la matière qui y ſéjourne, a l'inconvénient d'y perpétuer le pus & la douleur. C'eſt elle auſſi cette preſſion, qui y attire & entretient cette ſurabondance de fluides imparfaitement travaillés qui dépoſent contre le mauvais état des ſolides. Il n'eſt réſervé qu'à ceux qui obſervent avec plus de ſoins les mouvemens de la nature dans la cure des plaies, d'apprécier le mérite de l'attention qu'exigent indiſtinctement les parties malades, dans la manière de faire uſage des moyens que l'art préſcrit pour leur guériſon.

Le dégorgement des bords d'une plaie ou d'un ulcére, eſt entiérement ſoumis aux loix de la nature, aux effets des topiques convenables, & à une ſituation rélative. Toute eſpèce de preſſion digitale par laquelle on ſe propoſeroit d'épuiſer le tiſſu cellulaire in-

filtré de pus, feroit plus nuifible qu'utile.

Ce dégorgement a lieu par les voies de communication établies entre ce tiffu & l'ulcére ; c'eft pourquoi il eft plus prudent d'abandonner à la nature le foin de cette évacuation, que de vouloir l'accélérer par des procédés malfaifans & contraires à la fageffe de fes vües.

OBSERVATION

SUR LA MALADIE

DE

Mr. LE MARQUIS DE C***,

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

QUOIQUE les travaux réunis de l'académie royale de chirurgie ne laissent rien à désirer sur les causes des loupes, sur leur différence & leur cure; on a pensé qu'il ne seroit pas inutile d'ajouter aux observations consignées dans les ouvrages auxquels cette société savante a distribué ses lauriers, celle de la maladie de Mr. le Marquis de C***, mort à Strasbourg, le 11 mai 1781.

Mr. le Marquis de C*** homme d'une constitution vigoureuse, & de beaucoup d'embonpoint, se fit extirper en 1757, une petite loupe graisseuse, placée sur la ré-

gion hypogaſtrique, partie gauche. On imagina, non ſans fondement, que cette tumeur avoit été cauſée par la preſſion ſoutenue d'une cuiraſſe, dont les proportions étoient probablement irréguliéres & malfaiſantes, comparativement à la force du ſujet, à ſes attitudes ordinaires, & à l'habitude de ſes mouvemens rapportés au genre de ſes exercices.

Sept ans après en 1764, la cicatrice ſe ſouleva dans ſon centre & le tact y découvrit une tumeur de la groſſeur d'une olive. Cette tumeur étoit indolente, & ſes progrès furent aſſés lents, juſqu'en 1773; époque à laquelle elle prit un accroiſſement très-ſenſible. La cicatrice ne tarda pas à ſe rompre, & l'on s'apperçut d'un ſuintement.

Le malade conſentit à ſe débarraſſer de cette tumeur par la voie d'un cauſtique duquel on fit un ſecret, mais dont on loua l'éfficacité.

Chaque jour ce même cauſtique étoit employé à réprimer les chairs fongueuſes qui renaiſſoient ſur l'ulcère. De ces excroiſſances;

les unes, (dit la gazette de ſanté du 18 février 1781) étoient graiſſeuſes & les autres ſanguines (*). On lit auſſi dans la même gazette que ces tumeurs fongueuſes n'étoient point enkiſtées, & que la cicatrice ſe fit ſans obſtacle; mais on laiſſe ignorer le temps où l'ulcère ſe cicatriſa.

En 1775, deux ans aprés cette ſeconde cure, Mr. le Marquis de C*** fit un léger effort, & il éprouva à l'inſtant ſous cette cicatrice, une douleur qu'il rapporta à une ſenſation égale à celle qu'auroit produit le déchirement de quelques fibres. Il eſt même dit, que ce déchirement ſe fit avec bruit. Peu de jours aprés, il parut une nouvelle tumeur, laquelle atteint dans l'eſpace de ſix ſemaines, la groſſeur d'un gros abricot.

Il ſeroit inutile de décrire les différens

(*) C'eſt improprement qu'on a appellé ces tumeurs du nom de ſanguines. Le ſang qui s'en échappoit, n'étoit que l'effet de l'engorgement exceſſif des vaiſſeaux rouges du tiſſu cellulaire malade, vaiſſeaux qui avoient éte compromis dans ſon développement.

topiques que le malade fut conſeillé d'y appliquer, & qu'il y appliqua en effet. Il ſuffira de dire que malgré ces remédes, du centre de la tumeur il s'éleva une maſſe fongueuſe qui donna lieu à de fréquentes & abondantes hémorragies(*). Cette nouvelle tumeur céda, comme la premiére, à l'application du cauſtique myſtérieux ; mais un an après elle repullula : mêmes moyens, mêmes ſuccès.

Trois ans après, en 1779, la maladie ſe renouvella, les fongoſités plus conſidérables qu'elles ne l'avoient été juſqu'alors, ne cédérent pas auſſi facilement à l'uſage de la préparation cauſtique. Quand on étoit parvenu à en réprimer une, il en renaiſſoit une autre ; enfin on en détruiſit trois, depuis mars 1779, juſqu'en janvier 1780. Il fut convenu qu'on entretiendroit ces ulcèrations pendant trois mois en manière de fonticulès; mais voyant que cela n'empêchoit point

(*) Le ſang ſortoit en nappe ; l'hémorragie étoit par conſéquent veineuſe.

les excroiſſances charnues de ſe réproduire, on en favoriſa la cicatriſation.

Quelque temps après il s'éleva encore de nouvelles fongoſités qu'on jugea à propos d'extirper par la ligature, puis on attaqua enſuite toutes celles qui ſe réproduiſoient, avec les cauſtiques d'uſage, comme pierre infernale, pierre à cautére, eau mercurielle, beurre d'antimoine &c. Chaque jour on découvroit de nouvelles productions, il y en avoient quelquesunes, ſelon l'hiſtoire, qui s'ouvroient un paſſage à travers la cicatrice. L'uſage de ces topiques ordinaires, n'ayant pas eû le moindre ſuccès, on recourut au premier cauſtique, & l'ulcère fut cicatriſé en un mois. Nouvelle régénéreſcence encore, mais toujours plus prompte & plus formidable que les précédentes. L'inſuffiſance de ces moyens étant reconnue, on crut enfin devoir attaquer les humeurs, comme cauſe eſſentielle de la réproduction de la maladie. Les antiſcorbutiques, les antiſcrophuleux, les antiſyphilitiques mêmes, auxquels on aſſocioit la cigue &c; rien ne put modérer

la force du mal; il ſembloit au contraire prendre plus d'activité; c'étoit en un mot l'hydre indomptable.

Mr. le Marquis de C*** découragé par le peu d'efficacité des moyens que la ſcience, l'art & le génie avoient inſpiré de concert aux plus célébres medécins & chirurgiens de la capitale du royaume, ſe confia à l'empiriſme. Après avoir fait triompher l'ignorance d'une femme qui s'eſt fait connoître dans Paris, par des breuvages dont les crédules chantoient les ſuccès ſans en avoir vû les effets, il fut attiré à Strasbourg par la réputation du C*** de G***.

Tout affreux qu'étoit alors aux yeux des gens de l'art, l'état de Mr. le Marquis de C***, l'amateur n'y vit rien avec ſurpriſe; il aſſura une cure complette & radicale ſans en indiquer le moment, (ce qui fit l'éloge de ſa prudence,) & s'arrogea le droit excluſif de multiplier les maux du malade, de diminuer ſes forces par des boiſſons purgatives verſées à profuſion, de lui embraſer par intervalle l'eſtomach, avec des gouttes dont

on peut ſe faire un mérite d'ignorer parfaitement la compoſition, & enfin de rapprocher ſes douleurs, en abrégeant le terme de ſes jours. Le procés-verbal (*), dans lequel il eſt fait mention que Mr. le C. de G * * * l'a médicamenté & panſé, depuis le 9. avril 1781, le lendemain de ſon arrivée, juſqu'au 1. mai ſuivant, prouve que l'uſage inconſidéré des différens remédes qui lui ont été adminiſtrés, a évidemment contribué à le jetter dans l'état fâcheux où il étoit, lors de la rédaction du procés-verbal.

Mr. C... de V... médecin ordinaire de la Garde-Suiſſe de MONSIEUR frère du Roi, qui avoit accompagné Mr. le Marquis de C... à Strasbourg, poſſeſſeur de la com-

---

(*) Le procés-verbal eſt du 1. mai. Il rend compte de l'état dans lequel étoit Mr. le Marquis de C..., lorsque le C... de G... fut prié de ceſſer ſes viſites. Il eſt terminé par cette phraſe qui lui a tant tenu au cœur. «La ſituation actuelle du malade nous a paru » telle; qu'il eſt dans un affaiſſement qui annonce ſa fin » prochaine, où nous ſommes autoriſés à croire que les » différens remédes adminiſtrés par le C. de G... l'ont

poſition du cauſtique dont on a parlé, crût devoir ne plus balancer à le lui appliquer, puiſque de l'aveu même du malade, il en avoit fait uſage tant de fois avec ſuccès. Peut-être qu'un peu plus de circonſpection auroit laiſſé à Mr. C . . . un choix moins indifférent. Le malade dévoué à une mort certaine dont le terme n'étoit pas éloigné; l'aſſemblée étoit diſpoſée à rejeter unanimement l'application de ce cauſtique, ſi elle eut été conſultée ſur ce point. Mr. C . . . dût s'en appercevoir; mais des motifs d'attachement pour la perſonne de Mr. le Marquis de C . . . lui firent oublier la crainte de ſe compromettre.

C'eſt bien à tort qu'on ſe croit diſpenſé de diſpoſer un malade à une opération ſi rigou-

» réduit.» Ce procés-verbal eſt ſigné de Mrs. G... Medécin en chef de l'hôp. milit. Ehr. Phyſi. & Doyen des medécins de la ville, membre de la ſociété royale de médecine de Paris, le R . . . ancien chirurgien major de l'hôpital militaire, B . . . ancien chirurgien de l'hôpital bourgeois. B . . . chirurg. maj. employé à l'hôp. militaire, & de moi.

rigoureuſe & ſi conſéquente. Pourquoi donc ne pas conſulter la nature, quand la ſuite des évênemens qui doivent juſtifier nos procédés ou les condamner, dépend preſqu'en entier de l'état dans lequel elle a été ſurpriſe? toutes les fois que l'on a eu l'intention de la ſervir utilement, a-t-on réuſſi?

Mr. le Marquis de C*** étoit à peine délaſſé d'un hoquet qui l'avoit travaillé pendant cinq jours conſécutifs, lorsqu'on lui appliqua le remède ſalutaire. Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on a rejetté la cauſe de ce hoquet ſur les gouttes brulantes que Mr. le C.. de G... prenoit grand ſoin de lui faire avaler chaque jour plutôt deux fois qu'une, dans une cuillerée d'eau. A-t-on donc eu ſi grand tort d'inférer dans le procès-verbal, que l'uſage inconſidéré des remèdes que le C. de G... lui a adminiſtrés, a évidemment contribué à le rendre plus malade. La manière dont Mr. le Marquis s'en eſt expliqué devant moi, ſuffit pour s'en convaincre.

« Si l'intention du C..., me diſoit-il, » eſt de me procurer du ſommeil, je préfé-

„ rerois tout autre remède que ſes gouttes,
„ dont il étale les vertus narcotiques. Elles
„ me brulent la gorge, m'enflamment l'e-
„ ſtomach & le calme apparent dans lequel
„ j'ai l'air de repoſer, eſt un délire qui m'em-
„ porte à l'extravagance.„ Auſſi Mr. de
C*** déliroit-il, auſſi extravaguoit-il ; & le pire
de ſes maux, ajoutat-il à ſes plaintes, étoit
d'en conſerver la mémoire.

Tout peint l'état triſte du malade, après
vingt jours d'obéiſſance, & de parfaite do-
cilité aux ordres du C. de G..., & d'une
confiance ſans borne à ſes remèdes ! qu'on-
ſe le repréſente ſous le poids d'une fiévre
continue avec exacerbation, qu'on l'entende
ſe plaindre d'une douleur d'éſtomach &
d'une chaleur d'entrailles qui augmen-
toient ſa répugnance pour les alimens de
la plus facile digeſtion ! qu'on le voye ſous
des mouvemens convulſifs qui ſaiſiſſoient par
intervalle l'extrémité ſupérieure & inférieure
du côté oppoſé à ſa maladie eſſentielle ; n'en
conclurat-on pas que les ſolides irrités ont dé-
pravé les ſécrétions, que les fonctions ſont
lézées, que les fluides ſont pervertis, &

qu'enfin l'état de boulverſement où ſe trouve la nature entiére, annonce qu'elle s'affoiblit, qu'elle chancéle, & que l'inſtant où la vie va s'éteindre n'eſt pas loin. Eh bien ! ce moment pouvoit-il être favorable à l'effet des remèdes, on le demande ?

La maladie de Mr. le Marquis de C*** avoit trop occupé la chirurgie, pour ne pas chercher, par un examen ſcrupuleux, à développer ſa nature, & découvrir ſon ſiége. Ces recherches ſe ſont faites avec ordre ; on a diſſéqué la tumeur en conduiſant avec attention le ſcalpel juſqu'au deſſous de ſes racines. Cette diſſection n'a point laiſſé de doutes ſur la liaiſon intime de cette tumeur avec l'aponévroſe du muſcle tranſverſe, par le concours d'un tiſſu graiſſeux très épais. On a vu qu'inférieurement elle deſcendoit tout le long de la crête de l'os des îles, à laquelle les muſcles grand & petit oblique paroiſſoient réunis & adhéroient confuſément, par une ſubſtance preſque cartilagineuſe, ainſi qu'à la branche du pubis. Une choſe qui a paru ſurprendre eſt,

que les vaiſſeaux ſpermatiques ſe ſoient frayé une route à travers ces maſſes endurcies, ſans avoir éprouvé la moindre altération.

Les excroiſſances fongueuſes dont l'eſpece & le volume ont été relatées dans le procès-verbal du 1. mai, partoient de pluſieurs loges très-dilatées, dans leſquelles étoit cantonnée une matière ſtéatomateuſe. Toutes les cellules de la membrane adipeuſe qui uniſſent le grand oblique à l'oblique interne étoient remplies de cette même matière, excepté qu'elle étoit moins denſe. Les réſervoirs principaux de cette humeur dégénérée étoient au nombre de huit, dont quatre auroient pu ne faire qu'un ſeul corps, ſi l'on n'avoit diſtingué par des lignes de démarcation, qu'ils avoient été fournis chacun en particulier aux dépens d'une loge du tiſſu cellulaire. Il eſt vrai que l'extenſion démeſurée à laquelle ces loges avoient été portées, en avoit tellement aminci les parois, qu'elles n'avoient guère plus de conſiſtance, que cette membrane du cerveau, connue ſous le nom d'arachnoïde.

Preſque toutes les fibres charnues des deux muſcles obliques étoient entiérement confondues dans l'enſemble de ces tumeurs. Leur organiſation étoit détruite, & le tiſſu cellulaire adjacent étoit pénêtré & rempli d'une matière gélatineuſe qui avoit d'autant plus de conſiſtance, qu'elle étoit rapprochée des réſervoirs graiſſeux.

Le muſcle droit du même côté étoit intact; mais le volume de la tumeur avoit changé la direction de ſes fibres. Ce muſcle étoit ſenſiblement écarté de ſon congénére dans ſon centre ſeulement; & là ſes fibres décrivoient une ligne courbe.

Il eſt peu de perſonnes qui, à la vue, je dis même, au récit d'une ſemblable maladie ne ſoient tenté d'haſarder ces réflexions. La méditation ſeule n'eſt qu'une partie de l'inſtruction: il faut néceſſairement que les faits ſoient raiſonnés, ſans cela on ne peut avoir que des notions imparfaites de la nature du mal & de ſes progrés. C'eſt pourquoi aimant à me rendre compte de cette maladie ſingulière, & à vérifier ſa

ſource, il me paroit par le caractère de la premiére tumeur qui s'annonça en 1757, au défaut de la cuiraſſe, que l'engorgement des vaiſſeaux celluleux étoit une ſuite manifeſte de la compreſſion occaſionnée par l'uſage preſque habituel de cette armure défenſive & défectueuſe à tous égards.

Mr. le Marquis de C*** a toujours été très replet. Il eſt à croire, par conſéquent, que les cellules du tiſſu adipeux bien remplies couvroient les parties qui auroient pû l'avertir du développement de cette tumeur, par un degré plus ou moins vif de ſenſibilité. Le ſiége de cette maladie étoit primitivement borné au tiſſu cellulaire. Il n'eſt dit nulle part qu'elle interreſſât le grand oblique. L'hiſtoire de la premiére extirpation faite en 1757, n'en fait aucunement mention.

Cette extirpation étoit certainement le remède le plus ſûr dans la circonſtance. Mais il reſte à ſavoir ſi elle a été parfaite; & il y a de bonnes raiſons pour en douter. La régénération ſucceſſive de ces excroiſſances fongueuſes deſquelles il eſt tant parlé, & que

quelqu'uns ont regardé comme le caractère ſpécial de la maladie, tandis qu'elles n'en étoient que les effets, ne peut être attribuée qu'à un point de dureté échappé à la vigilance de l'opérateur. Cette dureté ſi peu conſéquente qu'elle ſoit, peut être auſſi le germe d'une nouvelle maladie, comme elle a été la ſource de la premiére.

Ce n'eſt pas que la cure de ces ſortes de tumeurs exige toujours leur éradication compléte. Il eſt pluſieurs circonſtances où elle ne peut avoir lieu, cette éradication; mais alors on y ſupplée par d'autres moyens. Lorſque cette dureté n'a pû être entiérement détruite par le fer, on l'entame par des ſcarifications en tout ſens, & l'uſage ſoutenu des digeſtifs animés ſuffit enſuite pour les fondre & en entrainer les débris au dehors par la ſuppuration. En ſuppoſant pour un inſtant que ces remédes ſoient inſuffiſans, cette dureté a encore à eſſuyer les coups de la cautériſation par des eſcarrotiques de différentes eſpèces; & il eſt bien difficile qu'elle y réſiſte. Peut-être que ſi les

moyens euſſent été employés dans le principe de cette maladie, ils en auroient prévenu le retour.

La ſeconde tumeur qui parut ſept ans après, c'eſt-à-dire en 1764, fut emportée par le cauſtique. Le remède étoit bien appliqué à la choſe, mais il venoit un peu tard pour que l'on pût en eſpérer un ſuccès complet. Cette dureté avoit déja acquis trop de capacité & d'étendue, pour que l'on pût ſe promettre de la détruire completement par ce moyen. Il auroit fallu pour y parvenir, que l'on fit ſuccéder de de très près les applications de ce topique, c'eſt à dire, que l'on n'attendit pas la chûte de l'eſcarre mais qu'on l'emportat, afin de prévenir la repullulation des chairs fongueuſes qui devoient néceſſairement renaître par deſſous, juſqu'à ce que l'on eut atteint un fond ſain & ſolide.

Le déchirement qui ſe fit avec bruit, ſuite de l'effort léger que Mr. le Marquis de C*** fit en 1775, préſente à l'idée, la rupture de quelques fibres exceſſivement engorgées

& tendues. Auſſi eſt-il dit que, peu de jours après, on apperçut une petite tumeur qui parvint en moins de ſix ſemaines à la groſſeur d'un gros abricot. Le malade étoit à ſa campagne, & par conſéquent éloigné des ſecours qui l'avoient déja ſi utilement ſervi. Il s'éleva du centre de la tumeur une excroiſſance fongueuſe conſidérable, & les hémorragies devinrent, dès lors, très-fréquentes. Le même cauſtique détruiſit le tout, & il y a apparence que le malade fut guéri encore une fois, juſqu'en 1776; temps auquel il parut une troiſième tumeur ſemblable aux précédentes, qui fut traitée de même, & avec pareil ſuccès.

Bornons nous là, quant à la régénéreſcence de ces maſſes fongueuſes, & à leur deſtruction alternative. Sept fois enfin on les a vû reparoître, & ſix fois elles ont été réprimées, mais non anéanties. Le cauſtique duquel on a fait un ſi fréquent uſage n'étoit donc qu'un palliatif douloureux pour Mr. le Marquis de C***, tandis que s'il eut été employé immédiatement après la pre-

miére extirpation, il n'auroit pu manquer d'être ſalutaire en ſappant le mal ſous ſa racine.

Dans un mémoire que j'eus l'honneur de préſenter à l'académie royale de chirurgie en 1774, j'eſſayois de prouver par l'obſervation, l'inutilité de l'extirpation de certaines tumeurs enkiſtées. J'y diſois, que c'étoit moins l'exiſtence du kiſte qui donnoit lieu au renouvellement de la tumeur, que l'enchainement des vaiſſeaux ou des cellules affectées qui y correſpondent. L'expérience marchoit de front avec l'obſervation, & l'académie daigna acceuillir mes réflexions. Il n'étoit pas queſtion dans ce mémoire de proſcrire généralement l'extirpation de toutes ces ſortes de tumeurs. Je déſignois celles dont il ſuffiſoit d'ouvrir le kiſte dans toute ſon étendue, de l'enflammer & d'y exciter une ſuppuration ſubſéquente, pour les guérir radicalement. J'indiquois enſuite les moyens ſimples qui m'ont toujours réuſſi pour parvenir à cette fin. La teinture d'euphorbe, l'huile de moutarde, l'huile eſſentielle de

thérébentine appliquées un peu chaudes ont conſtamment rempli mon objet.

Dans le cas où j'ai à craindre la correſpondance de quelques vaiſſeaux ou cellules affectées, inhérentes à la tumeur, j'obſerve avec attention à la levée du premier appareil, ſi rien au dedans ne décéle cette correſpondance. Les tumeurs enkiſtées qui naiſſent au milieu des tiſſus graiſſeux, ou dans l'interſtice des muſcles, ſont plus ſuſceptibles de cet inconvénient, que celles qui ſurviennent ſur la rotule ou ſur le crâne. Lorſque l'on découvre intérieurement les racines, je propoſe d'en reconnoître la direction & l'étendue au moyen d'un ſtylet; puis enſuite de le faire rougir & de l'y porter auſſi profondément qu'il eſt poſſible, en ſuivant la direction du ſinus. Trois fois j'ai eû l'occaſion de faire uſage de ce petit procédé & je crois devoir lui attribuer des ſuccès que je n'aurois pû me promettre, ſi je l'euſſe négligé.

Terminons ici nos réflexions ſur la maladie de Mr. le Marquis de C*** & diſons,

que le point effentiel de la cure confiftoit à découvrir le foyer principal de la tumeur, fi non à la premiére, au moins à la feconde repullulation. Peut-être le malade ne fe feroit-il pas foumis à la diffection de la tumeur, attendu qu'elle avoit jettée de profondes racines; & que déja il auroit été un peu hafardeux de tenter cette opération. Mais en fouillant à l'aide d'un cautére actuel, figuré à propos, (*) dans le fiége même de cette tumeur, on l'auroit détruite à coup fûr; paffé ce terme, il y a grande apparence qu'elle n'étoit plus fufceptible de cure radicale.

(*) Le cautére actuel & le potentiel produifent des effets bien différens. Les praticiens qui joignent l'obfervation à l'ufage qu'ils font de l'un & de l'autre, font bien dans le cas de les diftinguer. J'ai donné l'hiftoire de l'extirpation d'une loupe au genou, de laquelle on prétendoit vouloir détruire, au moyen d'un cauftique fous forme liquide, une petite portion du kifte qui n'avoit pu être extirpée, pour caufe d'une adhérence trop étroite à la rotule. Il eft inoui à quelles épreuves a été mis le malade! je tiens compte de plus de huit abfcès furvenus en différentes parties du genou, dans le cours d'une année, que la maladie a duré, pour avoir voulu à diverfes fois s'obftiner à détruire par le cauftique, une parcelle de kifte, à laquelle on avoit la maladreffe d'imputer les maux que l'on faifoit éprouver au malade. L'expérience, l'obfervation, & le temps défabuferont peut-être un jour de cette erreur.

PRÉCIS D'OBSERVATIONS SUR L'ABUS DE LA COMPRESSION ET L'UTILITE DES CONTR'OUVERTURES DANS LE TRAITEMENT DES ABSCÈS ET DES ULCÈRES CAVERNEUX.

LES cas qui exigent la contr'ouverture ou la compreſſion ſont très-fréquents dans la pratique chirurgicale; mais juſqu'à préſent l'emploi qu'en a fait le commun des chirurgiens a été aſſés conſtamment ſoumis à la routine. La compreſſion, comme un moyen plus doux eſt miſe en uſage d'abord, & ſi elle eſt inſuffiſante ou préjudicable, on en vient à la contr'ouverture. Tout uſage eſt abuſif dès qu'il n'eſt pas raiſonné, & l'empiriſme qui lui ſert de baſe n'eſt propre qu'à mettre des entraves au génie & à reſerrer les

bornes de nos connoiſſances. L'obſervation ſeule eſt peut-être plus nuiſible au progrès de l'art qu'elle ne peut lui être utile. C'eſt le rapprochement des faits, leur comparaiſon, la méditation de leurs phénomènes qui leur donnent de la vie, ſans laquelle ils ne ſont que des cadavres dangereux, propres à répandre la contagion de la routine & de l'erreur.

La cure générale des tumeurs ſuppurées conſiſte dans l'évacuation du pus & la conſolidation de l'ulcère. Ou la tumeur s'ouvre ſeule, ou elle eſt ouverte par le chirurgien : dans l'un & l'autre cas ſi l'ouverture ſuffit pour vider, d'une manière facile & ſûre, toute la cavité du foyer, la conſolidation eſt bientôt parfaite ſans autre ſoin de la part du chirurgien, que celui d'écarter les accidens par un panſement ſimple & un régime approprié. Mais ſi la matière n'a pas une iſſue libre, qu'elle croupiſſe dans des cavernes ou alongemens ſinueux, ce croupiſſement ne provenant point de la petiteſſe de l'ouverture, le chirurgien doit en procurer l'écou-

lement, foit par une compreffion méthodique qui la dirige continuellement vers l'ouverture, a mefure qu'elle eft exprimée du tiffu de la partie; foit par une ouverture nouvelle faite fur l'endroit même où le pus eft retenu. Auquel de ces deux moyens le chirurgien donnera-t-il la préférence? tentera-t-il le plus doux aux rifques d'alonger la cure ou d'augmenter le mal, pour en venir après au plus actif; ou employera-t-il d'abord celui-ci, l'autre ayant pu fuffire? On perd du tems à des effais inutiles & cette perte eft un grand mal; on tourmente les malades par des moyens fatiguants ou douloureux, & c'eft un plus grand mal encore. Mon but dans cet effai eft d'examiner les cas où la compreffion peut & doit fuffire à l'évacuation & à la confolidation des abfcès & des ulcéres caverneux, & ceux où l'on doit d'abord recourir à la contr'ouverture fans employer la compreffion, ce moyen ne pouvant être qu'inutile ou nuifible.

On ne peut prefcrire l'ufage d'un remède fans en connoître les effets; je débute donc

par quelques réflexions ſur la manière d'agir de la compreſſion & des contr'ouvertures pour ſervir d'introduction à la connoiſſance de leurs uſages.

La compreſſion diminue l'eſpace du foyer comprimé & dont on a intention de procurer par ſon moyen la réunion ; elle affaiſſe ou rétrécit le calibre des vaiſſeaux & gêne la circulation des liqueurs, elle fatigue & irrite la peau ſur laquelle elle eſt appuyée. De cette triple action, immédiate & primitive de la compreſſion réſultent tous les effets qu'on en attend & tous ceux qu'on peut en craindre.

Par la diminution du foyer, & le rapprochement de ſes parois, la compreſſion oblige la matière purulente qui y eſt retenue à s'écouler par ſon orifice, & met ces mêmes parois en contact & à portée de ſe réunir, dès que par la déterſion du ſac, elles auront les qualités requiſes, & que l'abondance du pus ne ſera plus obſtacle à leur recollement. Tels ſont les avantages que le chirurgien ſe propoſe de la compreſſion métho-

dique

dique pour la cure des ulcères & foyers caverneux. Rien ne feroit plus avantageux en effet que ce moyen, si sa manière d'agir étoit toujours la même comme il semble que cela devroit être, puis qu'étant purement méchanique il devroit produire des effets déterminés ; mais il en est de ce moyen comme de tous ceux qu'on emploie à la guérison des maladies, dont les effets sont toujours relatifs au tems & aux circonstances de la maladie, à la disposition anatomique de la partie, aux variétés que le changement de position & le jeu des organes déterminent nécessairement. Mais suivons l'examen de ses effets, relativement à l'état varié des différens foyers caverneux.

I.° Quand le sinus qui communique du foyer comprimé avec l'orifice de l'ulcère est étroit, tortueux ou obstrué dans quelque point de son trajet & qu'il ne dégorge pas librement, la matière comprimée agissant de tout côté, à la manière des liquides, se glisse dans le tissu des parties & porte dans leur substance un engorgement qui l'expose aux abscès collatéraux, à des clapiers &c.

II.° La compreſſion diminue le calibre des vaiſſeaux médiocres, affaiſſe totalement ceux qui ſont plus petits & par-là elle gêne conſidérablement la circulation, tant dans le centre de l'endroit comprimé que dans ſon voiſinage ; ce qui cauſe un engorgement ſenſible, qui devient quelquefois un obſtacle à l'épuiſement & au recollement du foyer.

III.° L'irritation que l'appareil compreſſif cauſe à la peau, ſurtout lorſqu'elle a peu d'épaiſſeur & qu'elle eſt amincie par le pus, y attire quelquefois une inflammation qui oblige à abandonner ce moyen pour recourir à la contr'ouverture. Dans ce cas l'inflammation fait quelquefois ce que le chirurgien auroit dû faire, elle ouvre la peau & procure une contr'ouverture naturelle.

Dans cette énumération générale des avantages & des inconvéniens de la compreſſion, on n'entend parler que de celle qui eſt faite avec méthode, & dans les cas où elle eſt véritablement indiquée ; car lorſqu'elle eſt employée mal-à-propos ou malfaite, elle peut donner lieu aux accidens les plus gra-

ves & occaſionner la perte du malade.

La compreſſion pour être bienfaite, doit I.° être aſſés légère pour ne faire que diminuer la cavité du ſac dont on veut expulſer la matière, ſans que ſes parois ſe touchent d'abord, pour enſuite être augmentée par gradation juſqu'à ſon entier affaiſſement. II.° Elle doit être égale, portant autant ſur les bords du foyer que ſur ſon centre (*) & s'étendre toujours un peu audelà de ſes limites, ſur les parties environnantes, pour reſſerrer plus efficacement ſa cavité & fatiguer moins la peau; III.° elle doit être faite de manière à diriger perpétuellement la matière vers l'orifice de l'ulcère, en laiſſant parfaitement libre le trajet qui doit l'y conduire. On lit dans les auteurs les régles qu'il

(*) Beaucoup de chirurgiens ſe conduiſent d'une manière toute oppoſée & croyent entrer parfaitement dans les vues de la nature en enfonçant le plancher du foyer dans ſa cavité par un tampon moulé pour ainſi dire, ſur la forme de cette cavité ; il en réſulte que le pus eſt forcé de croupir à la circonférence du foyer & même de refluer vers les parties voiſines.

faut ſuivre pour mettre ces préceptes en exécution (*).

Il eſt aſſés rare que la compreſſion ſeule ſatisfaſſe à toutes nos eſpérances, nous ſommes ſouvent obligés pour aider ſon effet d'y joindre les injections pour délayer les matières & en faciliter l'écoulement; cependant ce moyen auxiliaire en apparence ſi doux & ſi analogue à l'état du mal, n'eſt pas exempt d'inconvéniens, qui ſont aſſés graves pour engager les chirurgiens à ne l'employer dans le traitement des abſcès & des ulcères, que dans des circonſtances indiſpenſables & avec la plus grande circonſpection. Mon expérience m'a convaincu que ce n'eſt pas à tort que Mr. GRILLON en a beaucoup reſtraint l'uſage dans le traitement des maladies qui ſont le ſujet de cet eſſai (**).

(*) GUY DE CHAULIAC eſt celui des auteurs que je connoiſſe qui a le mieux décrit la manière d'appliquer l'appareil compreſſif, les régles qu'il donne à ce ſujet annoncent le praticien obſervateur. On peut auſſi conſulter avec fruit le §. 415. de VAN SWIETEN ſur BOERHAVE.

(**) Voyez Mém. ſur les injections qui a remporté le prix de l'académie royale de chirurgie en 1758.

"Par la contr'ouverture, dit Mr. LOUIS, on
„ met directement à découvert le foyer de
„ l'abſcès, on en déterge la cavité, & le ſinus
„ oppoſé ſe guérit par les ſeules forces de la
„ nature dès que le pus ne ſe porte plus de
„ ce côté„ (*). La contr'ouverture procure ſur le champ une iſſue libre & immédiate à la matière purulente. Après l'évacuation, les parois du ſac ſe dégorgent & ſe recollent, comme cela arrive après l'ouverture d'un abſcès. La contr'ouverture ſatisfait en même temps à toutes les indications, particulièrement lorsque la ſubſtance des parties conſerve aſſés de reſſort pour opérer le rapprochement des parois du ſac, à meſure qu'elles expriment la matière dont elles ſont abreuvées. Si au contraire les parties ſont conſidérablement dévaſtées par le pus, qu'elles ayent peu de reſſort, une compreſſion légère & méthodique doit concourir avec la

(*) Remarques ſur les fiſtules dans le tom. 4. de ſa traduction des aphoriſmes de chirurgie de BOERHAVE & des commentaires de VAN SWIETEN pag. 373.

contr'ouverture à réparer le désordre. C'est dans ce cas qu'une méche passée dans le sinus devient aussi d'un grand secours ; elle favorise l'écoulement des sucs qui abreuvent la partie. Enfin la contr'ouverture découvre le fond du mal, permet à l'oeil & au doigt du chirurgien d'en scruter les recoins & de découvrir toutes les dispositions vicieuses qui peuvent faire obstacle à la guérison, telle que la carie, les corps étrangers &c.

On voit par les réflexions qui précédent, que l'usage de la compression dans le traitement des ulcères caverneux semble devoir être borné à un petit nombre de cas ; parce-qu'il n'est pas ordinaire que ces ulcères se trouvent dans des dispositions favorables à l'emploi de ce moyen, qui ne peut être efficace que lorsque le sac est peu considérable & peu éloigné de l'orifice de l'ulcère que quand la voie de communication est bien ouverte & bien libre, sans tortuosité ni clapiers, & que les parois du sac ne sont ni dévastées ni abreuvées au point d'avoir besoin d'une longue suppuration pour se réunir

& ſe conſolider. Tous les ulcères de ce genre qui manqueront de ces diſpoſitions favorables, ou qui feront préciſément dans les circonſtances contraires ne ſont point dans le cas d'être conſolidés par le ſecours de la compreſſion. Il n'y a qu'une circonſtance qui faſſe exception à cette régle générale, c'eſt lorsque la contr'ouverture ne pourra pas être faite ſans danger, où ſans de grands inconvéniens, ſoit à cauſe de la profondeur du foyer caverneux, ſoit à cauſe de ſa ſituation ſous des parties qu'il faut reſpecter & dont la léſion feroit dangereuſe : ce qui ſe rencontre rarement, ſurtout aujourd'hui que les progrés de l'art ont fait voir qu'il y a peu de parties à travers leſquelles une main adroite ne puiſſe pénêtrer. Il paroît même que ce n'eſt que dans cette circonſtance que les anciens recommandoient la compreſſion. GALIEN & d'aprés lui GUY DE CHAULIAC ont conſeillé le bandage expulſif pour réunir les ulcères caverneux lorſqu'on n'aura pas pu les inciſer dans leur racine & dans leur fond.

En 1773 j'ouvris un abſcès conſidérable au genou à une fille de 19 à 20 ans ; le foyer ſe détergea bientôt, & la conſolidation avançoit lorſqu'il ſe forma un nouveau dépôt à trois pouces du premier, vers la partie inférieure & interne de la cuiſſe. Ce ſac ſe vida en partie par l'ulcère qui reſtoit encore du premier abſcès, au moyen d'un ſinus aſſés étroit & qui dégorgeoit mal. Comme le trajet du ſinus n'étoit pas abſolument conſidérable, je crûs qu'en l'élargiſſant avec un dilatant je pourrois à l'aide d'un appareil expulſif procurer l'évacuation & la déterſion de ce ſac. Je portai dans le ſinus une méche ou eſpece de bougie d'éponge préparée, qui procura l'effet que je déſirois, & facilita le dégorgement complet du ſac ; mais ce ſinus ſe reſſerra bientôt de nouveau, j'y plaçois un cylindre de trochiſques de *minium*, qui fit une eſcarre dont la chûte procura une iſſue libre & ſuffiſante à la matière. Je parvins à conſolider le ſac au moyen de la compreſſion dans quinze jours. Il eſt preſque hors de doute que la compreſ-

fion n'eut pas réuffi fi je n'euffe corrigé la mauvaife difpofition de l'ulcère qui pouvoit rendre ce fecours inutile ou même pernicieux.

Il paroît réfulter de cette obfervation que fi le finus eft trop étroit pour permettre à la matière de couler avec liberté, la compreffion eft infructueufe, & que quand le finus ne pourra être dilaté à caufe de fa longueur ou de fa tortuofité, on ne peut ni on ne doit effayer ce moyen, la contr'ouverture étant indifpenfable.

II[de.] Obf. Pierre Nicot, dragon du régiment de Boufflers, compagnie de Belabre, eft entré à l'hôpital militaire de Neuf-Brifac le 12 avril 1785, ayant depuis quelques jours une tumeur phlegmoneufe confidérable à la partie inférieure & un peu interne du bras droit, environ deux pouces audeffus du coude. Trois jours d'ufage de cataplafmes émolliens & maturatifs aménerent cette tumeur à l'état d'abfcès. Elle fut ouverte le 15 dans toute fa longueur. Tout annonçoit une guérifon prochaine lors-

que trois ſemaines après il ſe forma une nouvelle inflammation dans le pli du bras, dont le pus coula bientôt par la premiére ouverture. La peau quoique rouge & ſenſible me ſembla en état de ſouffrir la compreſſion ; mais je me trompai : la douleur augmenta , il ſurvint de l'inflammation & je fus obligé d'en venir à la contr'ouverture. Il ſe fit ſucceſſivement trois autres dépôts dans les environs du premier ; je fus obligé d'en ouvrir encore un, & les deux autres ont été taris au moyen de la compreſſion , avec la précaution cependant de dilater le ſinus de communication de tems en tems avec des méches d'éponge préparée ou des bouts de cordes à boyaux ; Enfin le malade eſt ſorti parfaitement guéri, le deux juillet. La guériſon auroit peut-être été plus prompte en faiſant des contr'-onvertures partout, mais je voulois ménager la ſenſibilité du malade qui craignoit extrêmement les inciſions.

On n'emploiroit qu'aſſez rarement ce dernier moyen, s'il n'y avoit que l'étroiteſſe de

l'orifice des ulcères caverneux qui ſoit un obſtacle à la réuſſite de la compreſſion; mais on la voit devenir inutile & même nuiſible dans des occaſions où le pus peut s'écouler & s'écoule effectivement avec liberté.

1.° Lorsque le foyer purulent eſt ſpacieux & très-étendu ; 2.° quand la matière à beaucoup dévaſté le tiſſu des parties, qu'elles en ſont abreuvées ; 3.° lorsque les tégumens ſe trouvent dilacérés & amincis ; 4.° Quand le foyer eſt lui-même caverneux, partagé en pluſieurs cellules & fourni de clapiers ; 5.° Quand le pus eſt de mauvaiſe qualité ; 6.° Lorsque l'ulcère eſt entretenu par un corps étranger ou par la carie des os ; 7.° Lorsque le ſac eſt ſitué plus bas que l'orifice par où il doit ſe vider ; 8.° Quand ce ſac a ſon ſiége dans des parties dont la molleſſe, la laxité ou la diſpoſition ne peuvent préſenter à la compreſſion un point d'appui ſuffiſant ; 9.° Lorsqu'enfin le foyer eſt ſous des parties dures qui ne ſauroient être comprimées.

§. I.

Quand le foyer eſt ſpacieux, il y a toujours du délabrement dans la partie, elle eſt plus ou moins abreuvée & il faut une ſuppuration proportionnée au déſordre pour la remettre dans ſa premiére intégrité. Il n'eſt pas douteux qu'en cas pareil la compreſſion réuſſiroit mal. Très - ſouvent on eſt obligé de multiplier les contr'ouvertures, tant pour procurer au pus des iſſues plus libres & moins éloignées, que pour faciliter la ſuppuration des parois du fòyer & y porter avec aiſance les médicamens nécéſſaires. L'obſervation de ce précepte eſt de la plus grande importance ; & des praticiens diſtingués ont eu quelquefois à ſe repentir de l'avoir négligé. Nous liſons dans LAMOTTE un obſervation remarquable qui montre le danger auquel on expoſe un malade, en négligeant les contr'ouvertures dans les abſcès dont le foyer a beaucoup d'étendue.

IIIme. Obſ. «Un homme avoit un abſcés „ qui s'étendoit depuis le pli de la feſſe juſ- „ qu'à la malléolle externe, & dont toute l'é-

» tendue étoit fort remplie de matière. Je
» crûs, dit l'auteur, qu'en ouvrant cette
» grande dilacération des tégumens, ſous
» lesquels elle étoit contenue, en leur par-
» tie ſupérieure, vers la circonférence des
» muſcles feſſiers, & proche la malléole,
» je veux dire à ſes deux extrêmités, le
» milieu ſe pourroit conſolider, comme il
» m'eſt ſouvent arrivé en d'autres rencontres,
» *ſans continuer le progrès de l'ouverture d'une*
» *extrêmité à l'autre.* Il ſortit plus de huit
» à dix livres de pus par ces deux ouver-
» tures, dont le malade ſe trouva très-ſou-
» lagé pendant ſept à huit jours; après
» lesquels, & lorsque je croyois que les
» choſes approchoient de leur fin, les dou-
» leurs revinrent de nouveau plus vives
» qu'auparavant, à l'endroit que j'avois
» ménagé ſans le vouloir ouvrir; ce qui
» m'engagea (après avoir temporiſé pendant
» pluſieurs jours, & avoir vu les douleurs
» augmenter ſans ceſſe) *a détruire ce que j'a-*
» *vois épargné juſqu'alors.* Après quoi le
» malade ſe trouva ſans douleur, mais ré-

„ duit à garder le lit longtems (plus d'une
„ année) pendant que cette terrible ouver-
„ ture fut à s'incarner & à ſe cicatriſer,
„ quelque ſoins que je priſſe pour en avan-
„ cer la guériſon (*)„ .

On ne peut mieux apprécier cette obſervation de LAMOTTE que par un paſſage du Mr. LOUIS, article contr'ouverture, de l'encyclopédie. " On retire beaucoup de fruit de l'uſage des contr'ouvertures dans les grands abſcès, dit ce grand chirurgien, au moyen des inciſions placées convenablement à différens points de la tumeur, on ménage la peau, on découvre moins les parties; les ſuppurations ſont moins abondantes & les cures ſont de moindre durée & plus faciles à obtenir; chaque lèvre de diviſion fourniſſant des points d'appùi à la formation d'une petite cicatrice. Tous ces avantages ſont démontrés, & l'expérience journalière fait voir la difficulté & le tems

(*) Chirurg. complette. Tom. 1. pag. 321. Obſ. LXXIX. Ed. in 8.

qu'il faut pour réparer une grande perte de ſubſtance.„

Il reſulte de ces régles dictées par l'expérience & la réflexion, que la conduite que LAMOTTE a tenue dans le traitement de la maladie qui fait le ſujet de ſon obſervation ſeroit aujourd'hui très-repréhenſible. Mr. SABATIER qui a ajouté des notes à la chirurgie de cet auteur, dit à cette occaſion qu'on eſt juſtement effrayé de l'étendue prodigieuſe d'une pareille ouverture, & que l'on a peine à ſe perſuader qu'on n'eut pu l'épargner au malade, en en pratiquant pluſieurs de diſtance en diſtance. Il eſt clair que la longueur de la cure n'a dû ſa cauſe qu'à la méthode inhumaine & peu raiſonné que LAMOTTE employa.

L'obſervation ſuivante prouve le danger auquel on expoſe les malades en négligeant les contr'ouvertures dans le cas des grands délabremens, & l'impoſſibilité de rétablir les parties dévaſtées au moyen de la compreſſion.

IVme. Obſ. Le nommé Lidaine, de la

paroiſſe de Fallètans près de Dôle en Franche-Comté, d'une bonne conſtitution & âgé de 55 ans, eut au mois de Sept. 1778, un éréſipèle à la jambe gauche, qui s'étendoit depuis le cou du pied jusqu'au milieu de la cuiſſe. Cette inflammation s'eſt terminée par la gangrêne en pluſieurs endroits, & dans tout le reſte par la ſuppuration du tiſſu graiſſeux, qui ſe détacha par lambeaux & laiſſa ſous la peau des excavations nombreuſes & conſidérables. Le pus n'avoit d'iſſue que par des ouvertures ſinueuſes à peine ſuffiſantes pour dégorger le ſuperflu de ce que pouvoient contenir les différens foyers caverneux: il étoit dans cet état, lorsque je fus appellé à ſon ſecours. Je ne pus malgré les repreſentations les plus preſſantes faire conſentir cet homme à laiſſer pratiquer les inciſions néceſſaires pour évacuer cet énorme vide. Je fus obligé de me borner au bandage compreſſif, aux injections amères & déterſives. Pluſieurs grands ulcèles provenants de la chûte des eſcarres gangrêneuſes ſe conſolidérent aſſés bien; mais

les

les ſinus ſe multipliérent ſans rendre la poſition du malade meilleure. Ce malheureux étoit miné par une fiévre lente qui le jetta dans la conſomption, que je combattis en vain au moyen du kina, des toniques & autres moyens antiſeptiques ; il mourut enfin victime de ſon entêtement le 3 janvier 1775.

§. II.

Lorsque le pus a beaucoup dilacéré la partie, qu'elle en eſt abreuvée, il faut une longue ſuppuration pour l'en débarraſſer ; & la compreſſion dans ce cas ne réuſſit presque jamais. Peut-être eſt-ce parceque ce moyen en expulſant la plus grande partie de la ſuppuration du foyer, il en retient toujours une portion qui croupit dans les cellules nombreuſes du tiſſu graiſſeux délabré, dont la plûpart échappent à l'action compreſſive de l'appareil ; de là vient que la partie s'infiltre davantage, que la laxité augmente, qu'il ſe forme de nouveaux foyers ou que le premier s'agrandit. C'eſt pourquoi la compreſſion ne réuſſit point dans les dépôts qui ſont les ſuites des grandes & longues douleurs de

rhumatifme; ces fortes d'abfcès ont toujours une certaine étendue, leurs parois toujours plus ou moins abreuvées & leur cavité jamais bien réguliére, ce qui a lieu dans toutes les inflammations fourdes & pourriffantes qui produifent toujours une fuppuration imparfaite & de mauvaife qualité.

Vme. Obf. Une pauvre femme après avoir porté pendant plus d'un an une douleur rhumatismale des plus fortes, qui s'étendoit à toute la partie externe de la cuiffe droite & aux lombes, eut un abfcès confidérable qui fut plus de trois mois à venir à fuppuration. Il étoit fitué audeffus de la cuiffe plus haut que le trochanter & occupoit presque toute la face externe de l'os des îles jusqu'à l'os facrum. J'en fis l'ouverture à la partie la plus déclive, je détruifis avec mon doigt toutes les brides que je pus atteindre & panfai à l'ordinaire. Quelques jours après voyant que le difque poftérieur du foyer qui avoifinoit l'os facrum, fourniffoit beaucoup de pus, lorsque je le preffois avec la main, j'y appliquai un appareil

compreſſif. Ce moyen fut continué pendant plus de quinze jours ſans aucun ſuccès ; la partie antérieure du foyer ſe détergeoit, l'ouverture devenoit tous les jours plus étroite, tandis qu'il ſe faiſoit une bouffiſſure dans le voiſinage de l'endroit comprimé qui augmentoit tous les jours, & l'ulcère fourniſſoit toujours abondamment. Je recourus aux injections déterſives que j'employai pendant huit jours ſans ſuccès. Alors je vis que l'ulcère alloit devenir fiſtuleux par le défaut de déterſion du fond ; auſſi fis-je une contr'ouverture qui procura la guériſon au bout d'un mois ; ce que je n'aurois très-ſûrement pas obtenu en continuant la compreſſion dont les mauvais effets étoient ſenſibles.

VIme. Obſ. J'ai ſuivi à peu près la même méthode dans le traitement d'un abſcès conſidérable ſurvenu à une autre femme, auſſi à la ſuite d'un rhumatiſme. Celui-ci occupoit toute l'épaule depuis l'articulation & un peu audeſſus, par une inciſion de trois pouces de longueur. Le foyer étoit deſſous

la portion du deltoïde qui se trouve à cet endroit & se continuoit sous celle du trapèze qui est contigue, tout le long de la fosse sus épineuse de l'omoplate jusques près de l'épine. Je n'avois guères de confiance à la compression en ce cas ; mais la résistance de la malade pour la contr'ouverture m'obligea de m'en servir encore. Ce fut avec aussi peu de succès que chés la femme qui fait le sujet de l'observation précédente, quoique j'ai pris toutes les précautions possibles pour la diriger convenablement & donné à la malade une attitude favorable à l'écoulement du pus. La bouffissure & l'écoulement séreux abondant ramenérent cette femme à la docilité. Une ouverture faite à la partie postérieure du foyer donna issue à beaucoup de matière qui avoit croupi sous les muscles & derriere les cloisons celluleuses que je n'avois pu détruire lors de la premiére incision. Je passai une méche d'une ouverture à l'autre ; j'animai le digestif avec la poudre de mirrhe, & le fond directement découvert se détergea bientôt.

VIIme. Obf. En 1770, un pêcheur de 35 à 40 ans, eut un éréfipéle phlegmoneux à la jambe droite, fuite d'une contufion négligée. L'inflammation s'étendit depuis le genou jufqu'au pied. L'endroit de la bleffure, qui étoit à la partie moyenne de la jambe fur le tibia, tomba par lambeaux, plutôt par macération que par gangrêne, & laiffa voir le tiffu graiffeux très-épaffi qui étoit en fuppuration & détaché de la peau & des mufcles. Je fis une incifion à la peau d'environ cinq pouces de longueur, qui me fervit à extraire tous les lambeaux detachés du tiffu cellulaire, & j'en tirai de confidérables. Toutes les excavations que cette fuppuration deftructive avoit laiffées, fe recollerent affés bien; mais il furvint plufieurs dépôts confécutifs. Le premier fe montra à la partie fupérieure-interne du gras de la jambe; j'en fis l'ouverture, il n'étoit pas confidérable. Quelques jours après j'apperçus qu'en preffant le long de la partie interne de la jambe, audeffous de ce nouveau dépôt, il fortoit par l'ouverture de

celui-ci beaucoup de pus. Pour mieux connoître la ſituation & l'étendue de ce ſecond foyer, je tamponnai l'ouverture pour obliger la matière à s'accumuler. Au bout de douze heures la tumeur étant remplie prononça plus haut que la malléolle interne près de l'endroit où les muſcles jumeaux commençent à former le tendon d'achille. Le ſinus de communication entre ces deux foyers avoit huit pouces de longueur à peu près. Il dégorgeoit bien lorsqu'on comprimoit le foyer, mais tout le tiſſu cellulaire voiſin étoit abreuvé; le pied étoit cœdémateux. Ces circonſtances me parurent contr'indiquer la compreſſion. Je fis une contr'-ouverture & je paſſai une méche dans le ſinus, que je n'y laiſſai que quelques jours, après lesquels une legère compreſſion en favoriſa le recollement : les deux ouvertures ſuppurérent encore quelque temps, puis elles ſe cicatriſérent ſolidement. Il ſe forma encore deux autres dépôts à la partie externe de la jambe, l'un à la partie moyenne du mollet & l'autre plus petit, ſous le jarret. L'ou-

verture du premier évacua également le second par une communication qui me parut très-libre. J'employai cette fois le bandage expulsif. Mais au bout de quinze jours la peau de dessous le jarret s'enflamma, & je fus obligé d'y faire une contr'ouverture, qui completa bientôt la guérison. Cette maladie a duré près de cinq mois (*).

Il est hors de doute que dans les trois derniéres observations que je viens de rapporter, j'aurois hâté la guérison en recourant d'abord à la contr'ouverture, sans employer la compression qui étoit visiblement contr'-indiquée, surtout dans les deux premiers cas, par la dévastation de la partie. C'est une

---

(*) Les dépôts consécutifs des sinus, les clapiers ont lieu fréquemment après les grands inflammations qui ont affecté une grande étendue de tissu graisseux, lors même que tout semble annoncer une guérison prochaine. En ce cas un bandage méthodiquement appliqué pour soutenir le ton languissant de la partie est le meilleur préservatif de ces sortes de foyers. Bien entendu qu'on n'en fera usage que quand l'inflammation sera entiérement ou en grande partie dissipée. Il faut y joindre les purgatifs, les dépurans, selon les indications.

faute grossiére que je commis & dont je fais l'aveu dans l'espoir qu'il pourra être utile aux éleves. Mr. MARVIDES dans son mémoire sur les fistules, couronné par l'académie R. de chirurgie, rapporte une observation de BOREL médécin de Castres qui vient à l'appui des principes que j'ai adoptés. La fistule ancienne & invétérée qui en fait le sujet céda promptement après l'ouverture qui se fit à la tumeur.

Sous la compression, la voie de communication du foyer purulent avec l'orifice de l'ulcère ne se consolide que lorsque le foyer l'est entiérement, parcequ'elle sert toujours de passage au pus qui en découle ; dans le cas au contraire d'une contr'ouverture, c'est ce trajet qui est toujours le premier consolidé, & longtemps avant le foyer auquel il servoit d'égoût. Cette observation nous semble démontrer l'avantage de la contr'ouverture pour le plus grand nombre de cas. Le foyer peut se déterger & se recoller sous la compression ; mail il peut se former encore de nouvelles cavernes dans le trajet dont

nous parlons, ce qui n'a pas lieu lorsque la contr'ouverture a été faite à temps, puisque ce trajet se recolle bien avant le foyer qui dès lors n'est plus qu'un ulcère simple qui marche à grands pas vers la consolidation.

§. III.

Quand le pus a dilacéré & aminci les tégumens, la compression est absolument contr'indiquée; la peau trop sensible, trop irritable, s'enflamme bientôt comme on l'a vu dans la derniére observation, & elle s'ouvre d'elle même si on ne la débarrasse du fardeau qui l'opprime; c'est que j'ai vu quelquefois & notamment sur la femme que fait le sujet de ma sixiéme observation. Environ deux mois après sa guérison, la cicatrice provenant de la premiére ouverture, près de l'articulation du bras avec l'épaule se rouvrit par un très-petit sinus & donna issue à beaucoup de pus. Cette matière venoit d'un petit dépôt qui s'étoit fait immédiatement sous la peau à la partie externe & supérieure du bras, trois pouces audessous de la cicatrice, & qui étoit venu à suppuration

ſans beaucoup de douleur ni d'inflammation. Cette femme voyant que le pus couloit par l'ancienne plaie qui s'étoit r'ouverte, ſe contenta de faire vider la tumeur & d'y faire appliquer par ſon mari une compreſſe en pluſieurs doubles maintenue par une bande. Elle avoit bien compris lors de ſon premier dépôt ce que c'étoit que la compreſſion & pourquoi on l'employoit. Après que cette femme ſe fut panſée quelque jours à ſa façon, la peau qui recouvroit le petit ſac s'enflamma & s'ouvrit dans l'endroit le plus ſaillant & le plus mince ; ce qui procura une iſſue plus immédiate & plus libre au pus. La malade vint me voir ; j'agrandis la petite ouverture & je lui montrai à comprimer légéremeut le ſinus, qui fut guéri au bout de deux ou trois jours, & le petit foyer le fut entiérement dans la quinzaine.

On abrége donc la cure de tout le temps employé mal-à-propos à l'uſage de la compreſſion, en recourant d'abord à la contr'ouverture, & on épargne des douleurs aux

malades. C'eſt toujours le parti que prend un chirurgien inſtruit dès qu'il apperçoit le mauvais état des tégumens.

"Un homme avoit un abſcès conſidérable à la cuiſſe ; on en fit l'ouverture à la partie ſupérieure extérieurement, à l'endroit où le pus auroit percé lui même les tégumens : il s'annonçoit par une petite tumeur circonſcrite, rougeâtre, dont la peau étoit uſée & devenue mince par l'éroſion intérieure. Le pus avoit dilacéré les tégumens vers la partie inférieure & externe du membre, à ſix travers de doigt plus bas que l'ouverture. Les injections & les bandages expulſifs ayant été ſans effet ; on fit une contr'ouverture à la partie la plus déclive du foyer ; *le bandage expulſif fut enſuite dirigé de haut en bas*, & la cure n'eut aucune difficulté" (*).

§. IV.

La compreſſion n'eſt pas plus indiquée

(*) V. Les remarques ſur les fiſtules par M. LOUIS, citées.

lorsque le foyer eſt lui même caverneux, partagé en pluſieurs cellules ou environné de clapiers. On ſent parfaitement la difficulté de bien appliquer un appareil expulſif dans ce cas; il eſt impoſſible qu'il comprime également ſur tous les réduits caverneux à raiſon de la différence de leur figure, de leur direction &c. Il y en a d'ailleurs où la diſpoſition des cloiſons qui les ſéparent eſt un obſtacle à l'écoulement du pus. Il faut en ce cas faire une contr'ouverture ſur le principal foyer & tenter la compreſſion ſur les autres foyers qui en ſont des dépendances, à moins que par leur étendue & l'abondance de la matière qu'ils fourniroient, il n'y ait excluſion à ce moyen. Alors on aura recours à une ſeconde contr'-ouverture & même à une troiſième s'il le faut. Mr. QUESNAY voudroit qu'on fit autant de contr'ouvertures qu'il y a de réduits caverneux, dès qu'on ne peut pas en faire une qui ſoit commune à tous. (*) Il faut

(*) Traité de la ſuppuration, page 182.

toujours faire la premiére contr'ouverture ſur le ſac le plus conſidérable, & le plus bas s'il eſt poſſible. Après cette ouverture s'il n'y a que des cloiſons membraneuſes & des brides, qu'elles ſoient à la portée du doigt, il ſera facile au chirurgien de les détruire; ſi au contraire il ne peut pas réuſſir, & qu'en comprimant ces foyers ſubalternes ils ſe vident facilement dans celui qu'on a ouvert, & qu'ils ayent chacun en particulier les diſpoſitions favorables mentionnées plus haut, l'appareil expulſif ſuffira pour en procurer le recollement. Mais ſi ces foyers ſont conſidérables, ſi l'on ne peut pas entiérement lever les obſtacles qui s'oppoſent à l'écoulement du pus, on fera, comme le recommande Mr. QUESNAY, des contr'ouvertures juſqu'à ce qu'il s'en trouve une ou pluſieurs qui puiſſent ſervir au dégorgement de tous.

§. V.

Si le pus eſt de mauvaiſe qualité, qu'il ſoit ſanieux, ſéreux, noir, plombé, fétide ou très-abondant, il eſt hors de doute que

la compreſſion ſera nuiſible. La ſeule indication que l'état de l'ulcère offre à remplir c'eſt de l'ouvrir, comme diſent les anciens, jusques dans ſa racine, pour découvrir la cauſe de la mauvaiſe diſpoſition du pus. Quelquefois c'eſt l'abondance du tiſſu graiſſeux engorgé ou macéré, d'autres fois un corps étranger ou un os carié. Nous avons vu plus haut les moyens de remédier à la deſtruction du tiſſu graiſſeux : dans le paragraphe ſuivant nous allons jetter un coup d'œil ſur les accidens produits par des corps étrangers dont l'exiſtence n'eſt pas conſtatée d'abord, ainſi que ſur la carie ; & nous rapporterons ſommairement les moyens qu'il faut employer pour y remédier.

§. VI.

S'il eſt arrivé quelquefois qu'une plaie ou un ulcère ſe ſoient fermés ſolidement ſur un corps étranger, il faut auſſi convenir que le plus ſouvent les corps étrangers ſont obſtacle à la réunion des plaies & des ulcères, qu'ils donnent lieu à des abſcès, à des fiſtules, à des ſuppurations intariſſables, & qu'il

n'y a que l'extraction de ces corps qui puiſſent procurer une guériſon ſolide & conſtante. Mr. PETIT rapporte à ce ſujet une obſervation bien intéreſſante (*).

Un enfant de dix à douze ans avoit depuis dix mois à la région des lombes un ulcère caverneux extraordinairement fétide, duquel il couloit tantôt plus tantôt moins de matière purulente, quelquefois blanche & liée mais presque toujours mêlée de matière noire & plombée. Cet ulcère étoit la ſuite d'un abſcès conſidérable qu'on lui avoit ouvert en province. Après quelque temps paſſé dans l'eſpérance que cet enfant guériroit par le ſecours des panſemens que lui faiſoient ſes parens, après avoir conſulté différentes perſonnes, on demande M. PETIT, qui fit ſentir la néceſſité de découvrir le fond de l'ulcere. *Il ouvrit amplement la caverne, de laquelle il tira un gros tampon de charpie en forme de bourdonnet que l'on avoit*

(*) Oeuvres poſthumes, tome 2. pag. 47.

oublié dans la plaie. Le jour même les accidens disparurent & l'ulcère reprit le chemin de la guérison qui fut prompte. Parmi les observations analogues à celle de Mr. PETIT que je pourrois puiser dans les auteurs, je me borne à une qui est très-singuliére, rapporté par LAMOTTE.

"Une femme de la paroisse de Gonneville me fit voir un sein qui lui avoit abscédé, depuis environ quinze ans, & qui se guérisoit & s'abscédoit de temps en temps. En pressant à pleine main tout le corps de cette mamelle, je fus surpris d'en voir sortir un corps étranger, que je crus d'abord un amas de pus, qui par un long séjour se seroit endurci; mais étant venu à l'examiner, je trouvai que c'étoit un bourdonnet de charpie dont le dessus étoit imbibé de pus, mais le dedans s'étoit conservé sec & blanc comme s'il venoit d'y être introduit.... Je conseillai à la femme de laver seulement le lieu avec de l'eau de vie, sans y mettre autre chose & qu'elle seroit guérie sans retour.

comme

comme il arriva en fort peu de temps.„ (*)

Les os cariés doivent être regardés comme des corps étrangers dans les ulcères ; il eſt impoſible de les refermer ſolidement avant l'exfoliation de la portion altérée. Il eſt aiſé de ſentir la néceſſité de la contr'ouverture lorsqu'on ſoupçonnera ou qu'on reconnoitra par la ſonde, l'exiſtence de la carie & combien en ce cas, la compreſſion pouvoit être préjudiciable(**).

§. VII.

La ſituation du ſac plus haut que l'orifice de l'ulcère, quoiqu'avantageux, ne garantit pas toujours le ſuccès de la compreſſion ; mais lorsque cette ſituation eſt dans un ſens

---

(*) Chirurgie de LAMOTTE tom. 1. page 285. éd. in 8.

(**) Lors donc qu'un ulcère caverneux eſt difficile & long à guérir, ſans que cela puiſſe être attribué au mauvais état des chairs, de la peau, ou à la grande dévaſtation &c. on a lieu de ſoupçonner un corps étranger ou la carie, & le chirurgien doit employer toutes ſes connoiſſances à découvrir ces cauſes en cas qu'elles exiſtaſſent, parceque le malade n'a rien à eſpérer que de leur ſouſtraction.

contraire on ne doit point la tenter; cette diſpoſition désavantageuſe étant preſqu'un ſûr garant de ſon inutilité. Un liquide remonte difficilement contre ſon propre poids dans des parties ſpongieuſes & mollaſſes ſans ſe fourvoyer. Si cependant on pouvoit donner à la partie une ſituation qui mit le foyer plus haut que l'orifice de l'ulcère, on pourroit employer utilement la compreſſion. J'ai lu quelque part, mais je ne puis me rappeller où, qu'un foyer purulent conſidérable formé ſous le jarret s'eſt vidé par une ouverture ſituée au haut de la cuiſſe, proche la feſſe, & que ſes parois ſe ſont recollées au moyen d'une compreſſion méthodique & de la ſituation du jarret ſur un oreilles, pour donner plus de pente à la matière vers l'ulcère. La pratique de l'auteur de cette obſervation a peut-être été plus heureuſe qu'éclairée. Par la ſituation on a ramené la diſpoſition désavantageuſe du foyer à celle qui étoit naturelle pour en favoriſer le dégorgement; mais on n'a pu par-là, changer la longeur du ſinus qui contr'indiquoit en-

core la compreſſion. Cette obſervation prouveroit ce que l'on ſçait déja depuis longtemps qu'on réuſſit quelquefois en heurtant de front les principes de l'art les mieux établis, & que les procédés qui s'en écartent ne ſauroient être juſtifiés par le ſuccès même le plus complet. On peut aſſurer qu'en cas pareil la compreſſion ſeroit le plus ſouvent inutile & même nuiſible, & que dans les cas même où elle pourroit réuſſir, les précautions qu'il faudroit prendre dans ſon application, les douleurs auxquelles elle peut donner lieu, la rendroient encore inférieure à la contr'ouverture.

§. VIII.

Si le foyer caverneux a ſon ſiége dans des parties dont la molleſſe, le laxité ou la diſpoſition ne puiſſent pas offrir à la compreſſion un point d'appui ſuffiſant pour en aſſurer l'efficacité, on ne doit point mettre ce moyen en uſage quand même l'ulcére ſeroit d'ailleurs diſpoſé le plus favorablement, pour le faire réuſſir. Tels ſont tous les cas où les ulcères ont leur ſiége dans des par-

ties remplies de beaucoup de graiſſe, comme les environs de l'anus, le pli de l'aine, celui de l'aiſſelle, les parties qui ne ſont appuyées ſur aucun corps ſolide, comme la partie antérieure du ventre &c. HEISTER rapporte qu'un homme de qualité avoit un abſcès conſidérable au ventre dont l'orifice étoit près de l'ombilic & le fond à l'aine. Dans ce cas tout contr'indiquoit la compreſſion; la difficulté pour ne pas dire l'impoſſibilité de la bien faire, la grandeur du foyer, la ſituation de ſon fond dans des graiſſes abreuvées & qui devoient ſuppurer &c. ne permettoient pas même de penſer à ce moyen; auſſi HEISTER fit il une contr'ouverture, mais il ne dit pas quel en fut le ſuccès.

Une femme, groſſe de ſix mois eut en 1774 un abſcès médiocre en volume à la partie interne & un peu poſtérieure de la cuiſſe, préciſement dans le pli de la feſſe. Quelques jours après l'ouverture de cette tumeur, je remarquai en comprimant vers l'anus qu'il en couloit un pus très-abondant, & je reconnus avec la ſonde un

foyer dans les graiſſes qui occupoient cette partie ; je fis auſſitôt une contr'ouverture, & le tout fut conſolidé avant le mois révolu. Auroit-il été prudent de tenter la compreſſion ?

Dans les dépôts caverneux des mamelles, la compreſſion ne réuſſit que rarement; d'ailleurs elle eſt difficile à appliquer & à maintenir. La contr'ouverture au contraire procure la guériſon en peu de temps; c'eſt même le meilleur moyen d'éviter les grands délabremens que cauſent quelquefois certains abſcès laiteux. Je parle ici d'après un aſſez bon nombre d'obſervations. Je fais dans les cas de cette eſpèce autant de petites ouvertures qu'il y a de foyer & la cure n'eſt ordinairement pas longue. En général les grandes inciſions dans cette partie ne ſont pas ſans de grands inconvéniens. J'ai été forcé une fois de paſſer un ſéton dans une mamelle abſcédée ; le foyer qui étoit énorme ſe ſeroit difficilement détergé ſans ce moyen.

§. IX.

Quand le foyer eſt placé ſous des parties dures, qui parconſéquent ne ſont point fus-

ceptibles d'être comprimées, on n'a de reſſource que dans la contr'ouverture ; cela eſt inconteſtable. Le ſinus maxillaire, par exemple, a une ouverture naturelle pour l'écoulement de la morve, & cependant lorſqu'il ſe forme un abſcès dans ſa cavité, il eſt fort rare que cette ouverture ſuffiſe à ſon évacuation : on eſt obligé d'en pratiquer une autre à ſa partie la plus baſſe (*). Lorſqu'un foyer purulent eſt placé dans la circonférence intérieure de la poitrine, derriere les côtes ou ſous le ſternum, il eſt fort difficile de procurer la déterſion & la conſolidation de l'ulcère ſans le ſecours de la contr'ouverture, en ſuppoſant même la plus parfaite liberté dans l'ouverture primitive pour l'écoulement du pus. Cette contr'ouverture ſe fait quelquefois avec le biſtouri, mais très-ſouvent on eſt obligé d'enlever une portion d'os

(*) Voyez pour ce qui concerne le traitement des maladies de ce ſinus, le mémoire de feu Mr. BORDENAVE inféré dans les recueils de l'académie royale de chirurgie. tome 4.

ſoit du ſternum, ſoit des côtes, ce qui ne peut s'exécuter que par l'opération du trépan. On lit dans le mémoire de feu Mr. de la MARTINIERE ſur l'opération du trépan au ſternum, une obſervation de Mr. DUVIVIER, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Landrecy, qui fait exception à la régle générale que j'établis ici d'après les meilleurs praticiens. Un malade qui avoit un abſcès dans la poitrine, derriere le ſternum, en fut délivré par l'ouverture de ſon ſommet & par le moyen de la ſituation & par les effets de la toux; ſans qu'on ait été obligé de recourir à la perforation de l'os. Cette obſervation pourroit induire en erreur ceux qui ne la méditeroient point aſſés & qui la conſidéreroient dans un jour éloigné des autres obſervations, qui ſont la baſe du ſavant mémoire de Mr. de la MARTINIERE. On voit dans ce mémoire un exemple bien remarquable du ſuccès de la contr'ouverture pratiquée ſur le ſternum au ſujet d'un dépôt ſous cet os, d'après qu'on eut tenté en vain de conſolider ce foyer par une ou-

verture à sa partie supérieure près du cou il faut lire cette observation dans l'ouvrage même, c'est la 4e. En général les jeunes gens qui se préparent à pratiquer la chirurgie dans les hôpitaux militaires ne trouveront rien d'aussi bien traité sur cette matière que le lumineux mémoire de Mr. de la MARTINIERE ; cet ouvrage peut tenir lieu de tous les autres.

VAN SWIETEN rapporte une observation qui se présente ici sous un jour intéressant & instructif. "J'ai vu, dit-il, une fistule dont l'orifice étoit ouvert à la partie antérieure de la poitrine, du côté gauche, & qui descendoit par un chemin sinueux derriere le cartilage d'un côté. On ne pouvoit empêcher par aucun moyen le pus de croupir au fond de cette cavité. La côte rendoit la compression impossible & l'ouverture du fond de cette fistule étoit sinon tout-à-fait impossible, du moins fort dangereuse. CELSE, continue l'auteur, a voulu à la vérité, qu'en cas pareil on coupât la côte des deux côtés & qu'on enlevât

le fragment, de peur qu'il ne reſtât quelque corruption en dedans. Mais perſonne, à ce que je penſe, n'eſſayra ſi aiſément de retrancher dans un homme vivant une portion de côte, enſuite de l'arracher de la plevre à laquelle elle a des adhérénces aſſés fortes. Le malade ayant éprouvé preſque toutes les méthodes, ſans en retirer aucun fruit, ſupporta patiemment le mal qu'il ne pouvoit éviter & mourut ſubitement deux ans après (*). Il eſt hors de doute que par un traitement méthodique on eut ſauvé la vie à ce malade. Ce que VAN SWIETEN appelle méthode, n'étoit, comme le remarque Mr. LOUIS dans les notes qu'il a ajoutés à ſa traduction, qu'un traitement varié arbitrairement dans le déſir louable de guérir; mais il n'y a, dit ce ſavant traducteur, qu'une ſeule & unique méthode qui doit être ſuivie avec connoiſſance de cauſe. Il n'y avoit dans ce cas que la contr'ouverture

(*) Comment. ſur l'aphoriſme 415. de BOERHAVE.

faite dans le fond du ſac & la ſouſtraction d'une portion de la côte ſi elle étoit cariée, capables de procurer la guériſon. On ne voit point quel pouvoit être le danger que Mr. VAN SWIETEN ſembloit tant redouter de l'opération conſeillée par CELSE. Une obſervation de Mr. FERRAND Mtre. en chirurgie à Narbonne, rapportée dans le mémoire de Mr. de la MARTINIERE, prouve l'efficacité ou plûtôt la néceſſité de cette opération, qui a d'ailleurs été pratiquée dans tous les temps. (*) Pluſieurs auteurs ont même conſeillé la cautériſation après l'exciſion de la portion oſſeuſe cariée. JEAN DEVIGO ne craint point de ruginer & de bruler avec le cautère actuel les côtes cariées (**).

(*) Cette obſervation montre encore d'une manière évidente la néceſſité de la contr'ouverture. Dès que le foyer qui s'étendoit ſous les muſcles épigaſtriques audeſſous du cartilage xiphoïde fut ouvert & le pus évacué, le malade qui ſembloit être à l'extrêmité parut revenir à la vie. La guériſon fut longue, mais ſolide ; & évidemment dûe aux ſoins de Mr. FERRAND.

(**) Liv. IV. traité III. chap. 2. fol. CXX. éd. in 4.

AIMAR rapporte deux obſervations intéreſſantes de dépôts dans la poitrine avec carie aux côtes qu'il guérit par l'ouverture, & par l'exciſion & la cautériſation des côtes altérées. (*). COVILLARD rapporte auſſi une des obſervations D'AIMAR, pour avoir été préſent à l'opération ; ſa narration eſt auſſi inſtructive qu'intéreſſante (*). C'eſt par une ſuite des mêmes principes qu'on doit ouvrir les dépôts formés derriere les os plats, comme ceux des îles, des omoplates, ceux du crâne, par la trépanation, auſſitôt qu'on a des ſignes ſuffiſants de la formation du pus. Mr. QUESNAY rapporte dans ſon mémoire ſur la multiplicité des trépans une obſervation de Mr. CHAUVIN, qui fit avec ſuccés une contr'ouverture au crâne pour donner iſſue à de la matière épanchée à quelque diſtance de l'ouverture premiére, faite par l'opération du trépan au ſujet d'une fracture. Quelle

---

(*) A la ſuite des obſervations de RIVIERE.

(**) Obſer. iatro-chirurgiques pag. 118. & ſuiv. obſ. 49.

que ſoit la cauſe qui entretient un ulcère caverneux, on ne peut eſpérer de le conduire à une guériſon ſolide que par la deſtruction de cette cauſe; tout chirurgien qui perdra de vue ce principe, agira ſans conſéquence & manquera ſon objet.

Pendant que le mémoire qu'on vient de lire s'imprimoit à Strasbourg, je traitois à l'hôpital militaire de Neuf-Briſack, d'aprés les principes qui y ſont dévéloppés, Dominique Faquineti, dragon du régiment de Boufflers, entré le deux février 1786, à l'occaſion d'une très-grande tumeur inflammatoire, ſurvenue à la ſuite d'une plaie. Cette obſervation trouve naturellement ſa place à la ſuite de ce mémoire, dont elle confirme la doctrine.

Faquinéti, homme grand, fort & bien conſtitué, s'étoit enfonçé dans le milieu de la feſſe droite, des ciſeaux de l'eſpece de ceux qu'on appelle vulgairement camus, dont les lames ſont tronquées & obtuſes. Cet inſtrument

avoit penêtré obliquement de deux pouces & demi, à peu-près, dans le muſcle grand feſſier. Ce malade avoit été panſé au quartier avec une eau & un onguent dont il ignoroit le nom. Cette bleſſure fut promptement ſuivie de douleurs vives, de chaleur & de fiévre. Bientôt toute la feſſe, le dos & le ventre furent tendus & douloureux : le malade éprouva des friſſons irréguliers & des ſueurs abondantes pendant la nuit. On ne ſe décida à l'envoyer à l'hôpital, que le neuviéme jour; ah Dieu ne plaiſe! de vouloir jamais approfondir les motifs de ce rétard.

Les ſymptômes annonçoient bien l'exiſtence du pus ; mais où le chercher dans une tumeur auſſi étendue, & qui ne prononçoit nulle part? l'inflammation étoit profonde & les tégumens n'en étoient que peu affectés. J'exprimai du fond de la plaie environ une demie cuillerée d'un pus griſâtre & fétide. Le malade avoit la bouche puante, & la langue ſâle ; il étoit dégoûté, & les ſelles retenues depuis pluſieurs jours.

La ſaignée qui auroit été utile dans le

début de la maladie, pour prévenir ou reſtreindre l'inflammation, n'étoit plus alors qu'un reméde équivoque & même dangereux. Je ſuivis les indications les plus urgentes : j'ordonnai des lénitifs doux de caſſe & de manne, des lavemens, des boiſſons émulſionnées & je fis appliquer des cataplaſmes émolliens. J'eſpérois par ces moyens diminuer l'inflammation, en reſſerrer le foyer, & faire prononcer l'épanchement purulent dans un point circonſcrit. J'obſervois à chaque panſement avec la plus grande attention, & le ſeptième jour de l'entrée du malade à l'hôpital, ayant reconnu une fluctuation ſourde, qui annonçoit un pus profond & au large dans un grand foyer, je fis l'ouverture de la tumeur, par une très-grande inciſion, qui répondoit à la partie moyenne de l'os des îles & étoit parallle à l'os ſacrum. Je donnai iſſue à une quantité conſidérable d'un pus d'une couleur griſe & de mauvaiſe odeur qui avoit dévaſté le tiſſu graiſſeux audeſſous du grand feſſier & même du moyen. Une ſeule ouverture ne pou-

vant suffire à l'évacuation facile d'un dépôt aussi considérable, j'en fis une seconde à cinq pouces à peu-près de la premiére, derriere & un peu audessus du grand trochantes. Il y eut ici une ramification artérielle de comprise sous le tranchant du bistouri, mais une compression faite avec le bout du doigt arrêta le sang en un instant. Je passai une méche dans le foyer & y plaçai quelques bourdonnets mollets attachés à des fils pour pouvoir les retirer.

Les jours suivants le pus fut noir, toujours fétide. Il sortit des caillots de sang considéra bles, produit par le dégorgement des vaisseaux. La fiévre & les sueurs aigres & fades qui étoient un peu tombées, se renouvellerent bientôt ; le malade n'eut plus de sommeil. Cependant je soutenois la liberté du ventre par les doux lénitifs & des lavemens, je donnois du kina associé au camphre. Je faisois boire de la limonade au malade, & il humectoit sa langue & sa gorge avec des tranches de citrons. Je cherchai en vain pendant plusieurs jours le nouveau foyer que

que la repriſe des accidens annonçoit ; ce ne fut le vingt, que m'aviſant de preſſer le haut de la cuiſſe, je vis ſortir par la contr'ouvertnre un pus abondant & de mauvaiſe qualité. Mes tentatives ayant été inutiles, à raiſon de la tortuoſité du ſinus, pour porter une ſonde dans ce foyer, je le fis comprimer par un aide pour raſſembler le pus dans le fond, & pratiquai une inciſion dans l'endroit le plus mou ; mais après avoir penêtré de plus de deux pouces, le dérangement des muſcles ou de l'aide me fit perdre cette ſenſation obſcure de fluctuation, & je n'eus plus de guide pour m'aider à achever l'opération que je méditois indiſpenſable. Je crûs devoir pour plus de ſûreté attendre au lendemain ; en effet le foyer rempli de nouveau étoit plus ſenſible, le ſinus étant devenu plus libre & plus direct, une ſonde put y pénêtrer ; & je donnai à l'ouverture l'étendue que je m'étois propoſée. Ce foyer étoit derriere l'origine commune des muſcles biceps & demi nerveux. Il fallut m'ouvrir un chémin entre ces muſcles & la portion du vaſte externe

qui

qui y répond. Cette ouverture donna une quantité énorme de pus. La pression avec la main, dirigée de manière à vider entiérement le foyer n'opérant qu'imparfaitement cet effet, eu égard à la sensibilité de la partie, je me décidai à faire une seconde contr'ouverture, par laquelle j'ouvris une route déclive au pus. Conduit par la pointe de deux doigts de ma main gauche, introduits dans le foyer avec lesquels je faisois bomber les parties que je voulois diviser, je pénétrai à travers la longue portion du triceps ou le grand adducteur, & en côtoyant les portions voisines des muscles demi nerveux & demi membraneux, j'arrivai au fond du délabrement. Après avoir évacué la matière sanieuse qui y croupissoit je passai une méche d'une ouverture à l'autre. Peu après cette nouvelle opération, les accidens se dissippérent.

Le pus est devenu de meilleur qualité ; j'ai aidé le resserrement des foyers & le rapprochement des parties, par une compression douce & ménagée.

Mais quoique l'état actuel du malade

ſemble promettre une guériſon prochaine, on ne peut encore trop y compter, par la raiſon que le tiſſu cellulaire ayant été engorgé pendant long-temps, il a grande peine à ſe débarraſſer des ſucs qui l'abreuvent. Il eſt même un terme où les médicamens les plus ſtimulans n'ont pas cette efficacité qui les diſtinguent eſſentiellement. Rien n'eſt par conſéquent plus incertain que le moment où l'on peut ſtatuer ſur la cure. Il eſt aſſés ordinaire que les maladies ſemblant, pour ainſi dire, toucher à leur entiére guériſon, il s'y forme de nouveaux abſcès qui laiſſent aprés eux des ſinus & des clapiers, dont la ſource plus ou moins profonde, donne lieu à des inquiétudes fondées ſur une terminaiſon facheuſe. Je me ſerois moins preſſé de publier cette obſervation, ſi je n'avois eû des raiſons particuliéres pour expoſer aux yeux du public, la conduite que j'ai tenue dans le traitement de cette maladie.

Les exemples de dévaſtations auſſi conſidérables ſont rares heureuſement; leur traitement exige une réunion combinée de di-

vers fecours. Les contr'ouvertures & la compreffion, qui font les plus effentiels, veulent une application raifonnée. Leur emploi d'après des apperçus groffiers, des apparences trompeufes (l'oëil de l'homme vulgaire ne voit qu'ainfi) les met fouvent en oppofition avec les vues de la nature. Eut-il été prudent, par exemple, d'employer la compreffion de préférence à la contr'ouverture dans le traitement des dépôts dont on vient de lire l'hiftoire? leur étendue énorme & incertaine, la grande fenfibilité des parties, l'abondance & la mauvaife qualité du pus, l'engorgement feptique du tiffu graiffeux adjacent, ne prononçoient-ils pas une profcription abfolue contre ce moyen? en cédant aux infinuations réitérées, d'une perfonne qui fuivoit le traitement, en faveur de la compreffion, n'euffai-je pas expofé mon malade à de nouveaux foyers, au reflux purulent & peut-être à la mort? Telles font cependant les conféquences facheufes qui peuvent réfulter de l'application peu méthodique, des moyens que l'art emploie & qui

ont eu ſi ſouvent de brillans ſuccès. Leurs effets ſont toujours relatifs aux circonſtances qui en ont déterminé l'application, & dépendent par conſéquent entiérement de la ſagacité de l'homme de l'art qui les emploie, à ſaiſir les indications qui preſcrivent l'un, de préférence à l'autre.

Celui dont les connoiſſances ſont incertaines, emploira la compreſſion dans des cas où toutes les circonſtances ſe réuniſſent pour l'exclure. Comment en effet ſe décidera-t-il à s'ouvrir des chemins à travers des parties qu'il faut ménager, à des profondeurs preſque inacceſſibles, où chaque coup de biſtouri peut décéler ſon ignorance? c'eſt dans la pratique de ces opérations, dont les livres de l'art n'ont pu parler que vaguement, que le chirurgien a beſoin de toute ſa préſence d'eſprit & de tout ſon ſavoir. *Dans le progrès de l'opération il eſt guidé par l'opération même, chaque mouvement de la main, dirigée par la ſcience, lui découvre la route qu'il doit tenir, & c'eſt plus particuliérement dans ces cas que la main & l'eſprit doivent inceſſamment*

agir enſemble. Il doit couper ce qu'il faut mais pas plus qu'il ne faut, & ſe ſouvenir qu'il ne diviſe les parties que pour les conſerver, qu'il doit rendre à la patrie des ſoldats qui ſoient en état de pouvoir lui offrir des nouveaux tributs de valeur & de courage. Que le jeune chirurgien qui déſire s'attacher au ſervice des hôpitaux militaires ſe pénêtre donc bien de l'importance & de la nobleſſe des fonctions qu'il ſe deſtine à remplir! il lui eſt permis de s'en orgueillir d'avance des bienfaits qu'il doit répandre, s'il eſt véritablement inſtruit. Ce ſentiment toujours louable dès qu'il conduit à l'utile eſt fait pour exciter ſon émulation & ſon zèle, & pour le porter à des progrès, qui ſont rarement l'apanage de ces âmes froides & peu ſenſibles, qui ne cherchent dans la chirurgie militaire qu'un état, ſans s'occuper de le remplir dignement.

J'ai, dans le mémoire précédent, reſſerré l'uſage de la compreſſion dans de juſtes bornes, & prouvé que dans pluſieurs cas, il n'eſt pas même permis de la mettre en

uſage comme un moyen d'eſſai, puiſqu'elle devient dès-lors un moyen préjudiciable & dangereux. C'eſt dans l'ouvrage de Mr. LOMBARD, qu'il faut puiſer les préceptes raiſonnés qui établiſſent l'utilité de ce moyen dans les cas qui y ſont indiqués, & la manière d'en diriger méthodiquement l'application. Les détails contenus dans cet ouvrage & dans mon mémoire ſont purement élémentaires, mais les élèves ne peuvent trop s'en pénêtrer & les méditer. La matière des panſemens doit faire une de leur principales études, & c'eſt celle dans laquelle ils ont le plus fréquemment occaſion de faire un uſage raiſonné de leurs connoiſſances.

PRÉCIS
SUR LES
PROPRIÉTÉ DE L'EAU SIMPLE
EMPLOYÉE COMME TOPIQUE, DANS LA CURE DES MALADIES CHIRURGICALES.

L'on ne ſe propoſe pas dans ce précis, d'étendre les propriétés de l'eau pure audeſſus des vertus particuliéres de certains topiques, dont les effets ſalutaires ſont conſtatés par une longue expérience. Il n'eſt queſtion ſeulement, que d'examiner les cas où elle peut remplir avec ſuccès quelques indications curatives, & de lui aſſigner une place parmi les médicamens externes.

L'hiſtoire ancienne de l'art apprend que l'eau froide jouiſſoit autrefois de la confiance des plus célébres médecins. Peut-être même, eſt ce de l'abus que l'on en a fait

dans ces premiers temps, qu'eſt venu le diſcrédit dans lequel elle eſt tombée aujourd'hui.

HIPOCRATE, GALIEN, CELSE, GUY DE CHAULIAC, & la plûpart de ſes commentateurs, BLONDUS & PALATIUS tous deux médecins de réputation en Italie, REULIN & pluſieurs autres praticiens du quinziéme & ſeiziéme ſiécle, en parlent de la manière la plus avantageuſe. BLONDUS regarde l'eau comme un reméde divin, & paroit ſurpris que PAUL ALPHONSE FERRIUS, MARIANUS SANCTUS, & JACQUES PERUSINUS, ſes contemporains, ne l'ayent point employé. Il convient néanmoins qu'il y a de celèbres médecins qui l'ont eu en averſion ; mais il ſe fait honneur d'en avoir une idée bien différente. L'eau eſt ſelon lui, d'un ſécours merveilleux dans les plaies, & il ne peut aſſés admirer ſa vertu ſurnaturelle : " *ego autem mirificum opus aquae perſpiciens, in ſectis partibus, non poſſum non mirari virtutem ejus ſuper cæleſtem.*"

A en juger par l'extrait de l'ouvrage de

PALATIUS, il paroît auſſi prévenu en faveur de l'eau que BLONDUS. Il y a plus de deux cents ans, que PALATIUS publia un traité ſur la décoction de graine de lin, de la quelle il louoit fort l'utilité dans la cure des plaies & des ulcères. Mais il faut croire que l'uſage de l'eau ſimple parut lui ſuffire enſuite, & qu'il la ſubſtitua à cette décoction; puiſqu'on lit quelque part, dans un de ſes ouvrages, poſtérieur à celui dont nous parlons, que l'eau eſt le ſeul reméde pour guérir toute eſpèce de plaie " *de vera methodo* " *quibuscumque vulneribus medendi cum eo* " *medicamento*."

Je ne rapporterai point ici l'autorité des médecins & chirurgiens qui ont écrit, en faveur de l'uſage extérieur de l'eau, dans un idiôme étranger à la nation. Il me ſuffira de dire que les univerſités allemandes ont puiſé dans les anciennes ſources, & que les expériences qu'ont faites en différens temps & avec ſuccès, la plus grande partie des membres qui compoſent ces ſociétés ſavantes, ſont bien capables de réveiller l'at-

tention des gens de l'art, & de leur inſpirer quelque confiance en ce topique.

Il exiſte également en france des diſſertations intéreſſantes ſur l'uſage extérieur de l'eau, dans lesquelles les auteurs apprécient ſes propriétés, par rapport à la cure de certaines maladies chirurgicales, d'aprés l'obſervation. Mr. LAMORIER entr'autres, lut en 1732, à la ſociété royale de médecine de Montpellier, un mémoire dans lequel il avoit pour objet de faire connoître l'efficacité de cet élément dans la chirurgie des plaies.

Mais ce que nous avons de plus récent en ce genre, eſt la théſe de Mr. DAUTER publiée à GOETTINGUE en 1780. Ce médecin ne ſe borne pas à déſigner les cas où ſon uſage topique peut être ſalutaire, relativement aux maladies externes. Il prouve à la faveur d'une profonde érudition, que l'eau pure a été emploiée avec des ſuccès éclatans, par un grand nombre de praticiens, dans la cure de pluſieurs affections de nature tout-à-fait différente. Il n'eſt fait mention

dans cette théſe que des vertus de l'eau froide. Mais quoique Mr. DAUTER ne parle que d'aprés des faits recueillis dans les ouvrages de pluſieurs médecins dignes de foi, on ſeroit tenté de croire qu'il a cependant un peu trop généraliſé l'emploi de ce topique, ſur leur parole. Si les modernes ſemblent en avoir négligé l'uſage, on pourroit peut-être reprocher aux anciens d'en avoir abuſé. Cette oppoſition eſt un motif à renouveller par rapport à l'eau, cette queſtion que l'académie royale de chirurgie propoſa il y a quelques années, relativement au cautére actuel.

L'eau froide n'a-t-elle pas été trop emploiée par les anciens, & trop négligée par les modernes ?

Il eſt certain que ſi l'uſage du feu a mérité des conſidérations particuliéres dans l'art de guérir, ce même art a du perdre beaucoup par l'oubli entier que l'on a fait de l'eau, dont les effets ne ſont pas moins ſalutaires dans certaines circonſtances. La diverſité des tempéramens & celle des maladies,

ne permettent point de douter que l'eau ne puiſſe être miſe ſouvent en oppoſition avec le feu.

Il y auroit peut-être quelqu'avantage à diſcuter cet objet, mais cela n'entre pas dans le plan que je me ſuis formé. Il ſeroit poſſible cependant que je l'éffleuraſſe, quoique je n'aye d'autre intention que celle de rajeunir la méthode des panſemens à l'eau. C'eſt à deſſein d'éviter la confuſion des choſes où nous entraîneroit cette diſcuſſion, que l'on s'eſt borné à indiquer les cas dans lesquels, d'après le raiſonnement & l'expérience, l'eau conſidérée ſous les différens dégrés de chaud & de froid, peut être emploiée utilement en chirurgie.

Ces diverſes qualités lui donnent des formes variées qui chacune en particulier, ont une influence raiſonnée dans la cure de pluſieurs affections morbifiques. De fluide qu'elle eſt communément dans les pays méridionaux, elle ſe trouve conſtamment transformée en glace dans les régions les plus froides du nord. Ces alternatives ne dé-

truifent pas la propriété qu'elle a de fe diffipper en vapeurs, dès qu'une caufe particuliére met fes parties en mouvement. Les particules dont ces vapeurs font compofées, étant condenfées & referrées par l'action du froid de l'atmofphére, retombent tantôt en forme de petits glaçons, connus fous le nom de grêle, tantôt en floccons blancs que l'on nomme neige.

L'eau ne paffe pas fi fubitement cependant du froid au chaud, qu'elle ne tienne un milieu entre l'un & l'autre. Lorfqu'elle eft parvenue à cet état, on l'a dit tiéde.

La ténuité des parties dont cet élément eft compofé, le rend propre à pénétrer toute efpèce de fubftances. Il en tient plufieurs en diffolution qui lui communiquent leur faveur, leur couleur, leur odeur & leur vertu. Les infufions, les décoctions, les diftillations, les compofitions en un mot, contiennent les unes & les autres, des principes extractifs capables d'opérer des changemens favorables dans la cure des tumeurs, des plaies, des ulcères, & dans d'au-

tres affections univerfelles ou fimplement locales qui ne changent même rien à l'habitude extérieure du corps. L'eau devient d'autant plus utile alors, que l'application de ces fubftances fur la partie fouffrante, ne fauroit avoir lieu fans elle, & qu'en proportionnant ce véhicule à l'action de quelques médicamens, on peut les modérer à fon gré. L'eau mercurielle, l'eau phagédénique &c. font de ce genre. L'eau froide agit-elle fur nos parties demême que l'air froid ? détruit-elle, comme ledit Mr. MACQUARD, (*) l'effet du fluide igné : où eft-ce par la fympathie nerveufe qu'elle communique aux parties les plus intérieures, les avantages qu'on lui connoit ?

Le fentiment qu'on éprouve par le contact de l'eau froide fur la peau, annonceroit en effet qu'elle dut rallentir l'action du phlogiftique, refferrer le calibre des vaiffeaux & modérer le jeu des fluides. Si on en ju-

---

(*) Manuel fur l'eau, pag. 38.

ge enſuite par ſes effets ſécondaires, on ſent qu'elle fortifie les nerfs & rétablit le cours interrompu de l'eſprit qui les parcoure. C'eſt ainſi ſans doute qu'elle diſſippe certaines douleurs, & qu'elle prévient les ſpaſmes & l'engorgement, chés quelques uns.

Une opinion contraire eſt prête à renverſer ce ſiſtème. Si, ſelon les expériences de Mr. de la METHERIE. (*) L'eau dans ſon état de liquidité contient plus de chaleur que les acides les plus puiſſans, il ſemble déslors, que l'eau froide ne devroit plus agir demême. Il eſt très poſſible au reſte, que cette chaleur ſpécifique de l'eau exiſte & qu'elle ne nous ſoit pas ſenſible. Elle peut même paroitre froide tant qu'on ne lui aura point communiqué un degré de chaleur reſpectif à celui de nos parties.

Cette chaleur peut auſſi varier à raiſon du temps, des lieux, & de la ſaiſon. Le mouvement & le repos, le travail de la digeſtion, les affections de l'ame, plus ou

---

(*) Éſſai analytique ſur l'air pur, pag. 45.

moins vives, peuvent également faire, que dans certains inſtants du jour, l'on trouve froide ou à peine tiéde, la même eau qui avoit paru chaude précédemment, quoiqu'elle n'ait nullement varié dans ſa température; vérification faite par le thermomêtre.

En liant ces phénoménes à l'influence naturelle de l'eau pure, employée extérieurement dans les cas où elle ſemble être indiquée d'après ſes effets; on verra naître la néceſſité de l'appliquer froide ou chaude, ſelon les circonſtances. Froide, elle agit aſſés promptement, attendu qu'elle opére directement ſur les ſolides ſenſibles dont elle augmente l'énergie. Tiéde ou chaude elle les rélache & les affoiblit; bouillante enfin, elle détermine une oſcillation plus forte dans les vaiſſeaux, & cautériſe.

L'eau contient une plus ou moins grande quantité d'air atmoſphérique, comme l'air de ſon côté renferme plus ou moins d'eau. Cette eau & cet air influent l'un ſur l'autre, demême que la nature du climat influe reſpectivement ſur eux. Celle qui filtre à

travers

travers des mines de fer ou de ſel, ſe charge de ces minéraux, ainſi que l'air qui parcoure certains lieux abſorbe & volatiliſe les parcelles qui émanent des ſubſtances répandues ſur le ſol, & nous en transmet l'odeur & les propriétés. C'eſt pourquoi l'eau qui roule ſur un terrein limoneux ou qui y croupit, embarraſſe l'air de molécules peſantes & impures dont l'incorporation fait un enſemble mal-ſain. Celle au contraire, qui circule dans des canaux creuſés ou percés à travers les terres argilleuſes, qui coure ſur le gravier, ou qui roule ſur le ſable, eſt la plus ſaine. Si l'air que l'on reſpire dans de tels endroits, n'eſt pas toujours efficace contre certaines maladies; il eſt au moins le plus ſalutaire.

Les eaux de mers, des fleuves, des rivières des lacs & des étangs, doivent donc néceſſairement avoir des vertus particulières, indépendamment de celles qui leur ſont communes. Les analyſes que l'on a faites de ces différentes eaux, prouvent qu'elles contiennent des ſubſtances que leur uſage extérieur &

ſoutenu, peut rendre utile ou malfaiſant, ſelon les circonſtances. Mr. DE LA METHERIE nous fournit une preuve de cette vérité connue, dans le fait de Mr. HOEFFER qui a retiré du ſel ſédatif de pluſieurs lacs de Toscane.

Les propriétés de l'eau peuvent encore varier à raiſon du lieu qu'occupe le réſervoir dans lequel on la puiſe. L'eau de ſource qui ſort des montagnes, & s'épanche dans de vaſtes plaines expoſées aux influences d'un air pur, eſt infiniment audeſſus de celle des fontaines caverneuſes, & des puits profonds. Il s'en ſuit delà que les propriétés ſpécifiques de l'eau dépendent eſſentiellement du lieu d'où elle ſourd, des terres qu'elle arroſe, de leur ſituation, & finalement des diverſes ſubſtances dont elle eſt impregnée.

L'eau de la mer, dont l'utilité en médecine eſt prouvée par des ſuccès non équivoques, peut également produire de très-bons effets en chirurgie, toutes les fois que ſon uſage ſera dirigé d'après une connoiſſance

parfaite de la maladie. Il n'eſt pas douteux qu'elle ne réuſſiſſe très-bien dans la cure des tumeurs formées par congeſtion, & des ulcères humides & froids. Mais l'eau ſimple ſoulée de ſel marin peut ſouvent la ſuppléer dans les affections morbifiques des glandes de la peau, & dans le traitement de pluſieurs tumeurs & ulcères, dont le vice, quoiqu'à peu près ſignalé demême par les apparences extérieures, dérive néanmoins d'une autr ecauſe aſſés difficile au reſte à bien démêler.

La nature de l'eau ſimple que l'on propoſe ici, comme médicament externe, eſt d'être froide, diaphane, ſans odeur & ſans couleur, volatile & plus ou moins peſante.

L'ordre que l'on à le projet de ſuivre dans cette diſſertation, exige qu'on la diviſe en deux ſections. Dans la premiére on s'occupera de l'utilité de l'eau froide ou glacée, dans la cure de pluſieurs maladies externes où elle a déja fait preuve d'efficacité. Il ſera queſtion dans la ſeconde, de comparer les effets de l'eau tiéde ou chaude & des vapeurs

aqueuſes, aux anodins emolliens & réſolutifs de cette claſſe, & de diſtinguer les cas où elle eſt utilement applicable.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'UTILITÉ DE L'EAU FROIDE OU GLACÉE.

Un des principaux avantages de l'eau ſimple ſur les topiques employés ſous la forme de fomentations compoſées, de cataplaſmes, d'onguens ou d'emplâtres, eſt d'entretenir les parties ſur leſquelles on l'applique, dans une propreté qui ne contribue pas peu à accélérer la guériſon. Pour en rendre l'uſage plus efficace encore, il eſt à propos chaque fois que l'on renouvelle le panſement, d'eſſuyer légèrement la partie

avec un linge doux & sec. Cette attention eſt d'une très-grande conſéquence parmi les chirurgiens méthodiques.

I. La manière d'agir de l'eau froide étant connue par des expériences journalières ſur les parties ſaines, il eſt facile d'apprécier les effets qu'elle doit produire ſur les plaies en général. Il eſt utile d'obſerver cependant, que lors du développement de l'inflammation à laquelle les plaies contuſes ou déchirées ſont principalement ſujettes, il eſt abſolument néceſſaire d'en réiterer ſouvent l'application, pour prévenir l'exaltation de la chaleur & le deſſéchement. La fraicheur de l'eau qui la tempére, s'oppoſe en même temps à l'accumulation des fluides dans les vaiſſeaux affectés. La ſuppuration eſt par conſéquent infiniment moindre & plus prompte; l'hiſtoire ſuivante en fournira une preuve.

Chriſtophe Hébert, fuſilier au régiment d'Alſace, compagnie de Ruttenberg, âgé d'environ vingt ans & d'un tempérament délicat, reçut le 9 février 1785 un coup

de couteau ſur la main droite, qui lui coupa transverſalement les tendons extenſeurs, & les os du métacarpe qui ſoutiennent les trois derniers doigts. Il ſe rendit à l'hôpital ſur le champ.

L'appareil indiqué par la circonſtance conſiſtoit à placer la main ſur une palette, de manière que les os réduits fuſſent affermis dans leur ſituation naturelle, au moyen d'un bandage crucial. Cet appareil fut ſimplement imbibé d'eau froide, avec invitation expreſſe de le rafraichir ſitôt que le malade éprouveroit un certain degré de chaleur. L'hémorragie quoiqu'aſſés abondante d'abord, n'eut pas de ſuite. Le troiſième jour la main fut un peu tuméfiée ; mais les douleurs étoient aſſés légères cependant, pour ne pas troubler la tranquillité ni le ſommeil. La plaie ſe trouva aſſés ſenſiblement humectée pour ne pas craindre que cette tuméfaction eut des ſuites. La ſuppuration augmenta ſucceſſivement ſans excéder les bornes. Elle étoit d'un caractère louable qui ne varia jamais. La charpie ſèche em-

ployée dans les deux derniers panſemens, termina la cicatrice, que l'uſage ſoutenu de l'eau froide avoit ſi bien commencée ; & ce ſoldat ſortit de l'hôpital parfaitement guéri, le 19 mars ſuivant, ſans avoir éprouvé le moindre évênement facheux (*).

L'hiſtoire de l'académie des Sciences année 1732, contient un fait qui prouve la propriété ſalutaire de l'eau froide dans un cas bien plus grave encore. On y lit que Mr. le duc d'ORLÉANS ayant été bleſſé ſur le métacarpe, les médécins & chirurgiens qui en prenoient ſoin étoient réſolus à lui faire l'amputation ; lorsque Mr. CHIRAC propoſa de mettre pluſieurs fois par jour le bras dans l'eau froide, & que Mr. le Duc fut redevable de ſa guériſon à ce ſimple procédé.

Mr. LAMORIER a eu le même ſuccès dans une circonſtance à peu de choſe près

---

(*) Cette cure auſſi heureuſe que prompte à néanmoins trouvé des cenſeurs. On a regardé l'uſage de l'eau froide en pareil cas, comme une injure faite à la nature & à l'art. Pour en convaincre les perſonnes étrangéres à la chirurgie auxqu'elles on s'eſt plû à en faire un récit

femblable. Un foldat du régiment de Médoc avoit reçu un coup de fabre fur le dos de la main qui avoit divifé les tendons extenfeurs du poignet & des doigts, & coupé les deux os du métacarpe qui répondent au petit doigt & à l'annulaire. Le gonflement, les dépôts & une fuppuration abondante avoient déja probablement épuifé en partie les forces du malade, Lorsque Mr. LAMORIER s'avifa de faire ufage de l'eau froide dont il eut à fe louer des heureux effets.

La chirurgie de SCHMUCKER réunit plufieurs obfervations qui dépofent en faveur de l'utilité de ce topique, dans la cure des plaies fraiches & anciennes, obfervations parmi lesquelles il s'en trouve de très-intéreffantes, & toutes également dignes de foi.

---

infidelle, on a ajouté que ce procédé avoit eu des fuites fi facheufes qu'on n'avoit pu fauver la vie au malade fans en venir à des extrêmes. Eh! pourquoi la calomnie a-t-elle donc tant d'attraits! & comment l'art d'en impofer peut-il encore faire fortune?

Théden (*) dit auſſi s'être ſervi de l'eau froide avec efficacité, d'après l'avis du Docteur Hahn, dans une occaſion qui auroit certainement pû inſpirer des craintes ſur les ſuites, à ceux que l'expérience n'a pas éclairé ſur les propriétés de cet élément. Il s'agit d'un bas officier du régiment des cuiraſſiers de Buddenbrook, auquel il ſurvint une inflammation violente à la jambe & à la cuiſſe, pour avoir extirpé un cors; extirpation qui fut ſuivie d'un peu de ſang.

Ce chirurgien eut d'abord à cœur de ſatisfaire aux principes généraux, puis enſuite il enveloppa toute la partie d'un linceul trempé dans un ſceau d'eau fraiche qu'il fit tirer du puits. Le malade ſouffrit beaucoup à cette premiére application; mais Théden ne ſe découragea point. A meſure que la fraicheur de l'eau diminuoit, il avoit ſoin de l'entretenir, & les douleurs devinrent peu-à-peu ſupportables. Cette opération dura l'eſpace de trois heures, après leſquelles le

---

(*) Traduction françoiſe, pag. 180 & ſuivantes.

gonflement & l'inflammation se calmérent. Ce rélachement fut suivi du sommeil & d'une transpiration affés abondante, de sorte que vers le soir tous les accidens étoient dissipés, au point qu'il n'y avoit aucune différence entre cette extrêmité & l'autre.

II. Un succès aussi frappant de l'usage de l'eau froide, ne permet pas de douter de sa propriété dans les inflammations cutanées superficielles, qui affectent principalement les personnes repletes. On sait qu'elles sont spécialement exposées à l'excrétion d'une matière acrimonieuse qui enflamme la peau, en affoiblit le tissu, & la couvre par fois de boutons blancs environnés d'une aréole purpurine. Cette espèce d'inflammation à laquelle les enfans sont très-sujets, céde communément à l'usage des lotions & des bains froids. Ces moyens ne dissipent pas seulement le mal, mais ils le préviennent. Je ne nie pas l'utilité des lotions & des fomentations d'eau froide dans le traitement de l'érysipéle habituel, quoique je n'aye jamais eu occasion de les employer.

LIEUTAUD, (*) BOENECKEN (**) & MARTEAU (***) disent s'en être servis avec satisfaction en pareils cas. BOENECKEN entr'autres, fait mention de plusieurs ulcères, survenus après des érysipéles, qui ont été guéris par le seul usage de l'eau simple puisée dans un fleuve. LIEUTAUD estime en particulier l'application de l'eau & les bains froids, comme très-propres à prévenir le retour de l'érysipéle, par la vertu qu'ils ont de fortifier la peau & le tissu cellulaire. On ne peut se dissimuler les effets de l'eau à cet égard; mais malgré l'unanimité d'opinion de ces praticiens célébres, sur l'utilité de ce topique relativement à l'érysipéle; son usage exige nécessairement des considérations sans lesquelles il seroit plus nuisible que salutaire. Quoique la cause immédiate de cette maladie soit la même, celle qui y donne occasion est souvent différente. L'érysi-

(*) Syn. II. pag. 380.

(**) FRAENK, Samml. 5ter Band, 44. St.

(***) L. c. pag. 235.

péle mérite auſſi quelques égards par rapport au ſiège qu'il occupe. Celui qui affecte la face eſt principalement de ce nombre. Il ſeroit très-abuſif par conſéquent d'employer les fomentations froides ſur tous les éryſipéles indiſtinctement. Quel que ſoit la circonſtance où l'uſage de l'eau pourroit inſpirer de la confiance, il y auroit beaucoup d'inconvéniens encore à s'en ſervir, avant d'avoir fait précéder les évacuations néceſſaires.(*) La matière éryſipélateuſe refoulée eſt de nature à faire naître de grands maux, & l'application de l'eau froide eſt bien faite pour y donner lieu. Tout prévient dans cette circonſtance en faveur de l'eau tiéde; on ſe propoſe de faire ſentir les motifs qui lui donnent la préférence ſur l'eau froide en pareille occaſion, dans la ſeconde partie de ce précis.

III. Je conviens cependant que l'engorgement, la douleur & l'inflammation qui ſur-

---

(*) HOFFMANN diſſert. 8. decad. II. pag. 252.

viennent au plaies de tête, même avec lézion du péricrâne, me feroient adopter une opinion contraire. L'à il eſt queſtion d'une maladie eſſentielle cauſée par le vice des humeurs dont une partie s'épuiſe communément ſur la peau, & ici l'engorgement & les autres ſymptômes ne ſont qu'accidentels, & ne dépendent ſouvent que de la foibleſſe organique des parties. Il eſt aiſé de concevoir par conſéquent, que l'habitude dans laquelle on eſt d'appliquer des fomentations chaudes ſur la tête, peut beaucoup nuire. Il paſſe d'ailleurs pour certain que cette capacité ſupporte mieux un ſentiment de froid, que le moindre degré de chaleur. L'uſage des applications chaudes tient donc a de très-anciens préjugés; les préceptes de nos premiers maîtres le prouvent. Ils rédoutoient tellement le froid dans les plaies de tête qu'il étoit expreſſement recommandé de n'en jamais renouveller les panſemens, ſans la précaution de tenir près du malade des baſſines remplies de feu, pour échauffer l'air ambient, comme on le lit dans PARÉ.

A ſuppoſer que la propriété des topiques réſolutifs appliqués chaudement ſur la tête, ſoit égale à celle de l'eau froide quant aux effets ; leur manière d'opérer eſt bien différente. C'eſt pourquoi ceux qui réuniſſent à la vertu de rappeller l'énergie des ſolides, celle de modérer le mouvement des liqueurs, ſont indubitablement les plus ſalutaires. L'eau froide poſſéde éminemment ces deux qualités. Je l'ai employée pluſieurs fois en pareil cas, avec le plus grand ſuccès ; mais non jamais, ſans des précautions relatives aux effets qu'elle devoit produire. Il y a quinze jours que j'en renouvellois l'expérience.

Un charpentier d'Oſtwald, diſtant de Strasbourg d'une lieue, tomba ſur des pierres, du ſecond étage d'une maiſon à laquelle il travailloit. Parmi les accidens qu'entraîna cette chûte, on diſtinguoit une plaie de la largeur d'un petit écu ſur la partie ſupérieure du coronal, avec dénudation de cet os. Il reçut les premiers ſecours d'un chirurgien du village voiſin qui lui

couvrit toute la tête d'une fomentation aromatique appliquée auſſi chaude qu'il étoit poſſible. Peu de temps après le malade délira, & eut un transport violent que l'on ne manqua pas d'attribuer à la chûte. Mais perſuadé que l'uſage des fomentations chaudes pouvoit y contribuer, je conſeillai de les ſupprimer ſur le champ, & d'y ſubſtituer des linges imbibés d'eau tiéde, que je fis remplacer quelques minutes après, par des fomentations d'eau froide. J'eus ſoin pendant ces entrefaites de faire tenir les pieds du malade dans un bain tiéde. Le calme commença bientôt à naître, l'agitation du pouls diminua peu-à-peu, & la nuit fut tranquille.

Je ne prétends pas donner à l'eau froide ſeule, appliquée ſur la tête, tout le mérite d'un changement auſſi prompt. Les autres moyens indiqués par la circonſtance y ont ſans doute contribué. Mais je me plais à croire que l'uſage ſoutenu des fomentations aromatiques chaudes auroit été une occaſion manifeſte à l'agrandiſſement des ſymptômes & à leur réſiſtance.

On trouve des exemples de pareils ſuccès, dans quelques livres de l'art. SCHMUCKER,(*) donne l'hiſtoire de pluſieurs plaies de tête, compliquées de fortes commotions, guéries par l'uſage extérieur de l'eau froide, aux égards près de faire précéder les ſaignées & les remédes internes & d'accompagner l'application de ce topique, de bains de pieds en eau tiéde, auſſi ſouvent que les circonſtances le permettent

Il y a peut-être cent exemples pour un, où les fomentations & les douches d'eau froide ſont parvenues à calmer des douleurs de tête opiniâtres, à diſſipper l'inflammation des méninges, & les mouvemens convulſifs des phrénétiques, & des maniaques même ; affections locales que l'application chaude des réſolutifs doit évidemment accroître, en augmentant la raréfaction des liqueurs. BLOCH (**) rapporte qu'un homme après

(*) Chirurg. WAHRNCHEN, thl. 1. §. 144. & ſeq. voyés auſſi pott. obſ. 1 & 12.

(**) Lib. c. pag. 60.

après avoir paſſé pluſieurs nuits à l'étude des belles lettres, fut ſaiſi tout à coup d'une violente douleur de tête, qui ne céda qu'à l'uſage extérieur de l'eau froide. Ce procédé à réuſſi pluſieurs fois auſſi, audelà de toute eſpérance, dans certaines douleurs de tête, ſoupçonnées avec fondement d'être entretenues par des engorgemens intérieurs ſur leſquels, hors d'un terme donné, les ſaignées n'ont plus de droit.

La ſuppuration des plaies de tête à été regardé par quelquesuns comme un obſtacle à l'emploi de ce reméde. Sur quel motif ſont donc fondées ces craintes? ſi l'eau a des effets ſalutaires dans les plaies les plus graves de toutes autres parties, pourquoi pourroit-elle nuire à celles de la tête? SCHMUCKER aſſure d'après ſa propre expérience, l'avoir toujours fait ſervir avec la même efficacité dans toutes les léſions de cette capacité, ſoit que l'inflammation ou la ſuppuration commençaſſent à paroître, ſoit qu'elles exiſtaſſent déja depuis longtemps. En croira-t-'on à l'expérience de ce ſavant praticien,

ou révoquerat-on en doute les obſervations qui confirment ce qu'il avance? Quand les evênemens juſtifient conſtamment notre conduite, qui peut détourner nos pas?

Je conviens cependant que l'on peut être embarraſſé, lorsqu'il eſt queſtion de donner ſa confiance à un remède, dont les effets paroiſſent diamêtralemnt oppoſés à celui que l'uſage de tous les temps a fait adopter. Il paſſera toujours pour très-difficile de faire accorder l'eau avec le feu, que Mr. FAURE conſeille preſqu'univerſellement, & duquel il loue en particulier l'efficacité, contre la douleur, l'inflammation & différentes affections externes, pour la cure deſquelles on l'a eſtimé ſalutaire, par comparaiſon. (*) L'erreur a pu naître de l'idée que l'on a priſe de la néceſſité abſolue de deſſécher toutes les plaies & ulcères pour les amener à cicatrice. Je ſerois porté à croire aſſés volontiers, qu'une opinion auſſi générale ait pû donner lieu à un abus préjudiciable dans la chirurgie des plaies. A ſuppoſer que cette deſſication

(*) Voyez le 5e. volume des mémoires de l'académie royale de chirurgie.

ſoit réellement indiſpenſable dans quelques cas, doit-on s'autoriſer du précepte qui en fait une régle particuliére au point de le généraliſer? quelle eſt donc la régle enfin, qui n'eſt pas ſoumiſe à des exceptions? je ne parle ici qu'aux praticiens, & leur demande ſi dans le cours d'un exercice plus ou moins étendu, ils n'ont pas eu à traiter pluſieurs fois des ulcères, dont la cicatriſation étoit pénible & lente, faute d'une humidité néceſſaire pour entretenir la ſoupleſſe des fibres, & favoriſer leur dégorgement?

Ce n'eſt pas que je ne ſouscrive ſans réſerve aux obſervations qui confirment de part & d'autre l'égale efficacité de ces deux moyens oppoſés, l'eau & le feu, lorsqu'ils ſont employés d'après des indications raiſonnées. Mais ni l'un ni l'autre ne peut être utile indiſtinctement. La ſeule choſe qui ſoit à craindre, eſt qu'un ſuccès dû au haſard ne décide quelquefois à donner la préférence à celui, dont l'uſage doitêtre interdit par les mêmes raiſons qui font adopter l'autre.

La ſeule choſe qui pourroit jetter quelques

étincelles de lumiére ſur ce point de pratique, ſeroit la réſolution de la queſtion ſuivante; les topiques deſſicatifs ſont-ils néceſſaires dans tous les temps à la cicatriſation des plaies & des ulcères ſans diſtinction ?

Ceux qui ſavent à combien de variations la nature eſt ſujette, & qui connoiſſent les diverſes nuances des tempéramens, n'admetteront pas indifféremment les deſſicatifs ou les humectans. Ce n'eſt pas à dire cependant, que l'humidité & la ſéchereſſe des plaies dépendent toujours eſſentiellement de la conſtitution individuelle. La négligence dans le régime ou le mauvais uſage des choſes non naturelles peuvent y influer, tout ainſi que les topiques. Les cauſes des différentes alternatives par leſquelles paſſent ces maladies, ſont faciles à démêler pour ceux qui ont fait une étude particuliére des principes de l'art de guérir. Je regarde par conſéquent comme choſe très-difficile, qu'ils puiſſent errer ſur le choix des rèlâchans ou des deſſicatifs, pour peu qu'ils réflêchiſſent ſur l'habitude du tempérament & la manière de vivre du malade.

Parmi les partiſans de la méthode deſſicative, on peut citer FALCON, un des Commentateurs de CHAULIAC, pour le plus zélé. Il eſt fâcheux que le raiſonnement duquel il s'efforce d'appuyer ſon opinion, faſſe contraſte avec les principes qu'il n'a pu s'empêcher d'adopter enſuite dans le cours de ſes commentaires. Je m'étonne que ce contraſte ſi manifeſte ne l'ait pas ramené dans le ſentier de la vérité.

"La ſubſtance de la partie où eſt la
„ plaie, eſt conſervée (c'eſt lui qui parle) en
„ ſa complexion naturelle & préſervée de
„ putréfaction & d'apoſthéme, par les médi-
„ camens deſſicatifs, d'autant qu'il s'y ren-
„ contre quelque humidité ſuperflue de-
„ dans la partie, laquelle il faut ôter ou deſſé-
„ cher, vû qu'elle empêche la conglutina-
„ tion." (*).

Le terme de médicamens doit être pris ici pour topiques: c'eſt ainſi qu'il faut l'entendre pour entrer dans les vues de ce

---

(*) Pag. 744.

commentateur, puiſqu'il déſigne enſuite les ingrédiens avec leſquels il convient de compoſer ces médicamens.

Mais ne feroit-ce pas, par haſard, à l'interprétation trop littérale des paſſages d'HIPPOCRATE (*) & d'AVICENNE (**) que l'on pourroit attribuer l'erreur dans laquelle ſont tombés ceux qui ſe ſont ſpécialement attachés à l'expreſſion des mots, ſans en pénêtrer le ſens? ſi HIPPOCRATE a dit que l'ulcère humide ne ſe cicatriſoit pas, & qu'AVICENNE ait inſiſté ſur la néceſſité indiſpenſable de les tous deſſécher pour les diſpoſer à la cicatriſation; à-t-on dû l'entendre excluſivement de l'uſage des topiques? n'eſt-il pas plus naturel de croire, qu'ils vouloient faire ſentir la difficulté ou l'impoſſibilité de guérir les plaies & les ulcères, tant qu'ils ſeroient abreuvés par un excès de matière, qu'il importoit abſolument de diminuer ou d'évacuer par le régime & les médicamens

(*) Ulcus ſiccum propius eſt ſano, humidum non ſano,

(**) Scias quod omnia ulcera indigent exſiccatione.

internes? ne ſont-ce pas encore là les préceptes que nous ſuivons journellement dans la cure de ces maladies? peut-on jamais parvenir à cicatriſer ſolidement une plaie ancienne pour peu qu'elle ſoit intéreſſante, par la ſeule application des topiques, quand il eſt prouvé que les humeurs ſurabondent? qui peut enfin ſe faire illuſion ſur les inconvéniens qu'occaſionne l'uſage des deſſicatifs dans les plaies, lorſque les ſources qui fourniſſent la matière purulente régorgent de toute part?

REULIN (*) après être entré avec autant de délicateſſe que d'interêt, dans quelques détails ſatisfaiſans ſur le choix & l'application des topiques deſtinés à la curation des plaies & des ulcères, ſe montre très-attentif partout à les varier ſelon leur propriété, les tempéramens, le ſiége de la maladie & les circonſtances. S'il conſeille l'uſage de l'eau froide, il a grand

(*) Livr. 3. pag. 264.

ſoin d'indiquer les cas où elle peut être ſalutaire ou préjudiciable.

La régle générale par laquelle on a voulu établir la néceſſité abſolue de deſſécher tous les ulcères pour les amener à la cicatriſation, n'eſt fondée que ſur l'erreur des temps. Pour que ce procédé puiſſe avoir un ſuccès conſtant, il faudroit admettre que les ulcères ont tous un même caractère, qu'il n'y a nulle différence entre les températnens, & que la cauſe qui entretient l'impureté des humeurs ou leur affluence, eſt la même dans tous les individus : or, rien n'eſt moins vrai que cette parfaite égalité.

La pathologie démontre d'une manière préciſe, que les ulcères diffèrent non ſeulement entre eux par leur caractère ſpécial, mais que la diverſité des conſtitutions, l'habitude des malades, les climats qu'ils habitent, leur donnent des nuances qui en multiplient l'eſpèce. Cette vérité une fois admiſe, il eſt impoſible que le même remède puiſſe ſuffire dans tous les cas: il y a plus; Toutes cicatrices qui ſont l'effet d'une

exſiccation forcée ne ſont jamais durables. Leur circonférence s'enflamme inſenſiblement, elles deviennent douloureuſes, la pellicule qui recouvroit les chairs s'élève, ſe rompt, & la maladie reparoît ſous un nouvel aſpect. Un repas indiſcret, un exercice un peu trop violent ou trop ſoutenu, peuvent y donner occaſion. Ces evênemens ſont aſſés familiers; il eſt rare que l'indocilité des malades n'en offre pas journellement des exemples. La cure apparente des ulcères gonorrhoïques deſquels on a trop promptement ſollicité la cicatrice par des ingrédiens deſſicatifs, employés ſous la forme d'injections, ou par des médicamens internes auxquels on accorde des propriétés équivalentes, en eſt une preuve maniſeſte.

Il eſt donc poſſible que la chaleur actuelle indiſtinctement appliquée à toutes les plaies ou ulcères, ſelon le procédé de Mr. FAURE, ait ſes infidélités & ſes inconvéniens, comme l'abus de l'eau froide peut avoir les ſiens.

Quelques réflexions ſur la manière d'agir du feu, propoſé comme moyen utile dans

la cure de ces maladies, m'ont fait naître l'idée de ſubſtituer une compreſſe imbibée d'eau froide, au papier ou au vélin dont Mr. FAURE conſeille de ſe ſervir de préférence, pour couvrir la plaie ou l'ulcère après la caléfaction. J'en eus l'obligation au peu d'utilité que j'avois retirée, en différentes occaſions, de mon exactitude à ſuivre ponctuellement les préceptes de l'auteur. Je me décidai un jour à varier ce panſement, ſur une plaie que portoit à la jambe depuis pluſieurs mois un garçon meunier. J'avois obſervé, après quelques panſemens conformes à l'intention de Mr. FAURE, qu'enſuite de l'application de la chaleur actuelle, cette plaie fourniſſoit une quantité exceſſive de pus affés mal digéré, que les bords étoient toujours tuméfiés, quoique le malade ſuivit ſtrictement le régime preſcrit, & que l'on répétat l'opération échauffante deux & trois fois dans la réſolution des vingt quatre heures. C'eſt d'aprés cela que, je me decidai à recouvrir toute cette extrémité de pluſieurs linges trempés en eau froide, im-

médiatement après cette opération. Le succès de cette premiére tentative ne fut pas équivoque ; la quantité du pus diminua de jour en jour & il prit une meilleure consistance, les bords s'affaisserent & les rudimens de la cicatrice ne tardérent pas à paroître.

J'ai répété souvent cette expérience, & toujours avec la même satisfaction. Mais voulant ensuite balancer le mérite de ces deux moyens opposés, & désirant savoir auquel des deux j'étois particuliérement redevable des bons effets dont j'étois témoin ; je résolus de me borner à l'usage de l'eau pure & froide, à la premiére occasion de ce genre qui se présenteroit. L'essai en fut heureux. J'ai même observé qu'elle n'avoit pas l'inconvénient du feu qui tuméfie les bords de la plaie, les enflamme & les durcit. J'ajoute que la cicatrice obtenue au moyen de l'eau froide m'a toujours paru plus solide & plus durable, attendu que ses fondemens étoient plus affermis ; car on peut aisément juger de sa solidité par la manière dont elle se développe. Lorsque les chairs

ſont colorées, qu'elles conſervent une certaine conſiſtance, & que les bords ſont affaiſſés, ces diſpoſitions annoncent un dégorgement parfait des alentours de l'ulcère & de ſon fond; c'eſt à ces conſidérations ſeules que tiennent les qualités déſirables dans toutes les cicatrices.

IV. La chirurgie qui a rapport aux ulcères a reconnu dans l'eau froide, depuis un temps immémorial, la propriété d'en calmer les douleurs, de tempérer l'acrimonie des fluides, & d'entretenir l'écoulement des matiéres qui circulent avec trop de lenteur à leur circonférence; auſſi l'a-t-on toujours louée dans les ulcères cancéreux, & principalement dans ceux qui affectent les mamelles & qui n'ont d'autre expectative pour leur guériſon, que la reſſource du fer; reſſource encore ſouvent incertaine. Je n'ai pas l'intention cependant d'attribuer ici une vertu curative abſolue à ce topique, quoique Mr. POUTEAU nous ait transmis un exemple de ſon efficacité en pareil cas. Mais il paroît que c'eſt beaucoup gagner, de parve-

nir à ſuſpendre ou à adoucir les douleurs cruelles dont les malades ſont conſtamment travaillés.

Je ne me propoſe pas d'expliquer comment l'eau froide agit ſur ce genre d'ulcères, pour mettre des entraves aux ſouffrances inſupportables qu'ils occaſionnent. Je préſume ſeulement qu'elle contraint les particules ignées confondues dans les humeurs, à ſe reſſerrer, qu'elle en rallentit le mouvement & qu'en imprimant une certaine force aux ſolides, elle s'oppoſe au développement de l'air élementaire qui fait effort pour ſe diſſiper. Peut-être le renverſement des bords de l'ulcère & le bourſouflement des chairs, dépendent-ils en partie de l'efferveſcence du phlogiſtique & de la raréfaction de l'air conſtitutif, qui diſtendent les vaiſſeaux avec douleur, & entrainent avec eux les autres fluides auxquels ils communiquent un dégré de chaleur conſidérable ?

L'eau eſt ſupérieure dans cette circonſtance, aux topiques ſtupéfians dont la propriété ſe borne à émouſſer la ſenſibilité des nerfs qui s'y habituent peu à peu, de manière

à éluder leurs effets. Mais comme la vertu de l'eau ne consiste que dans ses dégrés de froid, il est important de rafraichir les linges destinés à recouvrir l'ulcère, aussi souvent que paroît l'exiger le dégré de chaleur qu'ils contractent.

Les observations qui accréditent ce topique dans la cure des ulcères d'un caractére différent, quoique douloureux, sont très-nombreuses. HAHN, FLOYER & SMITH, en font un éloge d'après lequel on seroit tenté de croire qu'il en est peu qui lui résistent. J'ai d'autant moins de peine à lui accorder ma confiance, que mon expérience ma convaincu de son utilité ; je ne dissimule même pas qu'il est des circonstances où l'eau chaude m'a servi plus utilement. Il est question de savoir actuellement, si l'eau froide a la même efficacité dans la cure de cette espèce d'ulcères indolens, où les chairs sont toujours pâles, flasques & molasses ? tels sont ceux que l'on désigne sous le nom d'oedémateux. Si on s'en rapporte aux partisans de l'eau froide, ses effets sont invariables; elle guérit. Ne

feroit-il pas à craindre cependant que fon ufage un peu trop foutenu n'entretint la mauvaife qualité des chairs, & le vice des fucs puriformes; furtout fi l'on n'a pas la précaution de renouveller fouvent l'appareil? je croirois volontiers qu'il conviendroit mieux de panfer ces ulcères à fec, & de recouvrir le membre malade de compreffes imbibés du médicament. Il eft naturel d'imaginer qu'en foutenant l'énergie des vaiffeaux qui vont fe décharger dans l'ulcère, le pus qu'ils y verferont prendra une toute autre qualité, puifqu'inconteftablement il aura été mieux travaillé.

Dans le nombre des ulcères que j'ai traités avec l'eau froide, ceux qui étoient plus fecs qu'humides, & dont la circonférence empâtée annonçoit une certaine foibleffe, ont toujous éprouvé des révolutions avantageufes plus promptes. Les effais que je m'en fuis permis fur les ulcères fcrophuleux m'ont affés généralement convaincu de fon peu d'utilité en ce genre. Mais défirant ajouter au moyen fans le changer; j'ai fait diffoudre

dans l'eau, suffisante quantité de sel marin; & par cette simple addition, j'ai eu quelques succès toutes les fois, que ces ulcérations n'étoient pas abreuvées par des glandes voisines engorgées. La dissipation de ces tumeurs glanduleuses demande des remédes plus énergiques pour les fondre & en divertir l'humeur, lorsqu'elles ne peuvent être soumises à l'extirpation.

V. De ce que la compression constante au moyen d'un bandage bien appliqué peut contribuer, & même décider la cicatrisation des ulcères des extrémités inférieures, on ne peut pas en conclure que l'usage de l'eau la plus froide puisse opérer les mêmes effets. Le bandage a sur ce topique l'avantage de soutenir les vaisseaux des tégumens communs & du tissu cellulaire, de fortifier les fibres musculeuses, & d'opposer par conséquent, des barriéres à la transmission des fluides dirigés sur l'ulcère.

L'eau froide ne sauroit avoir un effet aussi durable. La sensation qu'elle fait sur les fibres est incapable de les tenir toujours

assujetties

assujetties sous les dégrés de tension & de force qu'il seroit à désirer qu'elles conservassent pour favoriser la cicatrisation. La comparaison de Mr. DAUTER entre les propriétés de l'eau & celles du bandage conseillé par M. M. ELSE & THÉDEN, rélativement à la cure de ces ulcéres, ne peut donc pas subsister. C'est ce qui m'a fait dire au commencement de ce précis que Mr. DAUTER avoit peut-être un peu trop généralisé les vertus de l'eau froide.

VI. Les contusions & la plupart des infiltrations sanguines tiennent un des premier rangs parmi les tumeurs dont la résolution est assés ordinairement soumise à l'usage de l'eau froide. On lui attribue aussi les mêmes propriétés dans celles qui sont la suite des fortes extensions, des entorses, des vraies ou fausses luxations & des fractures. L'oedéme qui succéde aux accidens causés par les vapeurs méphitiques & surtout par celles du charbon &c; le tremblement occasionné par la foiblesse des nerfs; la paralysie complete ou incomplete, par-

tielle ou univerſelle ; les tumeurs qui accompagnent certaines affections rhumatismales éprouvent de la part de l'eau froide des avantages bien ſenſibles.

Des faits ſans nombre prouvent qu'elle agit d'une manière auſſi ſalutaire que prompte, ſur les boſſes ou contuſions, lorsqu'on l'applique immédiatement après l'accident qui y a donné lieu. On ne prétend pas dire qu'elle ſoit ſans efficacité quand on l'employe un peu plus tard ; mais ſes effets en ſont moins actifs, attendu que l'engorgement eſt plus conſidérable & la tenſion des fibres plus forte. Elle opére avec aſſés d'activité ſur les ſujets dont la fibre eſt délicate & lâche, & principalement ſur les jeunes gens & les enfans ; ce qui n'a pas lieu ſur les tempéramens ſecs, ni ſur les vieillards : le raiſonnement ſeul doit éclairer ſur la cauſe de cette différence. C'eſt auſſi à raiſon de ſa propriété tonique, qu'on s'en ſert ſi utilement dans cette infiltration ſanguine qui ſurvient d'abord après la ſaignée,

toutes les fois que l'ouverture des tégumens n'eſt pas proportionnée à celle du vaiſſeau.

VII. L'eau froide a ſouvent auſſi ſecondé l'intention des chirurgiens intelligens, dans la cure par réſolution des fluxions vénériennes des bourſes, du phymoſis, du paraphymoſis &c. Ce topique eſt rarement infidele, ſi on l'applique au moment de l'apparition de la maladie. Mais je ne penſe pas que l'on puiſſe en faire uſage avec la même confiance, pour peu que la tuméfaction inflammatoire ſoit conſidérable.

VIII. Même efficacité encore de la part de l'eau froide ou de la glace dans certaines ſtranguries. Je me ſuis ſervi fort avantageuſement d'eau glacée dans un accès de maladie de cette eſpèce, occaſionné par une tuméfaction exceſſive des proſtates à laquelle il étoit manifeſtement démontré que de fréquentes & copieuſes ſaignées combinées avec des bains chauds avoient puiſſamment contribué. L'accroiſſement ſubit des ſymptômes ſous l'uſage de ces moyens en étoit une preuve

manifeste. L'époque de cette maladie étoit d'une date réculée. Son origine provenoit d'une gonorrhée dont le malade ne dissimuloit pas avoir négligé le traitement. Le cas étoit grave : lorsque je fus appellé, il y avoit prés de vingt quatre heures que les urines ne couloient plus. On consulta, & je proposai l'application de la glace avant d'en venir à l'opération qui seroit devenue indispensable, puisque ni l'algalie, ni même la bougie ne pouvoient parcourir qu'une étendue de deux pouces dans le canal. Ce topique dirigé par un élève intelligent (*) opéra deux heures après à ma grande satisfaction & à celle du malade qui ne croyoit pas survivre à cet accident.

J'y eus recours avec la même confiance, en Novembre 1782, dans deux circonstances également alarmantes ; & même succès. Mais pour que l'eau froide ou la glace ré-

(*) Mr. PARMENTIER employé à l'hôpital militaire de cette place.

ussissent en pareilles occurrences, il faut nécessairement avoir une connoissance parfaite de la cause agissante de la maladie. Si ces remédes peuvent être utiles dans un cas, ils ne sont pas exempts de dangers dans un autre. La rélation des choses prétérites, le caractère des symptômes & le siége positif du mal, doivent diriger le chirurgien dans le choix des toniques ou des rélachans antiphlogistiques.

IX. Si l'histoire écrite de la chirurgie ne réunit pas un grand nombre d'observations sur la cure des hernies incarcérées par l'usage de l'eau froide, de la neige ou de la glace ; il n'en est pas moins vrai qu'elles ont souvent de très-bons effets. Il faut convenir de bonne foi cependant, que ces topiques ne peuvent être salutaires qu'autant qu'on aura la précaution de vider les gros intestins par les lavemens, & qu'on aura fait précéder les saignées. C'est encore ici le cas de saisir le moment favorable pour employer ces remédes avec l'espoir du succès, passé le-

quel ils feroient infailliblement plus nuisibles que salutaires.

L'eau froide appliquée sur le scrotum à dessein de faire rentrer les parties déplacées dans leur capacité, agit plus sensiblement & d'une manière plus énergique que les fomentations spiritueuses, aromatiques & résolutives astringentes, desquelles on se sert vulgairement, lorsque les topiques relachans n'ont pas opéré favorablement. La froideur de l'eau excite immédiatement sur les nerfs délicats dont ce tégument & le dartos sont tissus, un sentiment qui porte les fibres musculeuses à la contraction. La pression qu'éprouve l'air contenu dans la portion étranglée, le force à s'échapper ou à diminuer de volume. La sensation dont l'intestin est alors plus ou moins affecté, ranime son mouvement affoibli. Ce spasme salutaire se fait quelquefois si à propos que le ventre se décharge spontanément des matières excrémentielles retenues dans le colon & le rectum. Cette évacuation est d'un heureux présage; elle favorise efficacement la

réduction de la portion inteſtinale étranglée, quand même il ſeroit vrai, comme le prétend un écrivain moderne, que la cauſe principale de l'étranglement dépendit preſque toujours de la conſtriction des fibres tendineuſes des muſcles abdominaux.

J'ajoute que l'impreſſion du froid ſe faiſant ſentir juſques ſur les vaiſſeaux ſanguins qui parcourent le cylindre inteſtinal, il réduit leur calibre à un plus petit diamêtre. Le ſang reflue alors peu à peu dans les portions ſaines, & laiſſe néceſſairement plus de liberté à la portion incarcerée pour rentrer dans la cavité d'où elle eſt ſortie. Les relachemens & les chûtes du rectum, du vagin & de l'uterus ont également beaucoup à eſpérer de l'emploi raiſonné de l'eau froide, de la neige ou de la glace. On a vu ces parties reprendre ſous peu de temps leur ſituation naturelle par l'uſage ſoutenu de ces moyens. A ſuppoſer qu'ils ſoient inſuffiſans pour diſſiper totalement ces tumeurs, de la cauſe deſquelles on ne peut accuſer que la foibleſſe des liens qui ſoutiennent ces

différens organes en place, on conviendra tout au moins qu'ils doivent contribuer à en favoriſer la réduction.

L'eau froide ou glacée, la glace même appliquée dans des vues prophilactiques, peuvent avoir d'excellens effets en pareilles occaſions ; ſi les malades ne dédaignent pas d'en uſer auſſi ſouvent que les circonſtances peuvent leur permettre. Pour peu que les meres, dont les enfans ſont ſujets à la chûte ou au renverſement du rectum, s'impoſent la peine de leur faire de temps en temps des ablutions d'eau froide, ou de leur en appliquer ſur l'anus au moyen de quelques linges trempés, en forme de petites pelottes ; & de les placer dans leur couche de manière à favoriſer l'effet de ce topique ; il eſt très-poſſible qu'elles en préviennent le retour.

X. Mêmes réſultats encore des injections froides ou glacées dans le vagin & l'uterus hors l'approche ou le temps des régles. Ces injections fortifient le tiſſu de ces parties & leur ligamens. La ſimplicité de ce moyen doit en rendre l'uſage fréquent, attendu

qu'il eſt d'une exécution facile. SCHMUCKER en fait le plus grand éloge : on doit y avoir d'autant plus de confiance qu'il a publié dans le ſecond volume de ſa chirurgie ſcholaſtique pluſieurs obſervations qui en conſtatent l'efficacité, en ſemblables circonſtances.

XI. Les propriétés de l'eau froide ou de la glace, les rendent également utiles dans la cure de pluſieurs maladies des yeux, des oreilles & de la langue. Les effets qui en réſultent ſont d'autant plus ſenſibles, que les organes, ſur leſquels on applique ces topiques, ſont délicats. La paralyſie de l'œil, (amauroſis ou goutte ſereine) la chûte de l'iris, le larmoyement, la ſurdité & l'aphonie ont ſouvent trouvé dans l'uſage de l'eau froide des ſecours très-ſalutaires.

Lorsque la goutte ſereine eſt cauſée par la plénitude des vaiſſeaux voiſins du nerf optique, & que ce nerf eſt tellement comprimé par leur proximité, que le fluide qui le parcoure eſt arrêté dans ſa marche ; l'eau froide appliquée ſur la tête du malade opére d'heureux effets. Ceux qui ont eu occaſion

d'en faire usage plusieurs fois, assurent que ces effets sont beaucoup plus prompts si cette application se fait par surprise. Il est utile de faire observer qu'on ne doit employer ces fomentations qu'après avoir fait précéder les remédes généraux. Sans cette attention, le moindre risque à courir ne seroit pas celui de l'avoir appliqué infructueusement. RICHTER (*), NOOTNAGEL (**), SCHMUCKER & WARNER (***) parlent de l'efficacité de ce remède dans cette maladie, d'après leur propre expérience; & les observations nombreuses qui en constatent l'efficacité, sont très-intéressantes.

Rien ne répugne à croire que l'usage extérieur de l'eau froide ne puisse produire les mêmes phénoménes dans la paralysie du nerf optique occasionnée par la stase d'une humeur séreuse. Mais le succès que l'on peut attendre de l'eau froide alors, est sou-

---

(*) In observ. chirurg. fasc. II. pag. 26. & chirurg. bibli. t. 5. pag. II. pag. 220.

(**) Lib. c. pag. 144.

(***) Loc. Citat.

mis à l'effet des remédes évacuatifs placés à propos. Il n'eſt pas queſtion ſeulement de débarraſſer les premiéres voies, mais il faut encore que les humeurs infectées du principe morbifique ſoient dépurées. Ces premiers remédes ayant agi convenablement & relativement aux circonſtances; les ablutions, les douches, les fomentations froides ſur la tête doivent agir très-efficacement : & en effet, ſi l'on veut s'en convaincre, il ſuffit de lire les ouvrages des auteurs cités précédemment ! ils ont réuni pluſieurs hiſtoires de maladies ſemblables, radicalement guéries par l'uſage ſeul de l'eau froide appliquée de la même manière qu'il eſt indiqué de le faire dans la cure de l'amauroſis.

Je m'en ſuis ſervi avec beaucoup de ſatisfaction dans le flux de larmes habituel, que tous les praticiens connoiſſent ſous le nom d'épiphora, & que la plupart confondent avec cet écoulement de larmes chaudes & acres qui accompagnent aſſés généralement les ophtalmies graves & habituelles. Je n'ai pas été moins ſatisfait de ſon influence, quand il a été queſtion de combattre la

rélaxation ou foibleſſe de la paupiere ſupérieure, & ſon cillement involontaire. L'eau froide a toujours ſurpaſſé en vertu les collyres roborans préparés avec les aromates & les ſpiritueux que l'uſage a conſacrés au ſoulagement des malades, & qui n'ont ſervi ſouvent qu'à aggraver le mal. Je puis aſſurer, ſans crainte de me compromettre, que l'évênement a toujours juſtifié mon choix, en pareil cas.

Dois-je encore invoquer ici l'autorité des praticiens qui ont fait uſage de l'eau la plus froide, avec un ſuccès que l'on ſoupçonneroit tenir du prodige, dans les ophtalmies décidées ou entretenues par le relachement des vaiſſeaux de la conjonctive, dans celles auſſi que l'on regarde comme chroniques, & principalement dans les ſcrophuleuſes qui tiennent le premier rang? que d'exemples n'aurois-je pas à citer, où découragé par l'inefficacité des collyres réſolutifs les plus puiſſans, l'eau froide ſeule a eu des ſuccès merveilleux bien faits pour ſéduire en ſa faveur? Je viens de ter-

miner tout récemment une de ces maladies la plus opiniâtre que j'ai jamais vue, en faiſant baigner l'oeil malade, jusqu'à vingt fois par jour, dans l'eau froide. Il eſt bon d'obſerver que cette ophtalmie étoit exceſſivement douloureuſe & preſqu'habituelle depuis cinq ans. Mr. DAUTER (*) n'a pas méconnu les propriétés de l'eau froide à cet égard. Il témoigne une affection particuliére pour ce topique dans la plupart des maladies extérieures de l'oeil, & ſurtout dans celle qui a pour cauſe le relâchement de la ſclérotique & l'obſcurciſſement de la cornée, quoique cette maladie ſoit une ſuite aſſés ordinaire de cette eſpèce d'ophtalmie ſi fâcheuſe que l'on nomme chémoſis.

XII. Mais ſi l'eau froide a des vertus ſi éclatantes dans le traitement des maladies qui affectent l'organe de la vue ; ſi pour le dire en un mot, on eſt parvenu par ſon uſage à rétablir le nerf optique dans ſes fonctions ;

(*) pag. 43.

pourquoi, lorsque les nerfs auditifs auront été vexés par une furabondance d'humeurs, je dis plus, par un coup ou une chûte qui en auront affoibli ou tellement diminué l'action qu'ils ne feront plus aptes à la perception des fons; pourquoi, dis-je, ces mêmes ablutions, ces mêmes douches, les immerfions, les injections froides enfin, mifes en ufage immédiatement après les remédes généraux, ne pourroient-elles pas réparer peu à peu ce défordre?

L'hiftoire des temps fait mention de plufieurs praticiens célébres qui l'ont employée avec beaucoup de fuccès en pareilles occafions. HAHN, FLOYER & BAYNARD, d'entre les modernes, ont répété ces expériences avec une entiére fatisfaction, dans des circonftances où il eut été permis de protefter d'avance contre fon utilité.

HIPPOCRATE, (*) CÉLSE, (**) COELIUS

(*) De morbis mulierum.

(**) Lib. 4. cap. 1.

AURELIANUS, (*) &c. ont unanimement loué l'application extérieure de l'eau froide dans l'aphonie. HIPPOCRATE conſeille de faire baigner les pieds en eau froide, ſi cette paralyſie eſt hyſtérique. COELIUS AURELIANUS dit que ſi elle eſt l'effet d'une affection récente de l'ame, il faut appliquer des éponges trempées de cette même eau tout autour de la gorge, aprés les avoir exprimées; reméde qui vient d'être publié tout récemment avec éloge, contre la para-ſquinancie. CELSE, ſans avoir égard aux cauſes de l'aphonie, propoſe d'en faire ſouvent des douches ſur la tête. On voit que l'opinion de ces premiers maîtres de l'art eſt parfaitement réunie quant au reméde, & que s'ils varient, ce n'eſt que dans le procédé. Mais ce qui ne doit pas faire mettre beaucoup d'intérêt dans la diverſe manière d'employer ce topique, eſt qu'il produit les mêmes effets, quoiqu'appliqué différemment.

(*) de morb. chron. Lib. II. Cap. 6.

Les fomentations & les bains froids ne ſont pas moins eſtimés dans la paralyſie de la veſſie, quand même les urines ſeroient retenues, comme il arrive dans l'iſchurie, ou qu'elles ſortiroient involontairement, comme dans l'incontinence, ou que les organes ſecrétoires auroient perdu leur reſſort, comme dans le diabéte. Il n'eſt queſtion alors que de varier l'application de l'eau froide conformément au ſiége de la maladie.

Lorſque le corps de la veſſie eſt ſpécialement affecté, il convient de placer les fomentations ſur la région du pubis, ſur l'os ſacrum, & la partie inférieure de la colonne épiniére. Il n'y a pas grand mérite à ſavoir après tout, que ſi le mal dépend de la foibleſſe des reins, on doit les appliquer immédiatement ſur cette région. Zacutus Lusitanus (*) preſcrivoit les bains froids par préférence aux fomentations, & tout ainſi que

(*) Praxis medic. Lib. II. Cap. 13.

plusieurs praticiens de son temps, il les regardoit comme le plus excellent reméde contre cette maladie, quel qu'en soient les symptômes & le siége.

XIII. Les hémorrhoïdes externes qui ne sont point dans l'usage de fluer fournissent encore une occasion d'employer avec succès les ablutions & les fomentations d'eau froide. Elles réussissent d'autant plus promptement dans cette circonstance, qu'on les fait précéder de la saignée, lorsque le pouls du malade y consent, & qu'on en fait usage dans les premiers instans de la maladie. Le contact de l'eau froide dissipe la douleur comme par enchantement, les varices hémorrhoïdales se flétrissent insensiblement, & le mal disparoît. Le même topique qui les guérit peut aussi en prévenir le retour, si l'on a soin d'éponger plusieurs fois par jour la partie avec de l'eau froide, & principalement après les garde-robes.

XIV. L'expérience a fait connoître à Mr. RICHTER (*) que ces mêmes fomentations

(*) Obs. chirurg. fasc. II. Cap. 2.

ſur le ſcrotum, & les bains locaux froids au même dégré, convenoient à merveille dans la cure du circoſéle récent; & j'en ai la preuve.

Il y a quelques jours qu'une perſonne de conſidération me conſulta ſur une peſanteur douloureuſe qu'elle éprouvoit depuis peu dans les bourſes, accompagnée d'un tiraillement des vaiſſeaux ſpermatiques du côté gauche, dès qu'elle marchoit ou ſe tenoit de bout. Le ſuspenſoir dont il étoit déja muni prévenoit bien le tiraillement en queſtion, mais il ne remédioit ni à la peſanteur ni aux douleurs. Les vaiſſeaux intérieurs étoient engorgés & durs, & préſentoient au toucher certaines inégalités qui marquoient une diſpoſition prochaine au circoſéle. Je conſeillai les fomentations à la glace, & je garantis l'exactitude avec laquelle elles ont été faites. Auſſi Mr.*** en reſſentit-il bientôt les effets; il m'aſſura huit ou dix jours après, qu'il n'avoit plus qu'un leger ſentiment de douleur, que la peſanteur étoit infiniment moindre, & que déja il marchoit

avec beaucoup moins de peine & plus long temps, ſans en être incommodé. Il a continue ces fomentations froides pendant l'eſpace d'un mois ſans interruption, & c'eſt à ce terme que le croyant à l'abri de la maladie dont il étoit menacé, je crus qu'il ſuffiſoit pour en prévenir la récidive, de ne les appliquer déſormais que par intervalle, & principalement lorsqu'il ſe couchoit.

Je ne doute point que l'eau froide n'ait les mêmes influences ſur les varices récentes des jambes, auxquelles les perſonnes qui portent habituellement des fardeaux, qui marchent beaucoup ou qui reſtent longtemps debout ou aſſiſes, ſont aſſés ordinairement ſujettes. Je ſerois volontiers porté à en augurer favorablement, ſi l'on obſervoit toujours attentivement que les canons de culotte ne ſoient point trop étroits, & que les jarretiéres ne fuſſent pas ſerrées de manière à rallentir le retour du ſang.

Les femmes qui ont fait beaucoup d'enfants ſont également expoſées à des varices

aux jambes, contre lesquelles les simples fomentations d'eau froide sont d'un secours insuffisant. Ce n'est pas assés d'entretenir l'activité du remède par de nouvelles applications pour en obtenir ce que l'on désire : il faut encore qu'un bandage appliqué depuis l'extrémité du pied jusqu'à la partie supérieure de la cuisse en favorise l'opération, & que l'on vide le sang par des saignées faites à propos. Je me borne à observer qu'en raisonnant l'usage de ce procédé relativement au genre de maladies, à sa cause & aux parties affectées, il seroit possible à l'aide de ce moyen, d'en modérer l'accroissement & d'en prévenir les dangers.

XV. Les fortes extensions des ligamens, des tendons & des muscles invoquent aussi l'usage des ablutions, des bains, des fomentations froides. Ces moyens de prévenir les maux qui dérivent de ces accidens, si on les emploie dans le premier temps de la maladie, & de restituer dans peu la force énergique aux parties souffrantes, sont encore respectés aujourd'hui par le vulgaire

journellement témoin & admirateur de leur efficacité. Le ſeul motif qui feroit déſirer que l'application des topiques froids ne fut pas trop éloignée de l'époque de la chûte, eſt, comme on l'a dit ailleurs, la crainte d'un engorgement plus conſidérable qui en éluderoit les effets. On ſait au reſte que tout ce qui eſt capable de relever l'action des ſolides dont la foibleſſe des tiſſus favoriſe l'accumulation des fluides, eſt le plus ſouverain reméde.

C'eſt par une ſuite de ce principe que l'on conçoit comment les douches, les bains froids ou glacés, & la neige produiſent de ſi bons effets ſur les articulations affoiblies, par la perte de reſſort des ligamens des muſcles & des tendons qui aſſurent la ſtabilité & la fermeté des pièces articulées. MARTEAU & BLOCH paroiſſent ſi convaincus des propriétés ſalutaires de l'eau froide à cet égard, qu'ils conſeillent d'en fomenter les parties luxées, fuſſent-elles même compliquées de grandes plaies, qui intéreſſeroient les vaiſſeaux & les ligamens. Ils la conſidérent encore

comme un moyen très-utile pour prévenir un nouveau déplacement, qui ne pourroit avoir lieu que par la foibleſſe des liens articulaires qu'on auroit négligé de fortifier, & pour diſſiper l'enflure oedémateuſe qui accompagne toujours les plaies profondes des articulations.

Van-der-Haar (*) témoigne une confiance particuliére à ces topiques, ſurtout dans la cure des luxations cauſées par une métaſtaſe, précédée d'une inflammation des ligamens, dont la fin eſt de les relacher. L'application de l'eau froide paroit affés généralement indiquée dans les luxations de cauſe interne occaſionnées par la débilité des parties molles. Mais l'on préſume qu'il ſeroit très-imprudent par fois, de l'employer dans le temps où l'inflammation, dont parle Van-der-Haar, ſeroit dans toute ſa force; & c'eſt préciſément ce que cet auteur ſemble conſeiller.

Hippocrate (**) n'abonde pas tout-à-fait

(*) Pag. 307.

(**) Aphor. 25. Lib. 5.

dans le même ſens que VAN-DER-HAAR. Il ſe borne à indiquer l'uſage de l'eau froide dans les maladies purement arthritiques ; il en parle néanmoins très-avantageuſement dans la cure des tumeurs inflammatoires qui avoiſinent les articles avec douleur ; mais il n'y comprend point les luxations. Se propoſoit-il d'éviter par ce moyen, les dépôts auxquels ces tumeurs donnent aſſés ſouvent occaſion? il eſt aſſés probable. Il eſt à préſumer cependant, que ce grand médecin ſe défioit de ce topique appliqué ſur les plaies ou les ulcères; car une de ſes conditions expreſſes dans l'uſage qu'il en recommande par rapport aux maladies goutteuſes, eſt d'exclure l'eau, ſi elles ſont accompagnées d'ulcères. JEAN BRÉCHE de Tours, un de ſes commentateurs, rend ce paſſage d'HIPPOCRATE aſſés imparfaitement «L'eau froide, dit-il,
» répandue en abondance & appliquée, ſou-
» lage & guérit toutes chaudes tumeurs
» contre nature, étant aux jointures, & les
» douleurs ſans ulcères.»

HIPPOCRATE donne à cet aphoriſme un

ſens plus ſignificatif, qui ne peut être bien préſenté qu'en rapportant ſes propres paroles. "*Tumores articulorum, atque dolores absq.*
" *ulcere & podagricos quoque, atque convulſa horum plurima, frigida aqua longe effuſa levat*
" *& extenuat, ſolvit que dolorem, nam modicus torpor dolorem ſolvit.*

On voit que ce prince de la médecine s'explique très-clairement ſur les vertus de l'eau froide dans les maladies arthritiques accompagnées de tumeurs, de douleurs vives & de convulſions. Et pour faire mieux ſentir l'action de ce topique, il dit que la douleur céde à une ſorte d'engourdiſſement occaſionné par l'eau froide, qu'il conſeille de verſer en abondance; ce qui s'entend ſans doute de l'attention que l'on doit avoir d'en renouveller ſouvent l'application.

THOMAS BARTHOLIN (*) nous à conſervé l'hiſtoire de la cure d'une maladie de ce genre, par l'uſage des topiques froids, &

(*) Confec. ejusdem de nivis uſu medico. Cap. 25. pag. 125.

depuis lui le même reméde en a peut-être fait mille autres, desquelles on n'a pas jugé à propos de grossir les livres de l'art. Il faut croire que c'est d'après l'expérience que TISSOT, (*) un des médecins qui écrit aujourd'hui avec le plus d'exactitude, conseille les bains froids comme le meilleur préservatif contre la goutte ; & parmi les personnes qui en font usage, il y en a beaucoup qui s'en louent.

On ne cherchera pas à expliquer comment les fomentations & les bains d'eau froide, parviennent à dissiper des douleurs que l'on se croit fondé à attribuer au contact de l'air froid, qui rallentit ou supprime la transpiration. Il seroit assés naturel d'imaginer que l'application des corps froids dût les augmenter, soit en crispant d'avantage les nerfs, soit en resserrant toujours plus, la bouche des vaisseaux qui viennent s'ouvrir à la peau.

Mais ne seroit-ce pas la sensation qu'é-

(**) Avis au peuple. §. 184.

prouvent néceſſairement les fibres par l'impreſſion du froid, qui les porteroit à ſe contracter? d'où il ſuivra qu'elles déplaceront l'humeur morbifique & l'expulſeront. Les ſueurs abondantes qui ſuccédent preſqu'immédiatement aux bains froids, lorſque les malades ſont rendus dans leur lits, ſembleroient favoriſer cette opinion. De quelle manière que ce ſoit, il n'eſt pas moins certain que la propriété des bains froids eſt conſtatée par pluſieurs médecins & chirurgiens célébres, dans la cure des douleurs rhumatiſmales & arthritiques avec gonflement & inflammation.

Le rachitis qui ne différe peut-être de la chartre que par la réunion ou l'étendue de quelques ſymptômes, mais dont la cauſe eſt abſolument la même; trouve journellement dans les immerſions & les bains entiers d'eau froide, des reſſources très-utiles. L'amaigriſſement de tout le corps, la courbure de l'épine & de la plupart des os longs, le gonflement des épiphyſes &c, indiquent qu'il eſt auſſi intéreſſant de fortifier les ſoli-

des, que de dompter le vice qui en détruit l'organifation.

Les lotions froides répétées chaque jour, toutes les fois que les circonftances ne permettent pas l'ufage des bains, ont eu en particulier des effets falutaires dans le traitement de cette maladie. Ces effets feroient peut-être les mêmes partout, fi l'on continuoit ces petits moyens avec les précautions convenables, auffi longtemps que les fymptômes l'exigent. Plus les remédes font fimples, moins communément ils infpirent de confiance ; & l'eau que nous recommandons ici, éprouve fouvent de la difgrace dans le moment où elle étoit près de fe fignaler.

XVI. Ces efpèces de tuméfactions qui naiffent, pour ainfi dire, avec les fractures, font une fuite du choc qui a décidé la folution de continuité de l'os. Ce font de vraies contufions qu'augmentent la preffion & l'irritation caufées fur les chairs, par la portion offeufe déplacée. L'eau froide a par conféquent les mêmes droits fur la réfolution de ces engorgemens, que fur les contufions

ordinaires. Ses propriétés la mettent cent fois audeſſus de ces pâtes que l'on préparoit autrefois ſous le nom de déſenſifs, avec la farine de ſeigle, le miel, le blanc d'oeuf &c. & dont on recouvroit totalement le membre fracturé, au moyen d'un large plumaſſeau fait d'étoupes.

Si l'on penſe que l'eau froide ne puiſſe pas toujours être préféré aux ſpiritueux deſquels certains praticiens préconiſent les vertus dans le traitement de ces maladies, au moins conviendra-t-on qu'elle peut ſuppléer à leur défaut. La néceſſité me l'a ſouvent fait employer dans un temps où je n'en connoiſſois qu'imparfaitement le mérite, ne pouvant me procurer les petits remédes dans l'uſage deſquels j'avois été élevé; & je ne diſſimule point qu'elle a conſtamment rempli mes vues avec ſatisfaction.

La réduction des os eſt une opération vraiement digne de toute l'attention de ceux qui exercent la chirurgie avec des connoiſſances même diſtinguées. Mais cette réduction faite & les accidens diſſipés, leur conſolida-

tion eſt entiérement ſoumiſe à la nature(*).

Puiſque l'eau froide ſeule a pu guérir une fracture compliquée de la main droite à Chriſtophe Hébert & au ſoldat de Médoc, comment n'opéreroit-elle pas les mêmes effets dans un cas plus ſimple? Ajoutons l'exemple au raiſonnement, & peut-être parviendrons nous à perſuader que l'on peut

---

(*) Parmi les accidens qui ſurviennent après la réduction des fractures, il en eſt pluſieurs qui dépendent de la mauvaiſe habitude du corps & de l'indocilité des malades. Charles Christian Henric a beaucoup plus inſtruit en traitant de la dépravation des maladies par la faute des malades, que ceux qui ont écrit à deſſein d'inſtruire ſur la maniére de corriger le vice des humeurs, attribüant tous les evênemens dont ces maladies étoient accompagnés aux effets que ces humeurs produiſoient ſur l'économie animale.

Les auteurs qui ſont entrés dans le détail des accidens ſecondaires des fractures, n'en ont pas aſſés développé les cauſes. Ils ont imputé pour la plûpart, tous les accidens au vice des appareils. On ne doute point qu'ils n'y contribuent beaucoup, & le genre de ceux auxquels ils peuvent donner lieu, ſont à peu de choſe près connus.

Il ſeroit eſſentiellement à déſirer que l'on eut indiqué les moyens de prévenir les maux qui dérivent directe-

efficacement ſubſtituer l'eau froide aux ſpiritueux dans la cure des fractures en général, avec des modifications relatives à l'habitude du ſujet.

Mad.*** âgée de cinquante cinq ans, d'un tempérament humide, ſe fractura la jambe gauche, en tombant du haut d'un eſcalier. Les perſonnes qui accoururent au bruit de cet accident, cherchérent à lui perſuader qu'il n'y avoit point de fracture, attendu qu'elle faiſoit mouvoir ſes orteils à volonté. Mais quoique l'on eut pris ſoin d'envelop-

---

ment de la conſtitution & de la diſpoſition du bleſſé, par un traitement analogue & un régime convenable, dont l'uſage, nous le diſons avec peine, eſt trop généralement négligé. Les chirurgiens les moins exercés à la pratique feroient plus attentifs & les malades plus circonſpects. Il eſt prouvé qu'un corps ſain & d'heureuſes diſpoſitions ont ſouvent contribué à la réputation du r'habilleur le plus ignorant.

Quoique la fracture transverſale des os longs ſoit une des plus faciles à contenir; elle n'eſt pas moins ſuſceptible de déplacement que les autres, lorſque les muſcles qui s'attachent à ces os ſont violemment & conſtamment excités, à la contraction, par la toux, l'éternuement fréquent & le ſpaſme local. Il en réſulte que les difformi-

per la jambe avec des linges trempés d'eau de vie, les douleurs augmentérent, & le gonflement devint excessif; ce qui détermina cette dame à me mander, sept ou huit heures après la chûte. Je ne m'abusai point sur l'existence de la fracture, non plus que sur les inconvéniens à craindre en voulant la réduire. sur le champ. J'avois à coeur avant cette opération de dissiper le gonflement. Une situation favorable & l'application de l'eau froide que je fis tirer d'un puits placé près de sa porte, secondérent merveilleusement mes intentions. Il n'étoit question que de rafraichir l'appareil sans y toucher, dès que la malade éprouveroit un certain sentiment de chaleur sur la partie. Tout ce qui avoit été prescrit à cet égard

---

tés du cal auxquelles ces secousses soutenues donnent inévitablement lieu, sont toujours improprement attribués aux chirurgiens. Cette fausse imputation est une suite de l'habitude que l'on a contracté avec l'erreur, faute d'un raisonnement judicieux sur les causes qui ont fait naître ces difformités; causes qu'il est impossible au chirurgien de prévenir & dont les effets ne peuvent être réprimés, ni même modérés que très-difficilement.

fut ponctuellement exécuté par la garde malade. Les douleurs s'appaisérent peu à peu, & vingt quatre heures après, l'enflure n'existoit déja plus.

Il fut aisé alors de distinguer le lieu positif de la fracture & son espèce. Le tibia étoit rompu transversalement à sa partie presque moyenne, & le déplacement n'étoit que partiel. La réduction n'exigeoit qu'une médiocre extension, elle fut faite à peu de frais & toutes les inquiétudes cesserent. Je n'appliquai le bandage roulé que quatre jours après. Ce bandage fut toujours humecté d'eau froide jusqu'au terme où il parut absolument nécessaire de le relever. Et comme les choses étoient dans la meilleure disposition possible, on cessa l'usage de l'eau.

Peu de temps ensuite Mad. B*** dont la constitution individuelle étoit absolument la même que celle de Mad. M***, à la différence près qu'elle avoit quelques années de plus, éprouva le même accident en tombant de sa hauteur. Ici la fracture étoit composée & occupoit positivement le même endroit

que

que la précédente. La tuméfaction n'étoit pas auſſi étendue, mais elle auroit pu le devenir avec le temps; de manière que la réduction étoit praticable au moment où je fus appellé; elle fut faite. Je n'emploiai pas d'autres topiques que l'eau froide dans le cours des premiers panſemens, toujours néceſſaires pour des raiſons dans le détail deſquelles il feroit trop long d'entrer. Au reſte ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que le gonflement fut à peine ſenſible, les douleurs légères & de peu de durée.

Ces deux cures marquées au coin du plus heureux ſuccès, m'ont fait naître quelques réflexions utiles en faveur de l'eau froide, en comparant ſes effets avec ceux des ſpiritueux & en les raiſonnant ſans partialité; J'ai crû voir que les membres fracturés ſur leſquels on l'avoit emploié étoient moins atrophiés, & conſervoient plus de liberté dans les mouvemens, après la conſolidation de la fracture, que lorſqu'on s'étoit ſervi de ſpiritüeux dans le cours du traitement. Ce qui a eſſentiellement fixé mon attention,

ce ſont les convaleſcences qui m'ont paru moins laborieuſes & moins longues.

Cette obſervation paroîtra peut-être illuſoire à quelquesuns. Mais ſi on a égard au deſſéchement & à la roideur, qu'occaſionne aux fibres l'uſage ſoutenu des ſpiritueux ou aromatiques, dans la curation des fractures; on concevra aiſément d'où peut naître la différence qui exiſte ſenſiblement entre la difficulté & la facilité des mouvemens; enſuite de l'emploi de l'un ou de l'autre de ces topiques.

XVII. Ceux qui ſavent juſqu'à quel point l'eau froide ou glacée agit ſur les organes deſtinés au ſentiment, & l'effet qu'elle produit ſur les liqueurs, n'auront pas de peine à comprendre comment elle peut rallentir le mouvement du ſang, dans la partie ſur laquelle on l'applique, calmer l'agitation des nerfs & les affermir.

De ce qu'il n'eſt pas d'un uſage général en chirurgie de ſe ſervir d'eau froide, ou de glace, ou de neige, pour ſuſpendre ou bor-

ner certaines hémorragies, on ne doit pas en conclure contre. Il n'eſt pas queſtion ici de lui attribuer des effets équivalents à ceux des plus puiſſans ſtyptiques, & encore moins à ceux de la ligature: mais il ſuffit de poſer en fait que l'eau froide peut être employée ſeule, avec beaucoup d'efficacité dans pluſieurs circonſtances relatives, & qu'enfin elle devient auxiliaire dans preſque tous les cas d'hémorragie, quand on ſait en uſer avec diſcernement.

Si cette reſſource eſt inſuffiſante, elle n'eſt cependant point à négliger, toutes les fois qu'on n'aura pas ſous ſa main des moyens plus ſûrs. C'eſt moins en bornant l'application de l'eau froide ou de la glace ſur l'ouverture artérielle, qu'en plongeant le membre dans un baquet rempli, ou en le douchant ou en le recouvrant de linges bien trempés de cette eau, qu'on peut réuſſir. C'eſt alors que le rallentiſſement du ſang dans l'artère ouverte, ou la ceſſation inſtantanée de ſon écoulement par l'ouverture, peuvent permettre de poſer un appareil com-

preffif auffi folide que méthodique, pour en prévenir le retour.

L'impreffion fubite que caufe aux nerfs, l'application du froid, fe communique aux vaiffeaux dont le diamétre fe rétrécit ; ils fe refferrent, le fang chemine plus lentement & en moindre quantité, & acquiére peu-à-peu une confiftance capable de fermer l'ouverture du calibre.

C'eft en partie dans cette intention & afin de prévenir une inflammation trop confidérable, que les maréchaux experts emploient les lotions d'eau froide après la caftration, indépendamment d'une forte de ligature qu'ils ne négligent prefque jamais de faire. Ils tiennent pour certain, que ces ablutions & ces fomentations d'eau froide difpofent la plaie à une prompte cicatrifation & que l'animal fouffre infiniment moins dans le cours du traitement.

HIPPOCRATE (*) en recommandoit l'ufage

(*) Aphor. 23. fect. V.

dans l'hémorragie qui ſurvient aux plaies; il ne la croyoit pas ſeulement propre à l'arrêter, mais encore à prévenir ſa récidive. „ *In his autem frigida uti oportet, ubi ſanguis erumpit, aut erupturus ſit.*„ CELSE,(*) lui reconnoiſſoit également les mêmes propriétés; auſſi en parle-t-il en pareilles occaſions, avec beaucoup de confiance.

Journellement on applique, & ſouvent d'une manière très-implicite (quoique néanmoins avec un ſuccès aſſés conſtant), des fomentations d'eau froide ſur différentes régions de la tête dans les vues d'arrêter l'hémorragie du nés. Il eſt rare qu'elles ne produiſent pas des effets ſalutaires, ſi ceux qui les preſcrivent ont attention de faire plonger en même temps les pieds du malade dans un baquet d'eau tiéde. Ce pédiluve eſt d'autant mieux indiqué, que l'uſage extérieur & local de ces fomentations froides n'auroit ſouvent qu'un ré-

---

(*) Lib. c. Libro 5. Cap. I. & 26.

ſultat fâcheux, ſi les extrémités inférieures reſtoient froides pendant l'adminiſtration du reméde principal. Ce bain fait une dérivation fort utile; en retenant une portion plus conſidérable de ſang dans les veines de ces extrémités, il en rallentit la circulation dans les vaiſſeaux ſupérieurs, ſur leſquels les topiques froids agiſſent de manière à en reſſerrer la capacité, au point d'interpoſer des obſtacles ſenſibles à ſon affluence, & par conſéquent à ſon évaſion.

On lit dans VAN SWIETEN (*) que des linges baignés en eau froide & appliqués ſur le ſcrotum ont arrêté une très-forte hémorragie des narines. Il eſt dit que ce topique opéra une grande révolution, que tout le corps fut ſaiſi d'un violent friſſon, pendant lequel l'hémorragie ceſſa. Le vinaigre produit auſſi les mêmes effets. Ceux qui y ont plus de confiance qu'à l'eau froide, conſeillent d'en épancher ſur une éponge & d'en couvrir le ſcrotum; mais l'expérience m'a ap-

(*) Tom. 4. §. 1200.

pris que l'ufage de l'eau froide étoit également falutaire.

C'eft à l'eau froide auffi que l'on donne communément la préférence, quand il s'agit de borner les hémorragies qui fuccédent à l'extraction des dents, ou qui font la fuite d'une bleffure ou d'une ulcération dans la bouche. La fituation du mal exige qu'on réitére fouvent cette efpèce de bain, attendu que le degré de chaleur dont l'eau eft fufceptible, pour peu qu'on la retienne dans la bouche, détruiroit fa propriété aftringente.

Je me rappelle avoir vu un bénédictin appliquer un morçeau de glace derriere l'oreil d'un domeftique, du côté où il fouffroit vivement d'une dent gâtée. L'effet en fut heureux & très-prompt, mais j'ignore s'il fut durable. Mr. MACQUART (*) a parlé de cette vertu de la glace applicable au même cas; il n'a pas l'air de mettre plus de confiance que moi à ce topique, quoiqu'il faffe obferver que ceux qui propofent ce re-

(*) Manuel fur l'eau.

méde en pareilles occaſions, exceptent les douleurs entretenues par une carie exiſtente de la dent. Il eſt cependant bien rare que ces ſouffrances ſoient produites par une autre cauſe.

Quelques praticiens ont beaucoup recommandé les lavemens d'eau à la glace contre l'hémorragie des gros inteſtins ; mais ce moyen ne paroît pas généralement admiſſible. Il ſeroit poſſible cependant qu'il opérat de bons effets. Il en eſt de ces lavemens comme de l'eau glacée que l'on conſeille intérieurement dans le crachement & le vomiſſement de ſang, occaſionnés par la rupture de quelques vaiſſeaux de l'eſtomac. Les inconvéniens & les dangers attachés à l'uſage indiſcret de ce remède dans de ſemblables circonſtances, le rendent ſuſpect. Il pourroit arriver qu'il produiſit des effets auſſi fâcheux que le mal même ; cette crainte eſt en quelques ſorte fondée ; & elle a même retenu des chirurgiens très-éclairés. Il eſt des cas où les fomentations d'eau froide ſur la région de ce viſcère peuvent être ſalutaires ; mais ces cas ſont bien diffici-

les à connoître ; je l'avoue. RENARD (*) conſeille à la vérité ces fomentations, pour arrêter le crachement & le vomiſſement de ſang. On ne lit cependant nulle part qu'il les ait emploiées dans cette occurrence. Je ne ne les crois pas ſuſceptibles de grands inconvéniens. Il eſt même à croire qu'elles pourroient avoir quelques ſuccès, ſi on en faiſoit uſage avec circonſpection. C'eſt à la prudence du medécin à les adopter ou à les rejetter.

Il faut convenir, au reſte, que les fomentations d'eau froide ſur le bas ventre ont eu de très-bons effets dans les pertes de ſang utérines : ce pourroit être un motif pour en faire uſage avec quelque confiance, dans l'hémorragie de l'eſtomac & des inteſtins. Mais pendant qu'on applique ces fomentations dans ces pertes de ſang, il ne ſeroit pas inutile de tamponer le vagin. Quoique ce tamponage ſuffiſe ſouvent pour borner l'hémorragie,

(*) Journal de medécine tom. 35. pag. 509.

on ne peut diſſimuler que les topiques qui reſſerreroient, pendant ces entrefaites, le calibre des vaiſſeaux, qui diminueroient l'affluence du ſang, ne puiſſent prévenir ſon retour.

Les précautions que demande l'emploi de ces fomentations ne ſont point à négliger. Il eſt eſſentiel d'exprimer ſuffiſamment les flanelles ou les linges dont l'on enveloppe la capacité du bas ventre, pour éviter que le ſuperflu de l'eau de laquelle ils ſont imbibés, ne refroidiſſe trop le lit; ce qui pourroit aiſément donner occaſion à un nouveau genre de maladies.

Certains accoucheurs ſont dans l'uſage d'ajouter une certaine quantité de vinaigre à l'eau froide, & d'autres ſe ſervent de vinaigre pur également appliqué à froid. J'ai été deux fois témoin des bons effets de ce topique, dans des circonſtances où la vie des malades étoit en un danger imminent. La reſſource du tamponage n'étoit pas encore connue comme elle eſt aujourd'hui ; reſſource fidelle quand elle eſt faite avec méthode, & dont nous ſommes

redevables au ſavant LEROUX qui a publié un grand nombre d'obſervations concernant les effets ſalutaires de ce procédé, qui ne peut manquer d'être favorablement accueilli dans la pratique des accouchemens.

XVIII. L'eau la plus froide répandue d'abord ſur la face, puis enſuite ſur le corps & les membres, a ſouvent opéré avec ſuccès dans le concours des accidens cauſés par les vapeurs méphytiques. Je m'en ſuis ſervi très-avantageuſement dans la circonſtance où un malheureux priſonnier avoit perdu l'uſage de tous les ſens, pour avoir allumé pendant la nuit un peu de charbon dans ſon cachot. L'eau froide ou glacée agit ici comme dans les ſpaſmes, les tremblemens, & les convulſions qui proviennent de l'agacement ou de la foibleſſe du ſyſtème nerveux. Elle calme le mouvement des nerfs, les raſſure, modére le cours précipité du fluide qui y circule, & le rétablit dans ſon état naturel.

XIX. Lorſqu'immédiatement après des brûlures plus ou moins conſidérables, on trempe la partie ſouffrante dans l'eau bien froide, ou

qu'on la couvre de linges impregnés de cette eau, aſſés longtemps pour que l'impreſſion du froid pénêtre, ſe faſſe ſentir juſqu'aux fibres léſées, & reſſerre les vaiſſeaux ſur leſquels le feu a developpé ſon action; les douleurs s'appaiſent inſenſiblement, & les traces du feu ſe diſſipent. Il n'y manque pas d'exemples qui prouvent pour l'eau froide, dans la cure des brûlures même aſſés graves. Je préſume trop favorablement de l'attention de ceux qui en feroient uſage en pareilles occaſions, pour croire qu'ils négligeroient de la renouveller ſouvent, afin de lui conſerver le même dégré de froid. Faute de cette attention la douleur renaîtroit à raiſon de la chaleur communiquée à l'eau, & alors ce topique agiroit dans un ſens tout oppoſé à l'intention dans laquelle on l'emploie; bien loin de reſſerrer les parties, il les relâcheroit.

L'eſprit de vin le plus rectifié dont quelques auteurs recommandent ſpécialement de ſe ſervir, ſitôt après l'action du feu, dans la vue d'empêcher les progrés de la brulure,

& de prévenir le déſordre inévitable dans lequel tombent les parties brulées, ne ſurpaſſe point l'eau froide en vertu. A ſuppoſer que l'eſprit de vin détruiſe le foyer de chaleur, en attirant au déhors les particules de phlogiſtique que l'on penſe avoir été introduites dans les chairs par l'effet du feu, (comme quelquesuns le croyent); il eſt certain que l'eau la plus froide opére les mêmes phénoménes, quoiqu'elle agiſſe d'une manière différente.

L'uſage que j'ai fait de l'un & de l'autre dans des circonſtances ſemblables, m'a mis à portée de comparer leur mérite. J'ai vu, tout bien conſidéré, que l'eau froide étoit d'une utilité plus étendue que l'eſprit de vin; puiſqu'on peut l'employer avec beaucoup de ſuccès dans les brûlures avec déperdition de ſubſtance; ce qui ne peut avoir lieu par rapport à ce dernier reméde.

XX. Les effets merveilleux de l'eau froide, de la glace ou de la neige appliquées ſur les parties ſaiſies par le froid, ſont généralement connus aujourd'hui. On ſait même

que ſi on les approche du feu ou qu'on leur communique le moindre degré de chaleur, elles tombent inévitablement en gangrêne. Mais ce feroit abuſer de l'eau froide que de la continuer au delà du terme où les parties ſont révivifiées. L'inflammation qui remplace peu-à-peu le ſentiment de froid, mérite des conſidérations raiſonnées, d'après les principes de l'économie animale & de l'art. L'eau pure médiocrement froide d'abord, puis enſuite appliquée tiéde, termine communément la maladie d'une manière ſatisfaiſante.

Mr. TISSOT (*) rapporte à ce ſujet un evênement dont nous ne donnons connoiſſance ici, que relativement à la gravité des ſymptômes. Il eſt queſtion d'un homme à qui un froid exceſſif avoit gelé les orteils, & chés lequel la gangrêne s'étoit propagée juſqu'aux cuiſſes, où elle s'étoit manifeſtée par des tâches purpurines. Quelqu'étendu

(*) T. 2. pag. 149, avis au peuple.

que fut déja le mal, il céda totalement à l'application de la neige.

Ces fortes d'inflammations accompagnées de demangeaiſons qui ſurviennent aux talons & aux mains des enfans & des perſonnes délicates, pendant la durée des froids de l'hyver, & que nous connoiſſons ſous le nom d'engelures, réſiſtent rarement à l'uſage de l'eau glacée ou de la neige. Ces inflammations ſont toujours lentes & n'ont jamais qu'un caractére éryſipélateux. La rupture des tégumens qui réſulte par fois de cette inflammation, eſt moins l'effet de la dilatation extraordinaire des vaiſſeaux cutanés, que de l'acrimonie des humeurs où les portent leur inaction & leur ſéjour. Si les topiques froids ſont utiles à cette époque, ils ceſſent de l'être lors que les parties ſont ulcérées. Ce n'eſt pas à dire que leur uſage ſeroit malfaiſant; mais ces ulcères ſont quelquefois accompagnés d'une flétriſſure gangrêneuſe qui demande des remédes plus énergiques. Ces ulcéres étant détergés, l'eau froide ou tiéde peut être employée avec ſuc-

cès, ſelon les indications que préſentent ces maladies, & le ſentiment de douleur plus ou moins vif qui les accompagne.

Pluſieurs praticiens de réputation on cru appercevoir dans l'eau froide une nouvelle reſſource contre la gangrêne produite par la débilité du reſſort organique. Cette propriété toute particuliére rélativement à l'objet, a déjà fixé l'attention de Mr. RAYMOND(*). Je ne doute point de ſes bons effets dans cette circonſtance; je n'articule ſeulement que ſur la certitude parſaite qu'il faudroit ſuppoſer que l'on eut de la cauſe de la maladie; pour ſe décider à l'emploi d'un remède ſuſceptible d'augmenter le mal, en cas d'erreur.

Convenons de bonne foi qu'on ne peut porter un jugement certain ſur la vraie ſource de cette maladie, qu'à la faveur d'un profond diſcernement. Telle gangrêne qui paroît quelquefois tirer ſon origine, en ligne droite de

(*) Diſſertation ſur les bains aqueux ſimples, à Avignon, 1756.

de l'affaiſſement des ſolides, a ſouvent pour cauſe un étranglement ſecret dans les principaux vaiſſeaux de la partie; étranglement de l'exiſtence & du ſiége duquel le chirurgien le plus clairvoyant ſe douteroit difficilement. On ne peut diſſimuler que dans une incertitude pareille, l'application de l'eau froide ſeroit très-haſardée.

SECTION SECONDE.

DE L'UTILITÉ DE L'EAU TIÉDE OU CHAUDE.

Les variétés dont les maladies ſont ſusceptibles par rapport aux différens individus qu'elles affectent; les divers états dans lesquels elles paſſent ſucceſſivement à raiſon de l'âge, des temps, des ſaiſons & des lieux;

les parties plus ou moins délicates qu'elles intéressent &c., ne supposent pas que l'eau froide puisse être un reméde applicable à toute sorte de maux. Les vertus qu'on lui a attribuées dans la section précédente ne s'étendent guére au delà des bornes prescrites. S'il est des circonstances où il faille relever l'énergie des solides, & augmenter l'oscillation des vaisseaux, il en est aussi où il importe beaucoup d'affoiblir leur ressort & de rallentir leur action.

I. Telles sont les propriétés générales de l'eau tiéde, qu'elle amollit le tissu de la peau, relâche la texture des nerfs qui la parcourent, dilate les pores, & les prépare à s'imbiber des parties aqueuses les plus divisées qui sont ensuite entraînées dans les voies de la circulation. Cette diversité d'effets mise en opposition avec ceux que produit invariablement l'eau froide ou glacée, fait naître la nécessité de varier l'usage de ces topiques, selon les indications relatives.

On ne combat jamais plus efficacement l'inflammation, on ne remédie jamais mieux

aux affections morbifiques des perfonnes d'une conftitution féche & principalement à celles des viellards dont les fibres font roides & deffechées, que par les bains, les fomentations, les immerfions, & les ablutions d'eau tiéde. Le vrai & feul reméde eft d'entretenir la flexibilité & l'action des fibres, en les humectant le plus fouvent qu'on peut.

II. L'eau tiéde réunit à peu de chofe près toutes les propriétés que l'on recherche dans certaines plantes, auxquelles on attribue la vertu de remplir cette indication d'une manière très-efficace. Les effets qu'elle à toujours produits dans les différentes circonftances où l'on avoit à combattre la rigidité des fibres & l'inflammation, prouvent jufqu'à quel point l'eau tiéde feule peut calmer la chaleur & relâcher le tiffu fibreux. C'eft l'opinion générale; & elle n'a jamais varié. Les fubftances végétales qui lui communiquent leur faveur ou leur propriété émolliente, n'y ajoutent donc rien ou prefque rien. On en excepte cependant quelques unes d'entr'elles qui fourniffent une partie muci-

lagineuſe laquelle eſt en plus ou moins grande quantité dans la racine, la tige ou la ſemence de ces plantes, & dont l'application n'eſt pas toujours d'une néceſſité abſolue dans tous les cas. Les décoctions des végétaux purement aqueux, deſquelles il eſt aſſés d'uſage en chirurgie de fomenter les parties douloureuſes, n'ont jamais produit des effets ſupérieurs à ceux de l'eau qui en eſt la baſe, lorſqu'elle eſt emploiée à un dégré de chaleur convenable. On craindroit de dire que les ſucs de ces plantes unis à l'eau, nuiſent à ſa vertu relâchante. Il eſt certain cependant que ſi l'on fait attention à la couche de craſſe que ces fomentations chargées des débris de ces ſubſtances dépoſent ſur la partie malade, on pourra ſe convaincre d'après le raiſonnement le plus ſimple, qu'elles ſont plus propres à mettre des entraves à l'effet du reméde qu'à en favoriſer l'action.

Les cataplaſmes émolliens préparés avec la pulpe de ces mêmes plantes, ne ſont ſalutaires qu'autant qu'ils contiennent une certaine quantité d'eau à laquelle on communi-

que un dégré de chaleur respectif à celui de la partie malade.

Le seul avantage que ces cataplasmes puissent avoir sur l'eau tiéde, est de conserver plus long-temps l'humidité & la chaleur. Ce motif est bien suffisant pour leur donner la préférence sur les fomentations, à égalité de mérite, dans une foule de cas où la nécessité d'humecter l'appareil se renouvelleroit souvent. Comme on ne peut trop éviter de troubler la tranquillité dans laquelle reposent par fois les malades, & que des pansemens réitérés sont toujours à charge aux personnes qui les soignent, les cataplasmes préviennent l'un & l'autre de ces inconvéniens.

III. On ne pense pas demême des infusions aromatiques. Elles tiennent en dissolution des principes stimulans dont l'effet dépend autant du degrè de chaleur auquel on applique ces infusions, que des parties médicamenteuses qu'elles contiennent & qui lui doivent leur activité.

Les farines que l'on mélange dans ces différentes liqueurs & dont on compose

une pâte de moyenne confiftance ne font que de foibles acceffoires qui n'ont d'énergie qu'autant qu'ils font liés avec le principal. L'idée que l'on s'eft faite des vertus particuliéres de ces farines tient un peu trop à la crédulité; car celles que l'on qualifie de réfolutives étant cuites dans une décoction émolliente, fe penêtrent de leur principe aqueux & n'agiffent alors que comme de fimples relâchans.

L'ufage a cependant établi des loix dans l'exercice de la chirurgie, que j'aurois à me reprocher de vouloir enfreindre. Mon opinion contraire fur les vertus que l'on attribue fpécialement à ces préparations farineufes, fans avoir égard aux véhicules dans lefquels on les fait cuire, eft fondée fur l'obfervation & l'expérience. Quoiqu'il en foit, je n'ai pas la préfomption de croire que mon fentiment dût faire autorité. Je dis ce que j'ai vu, je rends compte tout bonnement de ce que j'ai obfervé, & il n'eft perfonne qui ne puiffe en faire autant.

IV. Les praticiens les plus méthodiques des

ſiècles derniers ne confondoient point les propriétés de l'eau froide avec celles de l'eau chaude. Les temps propres pour employer ce reméde froid ou chaud, étoient marqués par les changemens qui ſurvenoient dans les plaies, & par les diverſes révolutions que chaque ſaiſon entraînoit après elle. Les modifications de la chaleur & du froid dont l'eau eſt ſuſceptible ſervoient favorablement leur vues. Le dégré de chaleur auquel ils emploioient ordinairement l'eau étoit tel, qu'elle dût exciter une ſenſation agréable lorsqu'on y plongeoit la main. C'eſt ainſi que PARÉ l'entend quand il dit qu'elle doit être tempérée ou tiéde.

CELSE a adopté de point en point la doctrine d'HIPPOCRATE rélativement à l'uſage extérieur de l'eau tiéde, dans la cure des maladies inflammatoires. La marche qu'il conſeille de ſuivre en pareilles occaſions eſt auſſi réflêchie que ſavante. On y voit la ſimplicité des panſemens réunie à l'avantage de découvrir rarement les plaies. Ces préceptes ſalutaires que MAGATUS & BELLOSTE

ont fait revivre, ſont fondés ſur des raiſonnemens & des faits qui ſe renouvellent chaque jour dans la chirurgie cultivée par des perſonnes inſtruites. Elle auroit peut être à ſe plaindre, cette chirurgie, de ce que ces préceptes ne ſont pas aſſés reſpectés.

CELSE eſt auſſi le premier qui ait fait ſentir la néceſſité de varier les fomentations froides & chaudes, ſelon les temps & les ſaiſons. Il conſeille les fomentations d'eau tiéde en hyver & celles d'eau froide en été. On ne ſauroit ſe refuſer aux motifs qui lui font déſirer cette alternative. Il ſuffit de lire ce qu'il dit, en parlant des ulcères fongueux de la matrice & du fondement, pour être pénêtré de la néceſſité de varier ces deux moyens, autant par rapport à l'âge que par rapport aux tempéramens. (*) Suivons-le un moment dans la cure des plaies.

CELSE preſcrivoit de ne lever le premier

(*) On peut conſulter le premier volume de l'hiſtoire de la chirurgie par DUJARDIN, au défaut de l'ouvrage précieux de l'auteur.

appareil des plaies fraiches que le troisième jour, puis ensuite de les laver avec de l'eau froide pour emporter la sanie. Cet appareil devoit rester en place jusqu'au cinquiéme, & si la plaie commençoit alors à se réunir, & que le gonflement ne fut pas conséquent, il vouloit que l'on continuat le même procédé. Mais lorsque par evênement les plaies étoient enflammées, que les lèvres en étoient écartées & séches, il conseilloit l'eau chaude, afin de relâcher, d'amollir, de dissoudre les matiêres, & de favoriser la suppuration. Il en recommandoit expressément l'usage, jusqu'à ce que le gonflement fut diminué, & que la couleur de la plaie devint plus naturelle. C'est à cette époque qu'il substituoit un emplâtre qui devoit terminer la cure, & l'eau chaude ne servoit plus dès-lors qu'à emporter la sanie.

On sera probablement surpris que CELSE après avoir mis la plaie en bon état au moyen de l'eau tiéde, l'abandonne tout-à-coup pour recourir à un emplâtre. Il ne

faut attribuer ce changement qu'à la confiance qu'il pouvoit avoir en ce topique, lorsque la plaie étoit détergée & diſpoſée à ſe cicatriſer. Mais ce n'eſt pas une raiſon pour croire qu'en humectant chaque jour la plaie & ſes environs, l'eau tiéde perde quelque choſe de ſon mérite, & de ſon utilité, tant s'en faut. Ces fomentations entretiennent les fibres dans une ſoupleſſe néceſſaire pour opérer le dégorgement ſuppuratoire des ſucs, dont la marche eſt toujours rallentie à la circonférence des plaies; & elles concourrent parconſéquent à en favoriſer la cicatriſation.

Les connoiſſances ſur les vertus particuliéres de l'eau chaude dans la cure des maladies externes, ſe ſont transmiſes d'âge en âge. PARÉ, d'ALÉCHAMP, REULIN &c. en font le plus grande éloge d'après HIPPOCRATE, CELSE & GALIEN. On trouve partout des témoignages de ſon utilité & elle ne les doit qu'à de nombreuſes expériences. Il n'y a qu'une voix ſur ſon efficacité. «Tous lui » reconnoiſſent la ſublime vertu de réſoudre

„ l'humeur ſubtile ſuperficielle, de liquéfier
„ & ſubtiliſer la plus groſſe & la plus pro-
„ fonde, afin qu'aiſément elle ſoit réſolue
„ à ſon tour, & finalement celle d'apaiſer
„ la douleur & de relâcher ce qui eſt
„ tendu.„

PARÉ ajoute à ceci une remarque fort intéreſſante; elle conſiſte à faire mieux ſentir encore les propriétés de l'eau chaude, dans les cas où elle eſt principalement indiquée, en déſignant les tempéramens ſur lesquels elle a des effets plus ſenſibles & infiniment plus prompts. Cette obſervation a eſſentiellement rapport aux conſtitutions habituellement ſéches. "Les fomentations d'eau chaude, car
„ c'eſt ainſi qu'il s'exprime, rendront la par-
„ tie charnue mieux nourrie, ſucculente
& refaite.„ PARÉ n'avoit pas ſeulement compris, mais avoit vu que l'eau tiéde ou chaude emploiée ſur des parties ſéches ou atrophiées par le deſſéchement des fibres, qu'elle qu'en ſoit l'occaſion, les pénétroit peu-à-peu, les relâchoit, rétabliſſoit la

circulation dans les vaiſſeaux où les fluides ne pouvoient percer, faute d'une oſcillation aſſés vigoureuſe & pour cauſe d'une réſiſtance trop forte. PARÉ, ce chirurgien dont la France s'honorera éternellement, & à qui les nations étrangères doivent également le tribut que lui méritent ſes rares & ſavantes connoiſſances, PARÉ, dis-je, après avoir dicté les régles ſelon leſquelles on doit faire uſage de l'eau chaude, preſcrit celles qui apprennent à ne pas en abuſer. Il fait voir que c'eſt en ceſſant ces fomentations dès qu'il y aura une certaine rougeur & élévation ſur la partie, qu'on évitera les maux qui réſulteroient infailliblement d'un relâchement porté trop loin.

V. Quoique nous ayons parlé avantageuſement de l'eau froide dans le traitement des plaies contuſes, même avec déperdition de ſubſtance; c'eſt ici le cas de faire une diſtinction par rapport au ſujet bleſſé. Cette diſtinction a pour objet la variété des tempéramens, attendu que ce ſont eux qui

doivent diriger dans le choix qu'on ſe propoſe de faire entre l'eau froide ou chaude ; toutes les fois que l'on veut agir méthodiquement. Les propriétés de l'une étant différentes & diamétralement oppoſées à celles de l'autre, on voit naître la néceſſité d'en varier l'uſage ſelon les circonſtances.

J'ai touché aſſés ſenſiblement cet important ſujet en parlant de l'abus des ſpiritueux dans le traitement des contuſions, à la fin de la ſeconde ſection de ma diſſertation ſur l'utilité des évacuans ; & me ſuis principalement attaché à diſtinguer les cas où ils étoient plus nuiſibles qu'utiles. Quoique je me ſois fort appliqué à faire ſentir les égards que l'on devoit à l'âge & à la conſtitution dans la cure de ces maladies, & que j'aye rapporté quelques exemples qui juſtifient cette néceſſité ; je le répete aujourd'hui avec un nouvel intérêt, parceque je préſume qu'il faut beaucoup de temps avant de parvenir à déſabuſer les chirurgiens routinés.

Il ſeroit à déſirer que l'on réfléchit plus ſérieuſement ſur la manière d'agir des ſpiri-

tueux, & que l'on ne s'en rapportat pas toujours à des effets qui dépendent plus ſouvent de la nature, que des remèdes, & d'après leſquels cependant on juge généralement de leurs propriétés en pareils cas. Avec un peu d'attention à obſerver ce qui ſe paſſe dans la cure de ces tumeurs, on verroit qu'ils ſont quelque fois plus malfaiſans qu'avantageux. La réſolution des fluides arrêtés dans les vaiſſeaux contus eſt uniquement ſoumiſe à l'action de ces vaiſſeaux mêmes. Si cette action eſt trop forte, que les fibres ſoient trop tendues, ou qu'aucontraire cette action languiſſe & que les fibres ſoient trop lâches, il eſt apperçu que cette réſolution ne pourra pas avoir lieu. Il importe donc néceſſairement pour l'obtenir, d'affoiblir l'énergie de ces fibres ou de l'augmenter ſelon les circonſtances. Les inflammations & les dépôts conſécutifs qui ſurviennent dans le traitement de ces maladies, ont certainement des cauſes auxquelles l'uſage empirique des remèdes a beaucoup de part.

Lorſque les fibres contuſes ſont plus ſé-

ches qu'humides, les topiques relâchans ſont préférables aux toniques. Les fortes contuſions ne ſupportent point le contact habituel des ſpiritueux ; ils ne ſervent qu'à concentrer les fluides & à entretenir la roideur des ſolides. Il n'eſt pas douteux qu'étant appliqués ſur la circonférence de la contuſion, ils ne puiſſent être de quelqu'utilité, ſi en même temps on recouvre tout ce qui eſt fortement contus, d'un médicament relâchant ; l'eau chaude mérite la préférence ſur l'eau froide dans cette occaſion. Les expériences du Baron de HALLER concernant l'irritabilité doivent jetter un grand jour ſur ces procédés chirurgicaux. Lorsque la chaleur avoit diſſipé la partie la plus fluide du gluten, & que parconſéquent l'irritabilité muſculeuſe étoit éteinte, il la faiſoit revivre ſur le champ en humectant la partie avec de l'eau tiéde. Si ces effets qui ſont favorables à notre opinion ne ſuffiſent pas pour confirmer ce que nous avons dit de la néceſſité de varier les moyens ſelon les circonſtances, recourons à l'obſervation.

c'eſt mettre l'exemple d'après la régle.

Deux jours après l'entrée du ſoldat d'Alſace à l'hôpital, ſoldat duquel on a fait l'hiſtoire dans la ſection précédente au ſujet d'un coup de couteau ſur le dos de la main, qui a été habituellement panſé à l'eau froide; il ſe préſenta un caporal du régiment de Foix, nommé Gaudin, compagnie de la Richardière, bleſſé d'un coup de pointe de ſabre qui traverſoit l'épaule dans l'épaiſſeur du deltoïde. Cet homme étoit d'une complexion ſéche & avoit la fibre très-irritable.

La tuméfaction exceſſive qui ſurvint à l'épaule, l'inſtant d'après cette bleſſure, indiquoit un épanchement dans le trajet qu'avoit parcouru le ſabre. Le moyen d'évacuer ce ſang étoit d'agrandir la plaie poſtérieure dont l'étroiteſſe lui fermoit l'iſſue. Cela fait, je fis fomenter la tumeur avec l'eau chaude, & le lendemain elle fut diminuée de plus de moitié. Le ſang s'étoit librement écoulé ſous le dégré de chaleur douce que les fomentations entretenoient. Le trajet ſe conſolida peu-à-peu, à la faveur d'une

légère

légère ſuppuration, & les deux plaies ne tardérent pas à ſe cicatriſer. Cette cure ne fut point traverſée, & le malade reprit ſes exercices militaires le vingt-quatre mars ſuivant.

Le 20 avril enſuite, deux fuſiliers du régiment d'Heſſe-Darmſtadt, entrérent à l'hôpital, bleſſés de coups de verges, pour cauſe de déſertion. L'un âgé de vingt-deux ans, étoit d'un tempérament humide, & avoit la fibre très-lâche. L'autre parcourant ſa trente-huitieme année, étoit au contraire d'une conſtitution robuſte, bilieuſe & ſéche.

Le premier, Jean H*** fut panſé conſtamment avec l'eau froide & parfaitement guéri le neuviéme jour, quoique les tégumens euſſent été déchirés aſſés profondément en pluſieurs endroits.

Le ſecond, Chriſtophe A*** fut fomenté avec l'eau chaude. Malgré qu'il eut été plus maltraité que le premier, il fut néanmoins entiérement guéri le dixiéme jour.

VI. Il eſt un autre genre de plaies récentes ordinairement accompagnées de contuſions,

dans le traitement desquelles l'eau chaude n'excelle pas moins. Il s'agit des plaies d'armes à feu où la meurtrissure précéde & accompagne toujours la solution de continuité des parties qui ont essuyé l'effort du choc. C'est pour me rapprocher de l'utilité de ce topique, relativement à ces sortes de plaies, que je rappelle ici la discussion intéressante qui s'éleva à ce sujet en 1577, entre DAUGARON & MARTEL, chirurgiens ordinaires d'HENRI III. DAUGARON révoquoit en doute l'efficacité de l'eau appliquée à froid, dans les cas où l'on la disoit indiquée, tandis que MARTEL concluoit pour l'affirmative. L'histoire de cette discussion porte que le chancellier JOUBERT fut choisi pour médiateur. Sa décision fut en faveur de l'eau froide, de laquelle il n'hésita pas d'étendre les propriétés jusques sur les plaies d'arquebusades; & il ouvre son sentiment par ces paroles. "*Pour dire ce qui m'en*
" *semble, on peut guérir parfaitement l'arque-*
" *busade, & autres plaies telles que dessus, avec*
" *de l'eau simple, & il n'y auroit ni enchan-*

„ *tement ni miracle, ainſi que la plupart des*
„ *idiots ſe le ſont perſuadés* (*).

On ne peut diſſimuler cependant que la théorie des plaies d'armes à feu répugne à l'uſage de l'eau froide. La contraction ſpasmodique à laquelle les parties bleſſées ſont expoſées immédiatement après le coup reçu, en conſéquence de l'ébranlement qu'elles ont éprouvées ; la ſtupeur où tombent ſubitement les nerfs, à raiſon de la ſuſpenſion du fluide nerveux ; la convulſion qui a lieu par rapport à l'irrégularité de ſon cours ; la roideur des ſolides occaſionnée par l'engorgement inévitable qui ſuccéde au déchirement d'un certain nombre de vaiſſeaux

(*) On peut voir les détails ſatisfaiſans dans leſquels chacun d'eux eſt entré, à la fin du livre des plaies d'arquebuſades de LAURENT JOUBERT, pag. 326, & ſuivantes.

La poudre de ſympathie dont quelqu'uns accompagnent ce procédé eſt donc évidemment inutile, puiſqu'il eſt prouvé que l'eau opére de merveilleux effets ſans ſon ſecours. Nous aimons à croire que les perſonnes jalouſes de défendre les droits de l'art de guérir, contribueront à étouffer ce préjugé inſidieux qui le déshonore.

cautérifés, font autant de raifons ce me femble, pour rejeter l'eau froide. Quoique pénêtré d'un profond refpect pour la décifion d'un auffi grand maitre que JOUBERT, je ne puis m'empêcher de dire que, fes conclufions en faveur de l'eau froide dans le traitement des plaies d'arquebufades, font malheureufement dénuées de preuves qui puiffent juftifier la folidité de fon opinion. Je dis même plus, il eft très-difficile d'affeoir une décifion fur un objet de cette efpèce, fans avoir auparavant confulté la nature & l'avoir fuivie dans fes opérations. Les lumiéres de la raifon peuvent éclairer feules en pareilles circonftances, au défaut de l'expérience. Si la propriété de l'eau froide eft de refferrer les fibres & de les défendre de la fluxion humorale, (pour me fervir des propres expreffions de JOUBERT) cette propriété admife comme inconteftable, prévient naturellement contre l'eau froide; puifqu'il eft évidemment indiqué dans ces fortes de plaies, de faire ufage des moyens qui déterminent les fibres à fe relâcher.

Que pourroit-il résulter de favorable, des fomentations d'eau froide sur des fibres contraintes, crispées & tendues, dans l'ensemble desquelles la circulation est, pour ainsi dire, suspendue par un violent éréthisme, & où le cours du fluide nerveux est entiérement bouleversé & interrompu?

La suppuration étant manifestement le signal de la détente, & ne devant attendre que d'elle la cessation des accidens; n'est-il pas plus raisonnable & plus naturel de préférer les topiques qui peuvent l'accélérer, en favorisant le relâchement des vaisseaux, d'où elle tire sa source? l'eau froide, encore une fois, peut-elle l'exciter en pareil cas, & inspirer la même confiance que l'eau tiéde? envain vanteroit-on ici la faculté qu'à l'eau froide de tempérer la chaleur & de prévenir les engorgemens inflammatoires; il est indubitable qu'alors, elle provoqueroit l'accumulation des liqueurs dans les vaisseaux rompus & adjacens, & que par une suite nécessaire la suppuration seroit plus tardive & plus rare. C'est pourquoi

je ne m'en ſuis jamais ſervi dans cette circonſtance; j'aurois crains qu'elle n'eut produit les mêmes effets que les ſpiritueux auxquels on eſt fondé en raiſons, à attribuer la plupart des accidens qui ſurviennent après ces ſortes de bleſſures (*).

Entrainé enfin par une opinion contraire à donner la préférence aux relâchans, de l'efficacité deſquels j'étois convaincu depuis longtemps par ma propre expérience, j'ai confidemment eu recours à l'eau tiéde. L'evênement malheureux, arrivé le deux &

(*) Je ne fais pas trop ſi les inflammations cuiſantes, les dépôts ſi familiers à la ſuite des plaies d'armes à feu, les convulſions &c. ne ſont pas quelquefois excités par les panſemens peu méthodiques. Le choix des remédes n'eſt rien moins qu'indifférent dans la cure des plaies les plus ſimples; c'eſt au moins ce que l'obſervation nous a fait voir jusqu'ici. Le grand talent du chirurgien conſiſte à ſeconder les vues de la nature. L'expérience, & un ſavoir dirigé par la connoiſſance des tempéramens, apprennent à éviter les accidens que l'on eſt affés dans l'uſage d'imputer à certains vices particuliérs, dont l'on ſuppoſe toujours les humeurs impregnées, quoique rien ne ſoit moins poſitif que cette ſorte d'impureté.

le quatre juin dernier à ſept canoniers du régiment de Metz, en faiſant l'épreuve de pluſieurs pièces de canons d'une compoſition nouvelle, a été un ſurcroit d'occaſions à me confirmer dans mes principes.

Tous ont été apportés à l'hôpital immédiatement après leur accident, ayant les mains & l'avant bras brulés, contus, déchirés & fracturés en pluſieurs endroits. Un d'entr'eux, Remillion, a eu la main gauche & une partie de l'avant bras emportés, le cubitus & le radius briſés & fendus dans une partie de leur longueur & avec eſquille, & les chairs en lambeaux. Eh bien! pas un n'a éprouvé le moindre engorgement inflammatoire qui ait pu faire naître un ſoupçon d'inquiétude!

Une douce humidité couvroit déja les plaies le ſecond jour, & le troiſiéme la ſuppuration étoit auſſi abondante qu'elle pouvoit l'être.

Quoique le déchirement de la peau, des tiſſus membraneux & aponévrotiques fut conſidérable; il ne m'eſt pas venu dans l'idée d'inciſer ni de ſcarifier ces plaies de droite

& de gauche comme le prefcrivent quelques auteurs qui ont donné des préceptes fur le traitement de ces maladies. Ces incifions, ces fcarifications auxquelles ils attachent tant de confiance, font très-utiles quand elles font faites à propos. Mais font-elles toujours néceffaires, & doit-on fcarifier toutes les plaies d'armes à feu fur le champ, afin d'éviter les accidens qu'elles font fufceptibles d'occafionner ? j'en doute, je le dis ouvertement.

Telle fcarification faite quelquefois à deffein de prévenir un étranglement facheux, peut-elle même en être la caufe, lorsqu'on a négligé de remonter à la fource du mal qui y donne occafion. C'eft moins l'effet que cette caufe, qu'il eft effentiel d'attaquer alors. En modérant le jeu des vaiffeaux, & les défendant contre l'affluence des liqueurs, par l'ufage des remédes convenables ; il eft rare qu'on foit obligé d'avoir recours aux fcarifications & aux incifions. quoiqu'il en foit, je n'employai ici que l'eau chaude ; elle fut le feul & unique re-

méde dont je me fois fervi jufqu'à l'époque où la fuppuration fut parfaitement établie. Il eft vrai que, le tiffu cellulaire devenu néceffairement plus foible & plus lâche, j'y fubftituai les fomentations d'eau froide, & que je ne recouvris plus les plaies qu'avec la charpie féche.

Cette conduite affés conforme à la doctrine de CELSE dans le traitement des plaies fimples, compofées ou compliquées, mais récentes, a eu le plus heureux fuccès. Puiffe ce procédé fi fimple pouvoir fixer un jour l'attention des maîtres de l'art, & les exciter à en faire l'expérience de nouveau! avec les confidérations particuliéres qu'exige néceffairement la préférence que l'on peut accorder à ce reméde dans la circonftance; peut-être prendroit-il faveur, & pourroit-il fuppléer à ces topiques dont l'on vante les vertus dans la cure de l'éryfipéle; topiques auxquels l'habitude plus que le raifonnement foumet fervilement quelques chirurgiens? je n'en veux d'autre preuve que l'inconftance des effets qui en réfultent.

VII. La ſeule choſe à conſidérer dans le traitement de l'éryſipéle, eſt la néceſſité de relâcher les vaiſſeaux de la peau à meſure que les fluides y abondent; car je doute fort de la réſolution de la matière morbifique, ainſi que des bons effets qui peuvent en réſulter, ſi on n'a d'autre intention que celle de refouler l'humeur. La douleur & la chaleur, ſuite indiſpenſable de l'engorgement, dépendent autant de la réſiſtance des vaiſſeaux que de l'affluence des liqueurs qui y ſont chaſſées avec trop de force. Or, ſi l'on parvient à relâcher les ſolides, & que d'un autre côté on réuſſiſſe à modérer l'activité des fluides; il eſt certain que le ſentiment de douleur ſera moins vif, que la réſolution pourra avoir lieu, ou qu'enfin la ſuppuration ſera moins abondante & moins tardive. La ſoupleſſe dans laquelle la conſtante application de l'eau tiéde entretient la peau, inſpire du moins cet eſpoir ſurtout par rapport à l'éryſipéle. Les pores cutanés plus ouverts & par cette raiſon plus libres, favoriſent & l'effet du topique & la

résolution de l'humeur. C'est par-là que les globules d'eau pénétrant les solides, & se mélangeant avec les liqueurs, en modèrent l'acrimonie & en appaisent l'effervescence (*).

VIII. Est-il rien de plus salutaire aussi, que les fomentations d'eau chaude dans le traitement des plaies & des ulcères secs & enflammés? connoit-on un topique plus propre à s'insinuer à travers les fibres charnues découvertes, à détremper les molécules épaissies des fluides qui les étranglent, & à dérider leur extrémité qui vient aboutir à la plaie? c'est en conséquence des effets qui résultent de son application soutenue, que l'oscillation des vaisseaux engorgés devient plus douce, & que les humeurs

(*) L'immersion dans l'eau bouillante de l'extrémité d'un doigt menacé d'inflammation par une douleur vive & profonde, a suffi plusieurs fois pour prévenir un engorgement plus considérable, & éluder la maladie aux coups de laquelle il étoit exposé. Il ne faut pas confondre cet effet avec celui de l'eau tiède ou chaude. L'eau bouillante agit alors comme l'eau glacée ou la glace.

liquefiées trouvant moyen de s'échapper par la bouche des tuyaux rompus, ſe vident dans le réſervoir commun ; & delà ſuit le calme.

Enfin les plaies & les ulcères habituellement douloureux, (ſentiment que l'application des onguents & des emplâtres ne peut qu'accroître) & des quels une matière féreuſe & brûlante, exprimée de tous les points de l'ulcération, récule journellement les bornes de la cure, peuvent-ils être plus convenablement & plus utilement traités qu'avec l'eau chaude? Elle diſſipe inſenſiblement la douleur dont l'exiſtence écarte toujours la cicatrice (*). Les ſucs ichoreux prennent ſucceſſivement un caractére louable, les chairs ſe colorent, & les rudimens de la cicatrice ne tardent pas à paroître.

Les épulotiques ou onctueux les plus anodins & les plus vantés n'ont aucun mérite,

---

(*) Et ſi in eo fuerit dolor, impediet conglutinationem, RHASES de ulceribus.

& ne font d'aucune utilité dans la cure de ces fortes d'ulcères. Ils ne cédent jamais qu'à l'ufage des topiques relâchans, & la preuve m'eft acquife que l'eau froide a tenu lieu de tous autres remédes. Il feroit fuperflu d'en groffir cette differtation, parcequ'il eft problablement peu de chirurgiens qui n'en aient fait l'experience. Celui qui apperçoit au premier coup d'oeil, que la caufe du retard dans la cicatrifation de l'ulcère dépend de la fécherefle de la fibre, eft vraiment inftruit. Il eft difficile qu'avec de pareilles lumiéres il ne porte pas promptement & efficacement le reméde au mal. Mais le reméde qui fe trouve le plus facilement fous la main, & le non moins falutaire de tous, eft à mon avis l'eau tiéde. j'ai vû ce topique fi fimple, dirigé avec attention, rappeller dans très-peu de temps, la fuppuration dans des plaies qu'une inflammation locale fubite avoit fait difparoître. Le cas étoit preffant: on fait à quels dangers le reflux de matiére purulente peut expofer un malade ; mais eft-on toujours

aſſés en garde contre cet evênement, dont les cauſes ſont ſi multipliées ?

IX. Les motifs qui ont fait adopter l'eau tiéde dans la cure des plaies & des ulcères les plus profonds, n'ont pas exceptés de cette claſſe ceux qui laiſſoient voir à nud des tendons, des membranes, des ligamens, des nerfs & même des os, ou qui recéloient certaines complications, contre lesquelles on ſe croiroit peut-être autoriſé à employer des médicamens d'un genre bien différent. Si je dis que PECCETIUS a eu raiſon de croire aux effets fâcheux que devoient produire les onctueux & les emplaſtiques ſur les nerfs, & qu'il préféroit d'y appliquer les huiles chaudes & bouillantes ; prouverai-je autre choſe, ſi non qu'il ne voyoit rien de plus ſûr pour appaiſer la douleur, que d'en détruire le ſentiment par des remédes extrêmement ſubtiles & violens ? Ce procédé a pris faveur & partout où l'on n'a pu parvenir à faire la ſection du nerf, on la cautériſé. L'uſage aſſés conſtant que l'on a fait autrefois des huileux par préférence, pour

remplir cette tâche, a fait dire que l'huile étoit l'amie des nerfs, & on l'a cru. C'eſt d'après cette fauſſe croyance qu'on a regardé l'eau chaude comme un reméde auſſi pernicieux que les onguens & les emplâtres, dans les plaies de ces parties dont la délicateſſe eſt extrême, ſous prétexte que l'humidité & la chaleur leur étoient contraires. C'eſt vraiment le ſens de l'expreſſion de TAGAULT en parlant de l'eau chaude: voici ſes propres paroles. "Car combien qu'elle ſoit fort „ utile & idoine aux autres inflammations „ parcequ'elle les appaiſe fort, elle eſt tou- „ te fois contraire aux nerfs, car telle pour- „ riture provient & s'engendre en telles „ plaies, des choſes humectantes & échauf- „ fantes„ (*).

Si la plaie eſt plus humide qu'elle ne doit l'être, & les ſucs parconſéquent trop aqueux; ſi les chairs ſont flaſques & molaſſes; il n'eſt pas ſurprenant alors que l'eau

---

(*) Inſtitut de Chirurg. Liv. 2. pag. 569.

tiéde ne contribue à les rendre plus mauvaiſes, n'y détermine la pourriture, ou ne l'accélére peut-être. Il eſt bien peu de perſonnes qui ne ſachent que l'humidité & la chaleur, ſont les précurſeurs de la gangrêne ſurtout dans les plaies. Mais ſi cette pourriture a effectivement lieu en cas pareil; pourquoi les nerfs qui ſont partie de l'enſemble deſtiné à perdre la vie, en ſeroient-ils exempts? s'en ſuit-il delà que l'application ſage & méthodique de l'eau chaude ſoit un reméde contraire aux nerfs? entre l'uſage & l'abus, la ligne de ſéparation eſt grande. De quelle manière faudroit-il s'y prendre enfin, pour perſuader que plus ces parties, ſi délicates & ſi ſenſibles, ſont douloureuſement affectées; moins elles ſupportent le contact des remédes doux?

Il eſt donc poſſible que l'application immédiate de l'eau tiéde ſur les nerfs, ſoit plus propre à en calmer la douleur qu'à l'aigrir. Mon expérience me rend un peu crédule ſur ce point, quoiqu'en diſent TAGAULT & ſes ſectateurs. Cette vérité me

paroît

paroît inconteſtable, à moins qu'on ne ſe plaiſe à changer l'idée ſous laquelle on préſente cet objet. Il reſte à ſavoir actuellement pourquoi l'application de l'eau tiéde ſur les os dénudés, ſurtout lorsque les bords de la plaie ſont dans un état de ſouffrance & d'engorgement, pourroit laiſſer des craintes ſur ſon uſage, comme on le dit.

Bien loin que ce topique contrarie la nature dans ſes projets d'exfoliation, je ne doute point qu'il ne puiſſe la ſervir utilement. Ses propriétés ne démentent point cette opinion. Les principaux effets de l'eau tiéde conſiſtent à relâcher les fibres qui adhérent aux os, à modérer le jeu oſcillatoire des vaiſſeaux qui ont un commerce établi avec eux, & à prévenir conſéquemment l'excès du mal dont ils ſont menacés. Une longue ſuite d'évênemens prouve pour ces faits, & pas un ne dépoſe contre l'uſage utile qu'on peut faire de l'eau tiéde, dans pareilles circonſtances.

Si l'exfoliation eſt un accident à éviter

dans les plaies des parties dures, & qu'il y ait un reméde capable de la prévenir en certains cas, je ne doute point que l'eau tiéde n'y parvienne, puiſqu'elle les défend & les garantit de la ſéchereſſe à laquelle il eſt impoſſible que l'exfoliation puiſſe échapper. A ſuppoſer que cette l'exfoliation ſoit inévitable & que le procédé dont la nature ſe ſert pour ſéparer la partie morte d'avec la ſaine ſoit trop lent, à raiſon de l'excès de deſſéchement des fibres, il n'eſt pas un topique plus favorable à la circonſtance que l'eau tiéde ; d'autant plus que cette exfoliation n'eſt dûe qu'au prolongement des vaiſſeaux ſains qui ſoulevent & déplaçent la portion deſſéchée. De quelle utilité peuvent être les ſpiritueux ſi fort en uſage autrefois, & deſquels on abuſe encore de temps en temps aujourd'hui, à deſſein d'accélérer cette opération qui attend plus de la nature que de l'art ? Eſt-ce ſur des parties inanimées que l'on doit porter le reméde ? Quel rapport & quelle influence ont ces parties, ſur ce qui ſe paſſe parmi celles qui ſont vi-

vantes? Tout commerce n'eſt-il pas interrompu entre-elles?

Ceux qui ont obſervé de plus près les mouvemens de la nature dans l'exfoliation,(*) rejettent toute eſpèce de remédes à qui l'on ſuppoſe des propriétés capables de la hâter, parcequ'ils en reconnoiſſent la futilité & même l'inutilité. Le raiſonnement duquel ils appuyent leur opinion, eſt ſi conforme aux loix de la nature, que l'on ne peut y contredire ſans faire tort aux lumiéres de la raiſon.

Les motifs qui paroiſſent mériter une préférence entiére à l'eau tiéde dans le cas préſent, n'excluent cependant pas généralement l'uſage des remédes d'un genre & d'une vertu différente, ſur les environs de la plaie ou de l'ulcère qui ne peut guérir ſans une exfoliation oſſeuſe. Toutes les fois que les chairs ſont molaſſes, fongueuſes & ſaignan-

(*) Voyés les mémoires de l'académie des ſciences dans leſquels ſont conſignées les expériences de Mr. TENON, ſur l'exfoliation.

tes, elles annoncent un défaut d'énergie dans les vaiſſeaux intéreſſés à ce que cette exfoliation ſe faſſe promptement. La matiére ſéreuſe qu'ils dégorgent, le dénote aſſés. Dès indications ſi ſimples & ſi naturelles doivent faire ſentir le beſoin de ranimer l'action des ſolides, & de leur imprimer une force énergique ſuffiſante pour ſurmonter l'obſtacle contre lequel ils ont à lutter. Le régime, les médicamens internes, les topiques &c. fourniſſent les uns & les autres des moyens dont l'on peut tirer avantage dans la circonſtance.

On voit par cette courte digreſſion que, ſi j'ai fait l'éloge de l'eau tiéde, dans la généralité des cas relatifs à l'exfoliation, je ne diſſimule pas qu'elle peut être inutile & même contraire dans certains d'entre-eux. J'obſerve ſeulement que l'uſage auquel on la deſtine ne ſauroit être manifeſtement nuiſible, à moins que ſon application ne ſoit dirigée par une main parfaitement ignorante. Eſſayons cependant de confirmer, s'il eſt poſſible, l'utilité de ſes effets, par

des comparaiſons priſes dans les maladies qui affectent directement la ſubſtance des os. Citons les caries ſéches avec vermoulure pour exemple. Je n'en appelle ici qu'à l'obſervation ; tous raiſonnemens ne pouvant détruire les expériences faites à ce ſujet. Elles prouvent évidemment, ces expériences, qu'un os dans cet état de carie abſorbe les parties aqueuſes & les détermine à paſſer ſucceſſivement de la ſurface au centre. Que l'on les répéte de cette manière, que l'on laiſſe tomber quelques gouttes d'eau ſur un os deſſéché, dépourvû de ſa lame compacte ou percé de pluſieurs petits trous ; pour rendre la choſe plus ſenſible encore, que l'on prenne un os qui aura ſubi l'action du feu aſſés long-temps, pour en avoir détruit toute l'huile médullaire ; on verra que l'eau pénétrera peu-à-peu ſa ſubſtance & la traverſera de part en part. Que l'on compare actuellement cet os avec celui que nous ſuppoſons affecté d'une maladie qui aura à peu-près produit les mêmes effets, comme le pédarthrocace ou le

ſpina ventoſa ; l'eau chaude dont nous parlons, ne le pénétrera-t-elle pas également ; ne concourrera-t-elle pas à adoucir la matière acrimonieuſe cauſtique qui a cauſé localement la déſunion de ſes parties intégrantes ; ne relâchera-t-elle pas la texture des petits vaiſſeaux oſſeux ſuſceptibles de développement, mais que la chaleur & le deſſéchement intérieur contraignoient & reſſerroient ; ne provoquera-t-elle pas, ſi cela peut ſe dire, cette eſpèce de végétation qui doit contribuer à l'expulſion de la portion oſſeuſe morte, & ne contribuera-t-elle pas enfin, par une ſuite naturelle de tous ces effets réunis, à jetter les fondemens d'une guériſon ſolide ?

X. Il y auroit de l'extravagance à vouloir rendre univerſelles les propriétés d'un remède, tandis qu'elles ne ſont que relatives ; je le ſens bien. Auſſi l'eau tiéde n'eſt-elle pas applicable dans toutes les caries, à beaucoup près. A force de s'obſtiner à multiplier les vertus d'un moyen quelconque, il perd tout ſon mérite, & finit par inſpirer de la défiance. J'oſe répéter cette

vérité d'après tous ceux qui se sont permis un instant de réflexion sur les merveilles que l'on est dans l'habitude d'attribuer à tout ce qui paroît nouveau. Il n'y a guére que les empyriques qui croyent à l'universalité.

Les vices étrangers qui s'allient aux humeurs ne produisent pas toujours les mêmes effets chés tous les individus. Outre que les constitutions sont différentes; la manière de vivre y met encore une certaine variété qui imprime un caractére tout particulier aux humeurs. Cette variété se manifeste dans la nature des symptômes; les accidens sont diversifiés & tout annonce par la même raison que l'on doit diversifier les remédes. Tel chancre vénérien, par exemple, guérit très-aisement, en le pansant habituellement avec l'eau tiéde, chés certains sujets; tandis que le même mal dans une constitution opposée ne céde qu'à l'usage des contraires. Souvent même ils demandent des remédes très-actifs, toutes choses égales d'ailleurs.

On a pû guérir plusieurs ulcères scro-

phuleux avec l'eau froide. Je n'ai pas à me glorifier de ſemblables ſuccès, quoique je l'euſſe eſſayé. Mais je puis compter au nombre des cures que j'ai faites en ce genre, beaucoup d'ulcérations anciennes, fortement ſoupçonnées de complication ſcrophuleuſe, guéries par une addition de ſel marin dans l'eau tiéde, ou de quelques gouttes d'eau de vie, avec laquelle je les panſois habituellement. On voudra bien croire que je n'ai pas l'intention d'inſpirer une confiance aveugle en ce topique, puiſque je proteſte contre, toutes les fois qu'il ne ſera pas aidé par l'uſage des remédes internes applicables à la variété des cas, convaincu que je ſuis qu'ils doivent toujours faire le fonds du traitement. Ce topique n'eſt pas non plus généralement ſalutaire ; car s'il m'a ſervi utilement quelquefois, il eſt des circonſtances où ſans être réellement malfaiſant, il a fait preuve d'inſuffiſance ; & rien n'eſt moins rare que ces circonſtances.

XI. Les ulcères tout-à-fait indolens m'ont toujours paru répugner à l'eau tiéde : auſſi ne m'eſt-il jamais arrivé de l'employer en pa-

reilles occurrences. J'en ai cependant fait un usage assés satisfaisant dans la cure de ceux dont les bords étoient élevés & endurcis ; mais sitôt qu'ils étoient ramollis, je ne le pansois plus qu'avec la charpie séche. Je substituois bien vîte alors les fomentations d'eau froide sur la partie malade, à l'eau tiéde dont je recouvrois précedemment & immédiatement l'ulcère.

XII. La classe des tumeurs formées par congestion m'a procuré de pareils phénoménes. Celles de ces tumeurs qui naissent avec un caractére de dureté & accompagnées d'une douleur obscure, sourde ou obtuse, se dissipent assés ordinairement par l'usage soutenu des fomentations d'eau chaude. Mais il faut avoir l'attention pendant la durée de l'application de ce topique, de rétablir & d'entretenir le libre cours des émonctoires connus pour avoir contribué à la maladie ; faute de ce soin, l'humeur délayée peut fort bien fermenter & se transformer en pus, ou être repompée & se réproduire ailleurs sous la même forme, ou sous celle de gâles, de

de dartres &c. Les purgatifs fondants dirigés avec méthode & circonſpection ſont les remédes internes les plus efficaces pour prévenir ces accidens. Ils excitent les ſolides à ſe débarraſſer de la matiére impure qui les opprime, & la portent ou l'entraînent ſur la voie des ſelles.

XIII. Si j'avois à combattre ces ſortes de tumeurs que l'on dit être eſſentiellement formées par l'air, je ne croirois pas employer un reméde plus ſalutaire que l'eau chaude pour les diſſiper. Il eſt vrai que je l'appliquerois à quelques dégrés de chaleur audeſſus de la tiéde, que j'ai toujours pris pour ſynonime avec elle dans le cours de ce précis, quoique je ſache bien qu'il n'eſt pas parfait.

Ces maladies, au reſte, ſont ſi rares que je n'ai point encore trouvé l'occaſion de faire uſage de ce reméde. Je m'y déciderois d'autant plus volontiers cependant, que les topiques chauds ſous forme ſéche ou humide, appliqués ſur la capacité du bas ventre, réuſſiſſent aſſés conſtamment contre les douleurs de coliques cauſées par les vents, qu'ils

les raréfient, les divisent & les chassent. Le régime déssicatif & chaud, les remédes stimulants recommandés dans la cure de ces tumeurs par plusieurs praticiens célébres, du nombre desquels je ne cite qu'AQUAPENDENTE, ne doivent pas être toujours employés indistinctement. Il faut avoir une parfaite connoissance de la source de ces maladies, pour les traiter avec succès.

XIV. Je n'aurois pas la même confiance à l'eau tiéde dans la cure des tumeurs qui affectent directement le systéme des glandes. Elle est plus capable, selon moi, d'aggraver la maladie que de la guérir; à moins que la tuméfaction de ces organes ne soit accompagnée d'une inflammation plus ou moins vive. Cet évênement n'est pas commun; & dans le cas où il auroit lieu, le terme de la maladie est toujours plus court. Dans quelle occasion que ce soit, il seroit ridicule d'en étendre l'usage au delà des bornes, & la durée de l'inflammation doit servir de régle.

Les vaisseaux constitutifs des glandes étant inévitablement affoiblis par l'engorgement

dont ils ont été travaillés, il feroit à craindre qu'une application foutenue de ce reméde ne donnat plus d'extenfion à la maladie. J'ignore encore fi ces craintes feroient fondées; mais tout m'engage à le croire.

Rien au monde ne m'a moins difpofé en faveur de l'eau tiéde dans les affections morbifiques des glandes, que les mauvais effets des cataplafmes ou des fomentations emollientes fur les fluxions vénériennes des tefticules. Quoique ce genre de maladie varie, c'eft-à-dire, quoique cette tuméfaction ne foit pas toujours inflammatoire, ni douloureufe à un point égal ; le reméde eft toujours le même entre les mains des chirurgiens routinés. J'ai fouvent obfervé cependant que ces topiques ; defquels on loue affés habituellement les vertus, n'étoient tout au plus propres que dans le principe de ces maladies ; qu'ils avoient bien en effet la propriété de calmer par fois la douleur ; mais que ce n'étoit jamais qu'aux dépens de l'accroiffement de la tumeur. Ce n'eft pas ici l'inftant d'en chercher la caufe ni d'en

demander la raifon ; contentons nous feulement de méditer fur ces réfultats.

Lorfque les douleurs font appaifées & que le tefticule a perdu une partie du volume qu'il avoit acquis pendant le rigoureux travail de l'inflammation ; il convient de changer la méthode fur le champ, & de fe replier fur les émolliens. La dureté & l'indolence de la tumeur rendent alors ces remédes utiles. C'eft précifément ici le cas où l'eau tiéde ou chaude peut être employée, avec fuccès. Ce topique n'eft du tout point fufceptible des mêmes inconvéniens que les cataplasmes, dont le poids fatiguant excite toujours de la douleur, quelque précaution que l'on prenne. Ces inconvéniens ne peuvent jamais être mieux fentis que par les chirurgiens excercés au traitement de ces maladies. (*) Les fomentations d'eau chaude,

(*) Ce n'eft en effet qu'aux yeux de perfonnes de l'art qui traitent habituellement ces maladies, que ces réflexions paroîtront naturelles. Je me propofe au refte de m'expliquer plus au long fur cet objet, dans un travail particulier relatif à la chirurgie médicale des affections vénériennes externes.

les bains locaux & les préparations fondantes & purgatives placées à propos, diſſipent aſſés promptement les reſtes de cette tumeur ; non ſi parfaitement cependant, qu'il n'en reſte ſouvent quelques veſtiges inſéparables de la ſtructure des parties qui ont ſouffert.

XV. Cette courte digreſſion doit ſuffire pour faire connoître les circonſtances où l'eau chaude peut-être employée utilement dans les affections glanduleuſes. Rappellons ici l'importance des médicamens relâchans dans le traitement des tumeurs qui attaquent principalement le corps des muſcles & les parties dures. L'eau tiéde eſt ſans contredit l'emollient le plus ſalutaire que l'on puiſſe appliquer en pareille occaſion ; ne fut-elle regardée que comme un reméde préparant ou prédiſpoſant.

Quand bien les principes de l'art ne diroient point qu'il eſt indiſpenſable de commencer la cure de ces maladies par l'uſage des topiques relâchans ; le raiſonnement ſeul éclaire ſur la conduite que l'on doit tenir. Lorſque la réſolution de la matière humo-

rale n'a pu ſe faire, (après une inflammation plus ou moins grande) par les moyens connus ; les fluides s'épaiſſiſſent à un point conſidérable, & les vaiſſeaux dans lesquel ils ſont entaſſés ne conſervent que très-peu de chaleur & n'ont preſque plus d'action. Il eſt indiqué alors, de décantonner ces fluides. La chirurgie preſcrit en conſéquence de les y diſpoſer par les cataplasmes préparés avec la pulpe, la poudre ou la farine des plantes émollientes cuites dans l'eau. Mais les circonſtances qui déterminent à l'application de ces topiques font connoître en même temps, que ceux d'entr-eux, qui auroient plus de facilité à pénétrer ces amas d'humeurs & à les détremper, feront inconteſtablement les plus ſalutaires & les plus efficaces. Or, l'eau tiéde dont les parties ſont d'une diviſibilité infinie paroît être ſupérieure à tous, & elle remplira d'autant mieux cette indication qu'on l'employera ſous la forme de vapeurs.

L'on ne peut articuler poſitivement ſur le terme où il convient d'en ceſſer l'uſage,

pour recourir à des remédes d'une claſſe différente & d'une nature plus énergique. C'eſt au chirurgien à juger de l'inſtant où les ſolides ont recouvré aſſés de liberté pour atténuer entiérement le reſte de l'humeur & le rendre à la circulation. La diminution ſenſible de la tumeur & ſa molleſſe comparées à la dureté qui en faiſoit un des principaux caractéres, ſont les indicans les plus ſurs. Quoique ces ſignes ſoient en faveur d'une cure prochaine, il peut y avoir des cauſes ſecrétes qui captivent l'humeur, de manière que vénant à rentrer dans la maſſe, elle puiſſe devenir une nouvelle occaſion à la maladie: c'eſt une vérité connue, & dont la réaliſation a été ſouvent fatale à plusieurs malades, faute d'avoir conſulté la nature & ſuivi les indications qu'elle préſente.

J'ai été témoin de pluſieurs congeſtions humorales qui ont été diſſipées completement par l'uſage ſeul de l'eau tiéde. Si je cite l'hiſtoire ſuivante de préférence à beaucoup d'autres non moins intéreſſantes, dont

j'évi-

j'éviterai néanmoins de groſſir ce précis ; c'eſt parceque le malade qui en fait le ſujet m'intéreſſe particuliérement.

Mon fils, d'une conſtitution frêle, & parcourant ſa douziéme année, fut ſaiſi tout-à-coup d'une douleur vive à l'attache fixe du muſcle long péronier, douleur à laquelle ſuccéda dans l'inſtant une tumeur du volume d'un œuf. La couleur de la peau n'étoit point altérée; mais mes inquiétudes n'en étoient que plus grandes. Je vis dans les cataplasmes émolliens une reſſource aſſurée, j'en fis uſage; leur effet ne répondant cependant pas à mes intentions auſſi parfaitement que je l'aurois déſiré; je préférai les bains & les fomentations d'eau tiéde. Le malade prenoit ſoin lui-même d'en imbiber l'appareil ſitôt qu'il s'apperçevoit du beſoin d'y porter de l'humidité. Il eſt ſurprenant avec quelle efficacité ce petit moyen opéra. La tumeur ſe ramollit peu-à-peu & s'affaiſſa; & dans huit jours elle fut totalement diſſipée. Je ne prétends point paſſer ſous ſilence les remédes internes fondants &

dépuratifs dont il n'a cessé de faire usage; & si j'ai l'air d'applaudir aux effets de l'eau chaude, ce n'est certainement pas aux dépens des autres topiques de la même classe, dont je respecte singuliérement les vertus en pareilles occasions.

XVI. Quelle que soit la cause déterminante de ces sortes de tumeurs, de celles qui naissent sur les os, & même dans leur propre substance; qu'elles soient douloureuses ou indolentes; les bains, les fomentations, les douches d'eau chaude réussissent toujours très-bien. Les particules aqueuses les plus divisées pénétrent le tissu des fibres, se mélangent avec les matiéres humorales épaissies, les divisent, les dispersent & les disposent à être combattues avec succès, principalement si la maladie de l'os tient à un vice syphilitique. On peut aussi soutenir utilement l'usage extérieur de l'eau tiéde, tandis qu'intérieurement on attaquera le mal au moyen des remédes ordinaires. J'ai vu d'excellens effets de ces simples fomentations sur ces tumeurs, quoique douloureuses & très-anciennes, effets que

l'on ne pouvoit pas attribuer aux remédes internes, puiſqu'on n'en avoit point encore employés. La diminution ſucceſſive des douleurs, leur ceſſation, eſt d'un heureux préſage. J'ai obſervé que ce calme parfait étoit preſque toujours ſuivi de la réſolution de la matiére humorale.

XVII. Ce n'eſt pas à dire que l'eau tiéde ait une vertu décidée pour détruire les différens vices dont les fluides ſont impregnés; pas du tout : elle n'agit point comme ſpécifique : on ne lui attribue d'autre propriété que celle de prévenir ou de calmer certains ſymptômes & d'adoucir les rigueurs de l'inflammation. Un changement auſſi favorable dans le traitement de ces maladies, fait naître l'eſpoir de les diſſiper completement, par les remédes deſtinés au caractère ſpécial de chacune d'elles en particulier.

Si les fomentations d'eau tiéde ſont inſuffiſantes pour fondre les tumeurs gommeuſes; on y ſubſtitue les douches. Les circonſtances exigent par fois qu'on les rende un peu ſtimulantes. Les cendres gravelées ou le ſel

ammoniac diſſout dans une ſuffiſante quantité d'eau, ont des effets merveilleux & rempliſſent parfaitement l'indication.

Il y a deux ans qu'un militaire de diſtinction après avoir été gravement bleſſé au genou par un éclat de grenade, au camp de St. Roch, conſervoit une douleur très-vive ſur la rotule. L'anchyloſe n'étoit pas parfaite; mais cette imperfection ne tenoit qu'à un très-léger mouvement, qu'il n'exécutoit jamais qu'aux dépens d'un ſupplément à la douleur habituelle. Les fomentations & les bains d'eau tiéde ne calmérent que légèrement la douleur, & les douches graduées parvinrent à la diſſiper preſqu'en tôtalité. Malgré cela cependant le malade ne gagna rien du côté du mouvement de la jambe.

XVIII. La plûpart des ſymptômes ſyphilitiques qui naiſſent ſous diverſes formes & en différentes parties du corps, les douleurs oſtéocopes dont le ſiége ſemble avoir un rempart impénétrable à l'accès de l'eau, tant il eſt profond, cédent cependant aſſés commu-

nément à l'ufage des bains d'eau tiéde. Cette difparition plus ou moins prompte a même fait illufion à beaucoup de malades, qui ne fe perfuadoient pas que des bains tiédes duffent fuffire pour faire difparoître en auffi peu de temps ces fymptômes ; ce qui les déterminoit enfuite à fe fouftraire aux remédes qui devoient terminer la cure & l'affurer. Rien n'eft plus équivoque que la ceffation prefque fubite des douleurs vénériennes, pour les perfonnes de l'art qui n'ont qu'une médiocre habitude avec le traitement de ces maladies. Ce calme parfait indique bien que les humeurs n'ont pas encore acquis cette denfité qui réfifte aux relâchans ; mais il ne prouve pas que le virus foit détruit. Ce calme quoique parfait n'eft donc qu'inftantané, puifque ces douleurs peuvent renaître. Autre chofe eft de mettre des entraves au virus ou de l'anéantir.

XIX. Il en eft demême de certaines gâles & des dartres. Les bains tiédes n'ont guère fur ces maladies qu'un effet local, très-utile

néanmoins, attendu qu'il diſpoſe les malades à la guériſon ; mais il ſeroit difficile que ces bains ſeuls puſſent l'obtenir. Auſſi les regarde-t-on ordinairement dans cette circonſtance, plutôt comme remédes préparatoires ou auxiliaires, que comme curatifs abſolus.

Les bains d'eau tiéde ont auſſi des vertus particuliéres dans les douleurs qui dépendent manifeſtement de la tenſion des fibres. Ce moyen n'eſt cependant pas toujours fidelle, & ſon application pour être efficace ſouffre quelques exceptions ; car ſi le ſentiment de la douleur eſt excité par des humeurs dépravées qui agacent les nerfs & les irritent ; ils réuſſiſſent difficilement : encore faut-il en continuer l'uſage pendant long-temps. On les employe utilement dans les peſanteurs & douleurs de membres occaſionnées par l'épaiſſiſſement des fluides ; ſymptômes qui caractériſent très-bien le premier degré du ſcorbut. Le ſecond dégré de cette maladie en interdit au contraire l'uſage ; parceque ces peſanteurs ſont alors l'effet de la diſſolu-

tion humorale & de l'excessive foiblesse des solides.

XX. Les livres de l'art dans lesquels les auteurs se sont disputé la gloire de réunir tout ce que l'on pouvoit dire en faveur des bains chauds, sont connus de tout le monde. On peut citer, entr'autres, la savante dissertation de Mr. MARET. Ce célébre médecin a poussé ce travail au délà du désir des hommes les plus curieux de s'instruire. Les détails dans lesquels je me proposerois d'entrer relativement à l'usage des bains dans le traitement des douleurs fixes ou vagues &c. ne pourroient être qu'une répétition de ce qu'on liroit dans cet ouvrage, où tout est prévu.

HIPPOCRATE dont le nom tient le premier rang dans l'histoire ancienne de la médecine, & sur les profondes connoissances du quel reposent encore aujourd'hui les fondemens de l'art de guérir, semble regretter que de son temps il n'ait pu conseiller les bains tiédes aussi communément qu'il l'auroit désiré, faute de commodité de la part des

malades ; tant leur uſage lui paroiſſoit généralement utile.

Les effets merveilleux que l'eau tiéde à eus entre les mains de l'Abbé de FONTANA ſuffiroient pour inſpirer encore plus de confiance en ce topique, s'il étoit poſſible; ſurtout dans des cas, où l'on n'attend que de foibles ſecours des médicamens internes. Les expériences de ce ſavant naturaliſte ſur le principe animal, prouvent que l'uſage ſoutenu de l'eau chaude a pu rendre aſſés de ſoupleſſe à des parties d'animaux deſſéchées, pour les rappeller à la vie, après en avoir été privé pendant pluſieurs mois & même des années entiéres. Ces merveilles ne peuvent s'expliquer que par la propriété que l'eau tiéde a de pénétrer & de s'inſinuer à travers les ſubſtances ſolides les plus dures. C'eſt ainſi qu'elle parvient avec le temps à y rétablir ce concours de fluides, ſans lequel les fibres tombent infailliblement dans le deſſéchement. Des effets auſſi frappants de l'eau tiéde appliquée extérieurement préviennent naturellement en ſa faveur, dans

l'atrophie partielle ou universelle. Il faut convenir cependant que l'on ne peut pas avoir une confiance égale en ce moyen, dans l'un comme dans l'autre de ces cas. Plus il y a à réparer, plus le succès de l'entreprise est incertain.

XXI. CELSE(*) recommandoit généralement les fomentations d'eau tiéde dans le traitement des fractures & spécialement dans celles qui avoisinent les articles, afin, sans doute, d'entretenir la souplesse de leurs liens. Il a grand soin de faire observer qu'on doit les réitérer fréquemment pendant la durée de l'inflammation, passé lequel temps elles doivent être plus rares. CELSE ne conseille rien autre chose que les fomentations ou les bains d'eau tiéde, lorsqu'il est question de ramollir les cals. Il prévient à la vérité de la nécessité de les continuer long-temps avant de pouvoir y parvenir; mais le remède ne produit pas moins son effet.

(*) Loc. Citat.

Cette doctrine reſſemble trop à celle d'un grand praticien, pour douter que CELSE ait exercé l'art de guérir, quoiqu'en diſent quelques écrivains. Les détails dans leſquels il entre à ce ſujet, ſont trop ſavants auſſi, pour ne pas croire qu'il parle d'après ſa propre expérience, comme l'Abbé de FONTANA d'après la ſienne.

PARÉ (*) affectionne beaucoup l'eau tiéde, quand il eſt queſtion d'apaiſer les douleurs qu'occaſionnent les fractures, & de diſſiper le prurit qui ſurvient aſſés communément aux membres malades. Mais puiſque l'eau tiéde a réellement ces vertus; pourquoi n'en pas faire uſage dès le principe de la maladie, comme CELSE le conſeille, & ſurtout dans les cas où la conſtitution ſéche du malade ſemble indiquer ce procedé par préférence à tous autres? ſoit que DALECHAMP (**) ait puiſé ce précepte dans CELSE, ſoit que

(*) Liv. 15. Chap. 5. pag. 326.

(**) Loc. cit.

ſa propre expérience lui ait fait connoître l'utilité de l'eau tiéde en cas pareil ; il n'en eſt pas moins vrai qu'il y applaudit. "Il la „ regarde comme très-utile pour entretenir „ la flexibilité des fibres, & pour leur „ conſerver leur proportion naturelle dans „ les parties fracturées ; „ & il a grande raiſon. Quand l'autorité, l'expérience & le raiſonnement s'accordent, que faut-il de plus pour perſuader & convaincre ?

XXII. La vertu relâchante de l'eau chaude la rend tout auſſi propre à calmer la chaleur & l'inflammation des cavités naturelles, que celles qui affectent les parties extérieures du corps : auſſi l'employe-t-on journellement avec ſuccès ſous la forme d'injections. Ce ſont elles, ces injections, qui délayent & entrainent le ſang ou les autres matières qui croupiſſent dans ces cavités, & dont le ſéjour peut être dangereux & même funeſte aux malades.

De quelle utilité ne ſont-elles pas encore dans le deſſéchement où l'obſtruction du ſac lacrimal & du canal nazal ? ne ſuffi-

ſent-elles pas pour les déſobſtruer & faire couler la matière retenue? eſt-il beſoin d'autre choſe que des injections d'eau tiéde pour ramollir le cerumen entaſſé & endurci dans le conduit de l'oreille, & en faciliter l'extraction? Ne parvient-on pas tous les jours à diſſiper aiſément l'inflammation & la douleur des gencives & de l'intérieur de la bouche, en preſcrivant aux malades d'y tenir de l'eau tiéde auſſi long-temps, & auſſi ſouvent qu'ils le peuvent? eſt-il beſoin d'ajouter à ce reméde, ſurtout ſi ces malades ont de la répugnance pour toute eſpèce de compoſition? Le lait duquel on fait aſſés habituellement uſage en pareilles occaſions, a-t-il un effet ſupérieur à l'eau? en ſouscrivant à ſon mélange avec elle, ce mélange ajoute-t-il ou n'ajoute-t-il pas à la vertu du bain? qu'en penſent ſans partialité les gens de l'art qui le preſcrivent?

Lorsqu'après une bleſſure grave de la poitrine, ou enſuite de l'opération que l'on pratique à cette capacité, on ne peut parvenir à en évacuer le ſang ou le pus, par

les procédés ordinaires les plus ſimples, parmi leſquels la ſituation tient le premier rang ; les injections d'eau tiéde ne ſont-elles pas du plus grand ſecours ? Elles ne ſe bornent point à détremper les fluides épanchés & à les faire couler avec elles ; la tiédeur de l'eau appaiſe l'irritation, & calme la chaleur que leur préſence avoit fait naître & entretenoit : que peuvent-elles faire de plus ?

Qui peut méconnoître l'utilité de ces injections, lorsqu'enſuite d'une opération laborieuſe de la taille, il s'agit de prévenir les effets de la fatigue & des froiſſemens qu'aura éprouvés la veſſie ? Dans le cas ou l'extraction de la pierre n'auroit pu ſe faire qu'en la morcelant pour cauſe de friabilité, &c ; l'eau tiéde injectée avec douceur humecte, relâche les parois de cet organe, entraîne les petits fragmens calculeux & détermine les plus conſidérables, ſi elle ne les porte pas au déhors, à s'avancer ſuffiſamment ſur les bords de la plaie, pour être apperçus, ſaiſis & extraits ſans douleur.

Combien de fois les injections d'eau tiéde

n'ont elles pas été ſalutaires aux femmes en couche, autant pour prévenir que pour diſſiper les accidens de la rétention ou de la ſuppreſſion des lochies. Ces injections débaraſſent le paſſage, des caillots de ſang qui s'y arrêtent, & en pénêtrant dans l'uterus, elles relâchent les fibres de ſon tiſſu. Cette évacuation ſanguine dont le rétard ſeul peut expoſer à des maux graves, reprend ſon cours, & tous les accidens s'évanouiſſent.

Lorsque les évacuations ſtercorales ſont retenues un peu trop longtemps, & que cette rétention laiſſe des craintes fondées ſur le ſiége de l'embarras, rien n'eſt plus utile que les injections d'eau tiéde. Dans le cas où la portion inteſtinale qui ſert de réceptacle à ces matières, ſeroit diſpoſée à l'engorgement inflammatoire des vaiſſeaux qui rampent dans la paroi même de l'inteſtin, ou qui y adhérent, les quarts ou les demi lavemens d'eau ſimple adoucie, ſont les remédes les plus ſalutaires. Il eſt très-intéreſſant de les réitérer aprés l'évacuation, attendu

qu'ils séjournent plus long-temps dans l'intestin, qu'ils en tempérent la chaleur, & favorisent le dégorgement des vaisseaux sanguins.

XXIII. Toutes les fois que l'application immédiate de l'eau chaude ne peut pas avoir lieu, l'eau dispersée en vapeurs la remplace. Ces vapeurs n'étant autre chose que la dissipation des parties aqueuses les plus susceptibles de se diviser & de se combiner avec l'air, au moyen d'un degré de chaleur convenable ; il s'ensuit qu'étant dirigées sur la partie malade, elles s'y insinuent d'autant plus aisément qu'elles offrent une très-petite surface, comparativement à l'état de dilatation où se trouvent les pores absorbans, que le dégré de chaleur, qu'elles leur communiquent d'abord, prépare à les recevoir.

Cette transmutation de l'eau la rend très-utile aussi dans certains cas, où la délicatesse des parties malades ne sauroit admettre sans quelque inconvénient, le contact d'aucun remède, même sous forme liquide.

Dans les ophtalmies séches qui sont pour

l'ordinaire très-douloureuſes, les vapeurs d'eau tiéde agiſſent plus efficacement, & avec beaucoup plus de douceur que les fomentations.

L'enchifrenement dont la cauſe eſſentielle dépend de la ſéchereſſe, de la tenſion & de l'engorgement ſouvent inflammatoire de la membrane pituitaire, trouve également dans ces bains de vapeurs, le ſecours le plus efficace.

Les hémorrhoïdes durcies, enflammées & parconſéquent extrêmement ſenſibles, ſont traitées plus méthodiquement par les vapeurs d'eau tiéde, que par les fomentations & les cataplâmes émolliens; attendu leur grande ſenſibilité: ſouvent même elles déterminent des ſelles. Les vapeurs chaudes relâchent les vaiſſeaux hémorrhoïdaux & excitent leur dégorgemeut, s'ils ſont ſuſceptibles de fluer.

Lorſque les maladies inflammatoires qui affectent le conduit de l'oreille, ſont de nature à ne pas permettre l'introduction d'aucuns remédes ſolides ou liquides, les bains de vapeurs purement aqueuſes, admi-

niſtrés

niſtrés au moindre degré de chaleur, ſont les ſeuls remédes qui puiſſent être employés dans la circonſtance.

Elles ne ſont pas moins utiles encore, quand il eſt queſtion de relâcher les parties naturelles du ſexe, de les diſpoſer à l'evacuation des menſtrues ou des lochies, ou de faciliter leur dilatation au terme de l'accouchement.

Les bains de vapeurs aqueuſes ont un puiſſant effet dans les maladies qui ont pour principe une irritation nerveuſe, de laquelle il réſulte des mouvemens convulſifs. Ces vapeurs plus pénétrantes que les plus petits globules d'eau, s'inſinuent & paſſent plus aiſément à travers les parties. Je tiens fort à la méthode ; car je ne doute point qu'étant excitées par de l'eau trop chaude, elles ne reſſerrent plutôt l'extrémité des vaiſſeaux qui s'ouvrent à la peau, qu'elles ne les dilatent. La prétendue moïteur qu'on croiroit obſerver alors ſur la ſurface du corps, ſeroit moins un retour de la nature ſur elle même, qu'une criſe forcée &

par conſéquent plus nuiſible qu'utile.

Quoique l'on n'ait pas réuni dans ce précis tous les cas où l'eau tiéde & ſes vapeurs peuvent être employées utilement en chirurgie; ce que l'on a dit paroit ſuffire pour en inſpirer l'uſage, faute d'autres moyens, dans les circonſtances où les médicamens relâchans ſont indiqués.

Contentons nous de placer ici un mot ſur les propriétés de l'eau conſidérée comme le véhicule des différens topiques adminiſtrés ſous la forme de fomentations, de cataplasmes &c ; & finiſſons.

L'eau étant un menſtrue propre à diſſoudre la plupart des médicamens des trois regnes, ce que confirment les expériences faites chés les peuples même les moins éclairés ; elle doit naturellement concourir avec divers remédes à la cure de certaines maladies pour lesquelles étant appliquée ſeule, elle ſeroit inſuffiſante.

L'eau chargée des principes contenus dans ces ſubſtances n'agit plus comme auparavant. Ce ſont les ſucs, les ſels, les huiles

&c. répandus dans ſon tout qui impriment aux fibres des ſenſations auxquelles l'eau ne contribue qu'indirectement, & d'une maniére abſolument étrangére à ſa nature, puiſqu'elle n'en eſt que le véhicule.

La plupart des ſels & des chaux dont la chirurgie tire un ſi grand parti, ne pourroient lui être d'aucune utilité s'ils n'étoient diſſous ; puisqu'il n'eſt ni uſité ni raiſonnable de les appliquer en ſubſtance. L'eau marinée, l'eau ammoniacée &c. dont les bons effets ſont connus, ne doivent leur vertu qu'à l'eau au moyen de laquelle ils percent à travers les parties & agiſſent utilement.

L'eau de chaux premiére & ſeconde ont une action réſolutive, déterſive, aſtringente & déſſicative. L'eau de chaux premiére dans laquelle on fait diſſoudre le ſavon blanc eſt un puiſſant réſolutif dans le traitement des tumeurs froides & des engorgemens glanduleux. Si la pommade qui réſulte de ce mélange ne les diſſout pas, elle décide dans les humeurs ſtagnantes une fermenta-

tion qui les transforme en pus. L'eau de chaux seconde s'employe communément & avec assés de succès dans la guérison des petits ulcères cutanés, & des tumeurs aqueuses par infiltration. ANTOINE MIZAUD lui attribue une vertu spécifique contre les ulcères vénériens. Il est si convaincu de sa puissante efficacité à cet égard, qu'il recommande très-sérieusement de ne pas la faire connoître à tout le monde : mais cette vertu n'est rien moins que constatée par l'expérience.

Toutes les eaux chargées de principes minéraux ont des propriétés particuliéres dont l'utilité est avouée tant en médecine qu'en chirurgie, soit qu'on les prenne intérieurement, soit que l'on s'en serve extérieurement.

Les infusions spiritueuses aromatiques opéreroient peut-être plus énergiquement, si on les employoit sous la forme de vapeurs, attendu l'enduit terreux qu'elles déposent ordinairement sur la peau lorsqu'on s'en sert en fomentations ; enduit si difficile à détruire pour peu que l'on néglige de l'enlever à

chaque panſement. Il n'eſt pas douteux que cette craſſe ne s'oppoſe à l'effet de ces remédes, à raiſon de ce que les particules volatiles dont ils ſont chargés ne ſauroient pénêtrer la ſtructure des parties, & y rappeller cette force & cette activité qu'on ſe propoſe de leur communiquer par ce moyen.

La ſubtilité de ces vapeurs leur donne une ſupériorité ſenſible ſur les fomentations. Elles s'inſinuent peu-à-peu dans les pores à l'aide de la chaleur douce & humide qui en fait une des qualités principales. S'uniſſant enſuite aux fluides contenus dans les vaiſſeaux qui correſpondent à ces mêmes pores, elles pénêtrent la ſtructure des ſolides & les fortifient.

Les circonſtances qui requiérent eſſentiellement l'emploi de ces petits remédes, ſont décrites dans les livres de l'art aux articles qui concernent les maladies cauſées par la foibleſſe & le relâchement. J'ai vu avec ſatisfaction dans le grand nombre d'auteurs que j'ai conſultés à ce ſujet, une uniformité

de ſentimens qui prouve pour l'utilité de ce moyen toutes les fois qu'il eſt employé à propos & avec méthode.

Les infuſions aromatiques appliquées à froid ne peuvent guère avoir d'autre mérite que celui de l'eau froide; puiſque les particules médicamenteuſes des plantes qu'elles tiennent en diſſolution, ſont ſans mouvement alors, & par conſéquent ſans action. Il ſeroit poſſible que par le degré de chaleur qu'elles peuvent acquérir à raiſon de leur ſéjour ſur la partie malade, elles produiſiſſent quelques effets ; mais cette opération eſt toujours très-lente & ſon ſuccès fort incertain. Ce procédé d'ailleurs répugne à la ſageſſe des préceptes de l'art, & le contraſte que cauſent ces applications froides peut beaucoup nuire dans quelques cas particuliers qui peuvent échapper à la ſagacité du chirurgien. De quelle utilité au reſte peut être un reméde dont on n'a rien à eſpérer d'avantageux, & à qui les caprices du haſard accordent indifféremment quelques faveurs ou les lui refuſent?

Ce précis ſe reſout donc à mettre ſous les yeux des élèves en chirurgie attachés aux hôpitaux militaires, où l'occaſion de recevoir des bleſſés de toute eſpèce ſe renouvelle chaque jour, que l'eau froide ou chaude peut ſuppléer dans quelques cas aux topiques que l'uſage raiſonné a adoptés. Je ſuis bien prévenu que l'art de guérir ne peut rien gagner à tout ce que j'ai dit en faveur de l'eau, d'autant plus que ſes propriétés ſont déja célébrées depuis très-longtemps dans l'hiſtoire de la chirurgie. Mais ceux qui entrent nouvellement dans la carriére ne pourront jamais me ſavoir mauvais gré de les avoir prévenu que l'eau froide, la glace, la neige, l'eau tiéde ou chaude appliquées ſous la forme de fomentations, d'aſperſions, d'immerſions, d'ablutions, d'injections, de bains ou de vapeurs pouvoient tenir lieu de médicamens compoſés dans quelques circonſtances.

LETTRE DE Mr. CHAUSSIER

DE L'ACADEMIE DE DIJON &c., CONTENANT QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES EFFETS DE LA COMPRESSION ET L'USAGE DE L'EAU DANS LE TRAITEMENT DES MALADIES CHIRURGICALES.

A Mr. LOMBARD.

DE L'ACADÉMIE DE DIJON, &c.

JE n'en doute pas, Monſieur & cher confrère, les nouveaux ouvrages que vous êtes ſur le point de publier ſeront favorablement accueillis: l'objet en eſt intéreſſant, & vous l'avés traité d'une maniére ſatisfaiſante, également propre à inſtruire les éléves & à fixer l'attention des maîtres. Quoique mes remarques & mes obſervations ſoient trop peu importantes pour ajouter quelque choſe

d'essentiel à votre ouvrage, je me conforme volontiers à vos désirs, & je vous envoye avec grand plaisir le détail de quelques faits particuliers propres à confirmer votre doctrine sur les effets de la compression & l'usage de l'eau dans le traitement des maladies chirurgicales.

Ce mot de *pression* présente toujours l'idée d'une force qui tend à resserrer, rapprocher les parties d'un corps & les réduire sous un plus petit volume : dans un corps d'un tissu & d'une consistance uniforme, cet effet est égal dans toutes ses parties & toujours il est relatif à l'énergie de la force comprimante; mais dans un être organisé sénsible dont le corps est en quelque sorte un tissu spongieux formé de cavités plus ou moins grandes, composé de l'assemblage, de l'entrelassement de parties plus ou moins molles & flexibles & dans lesquelles circulent sans cesse des fluides d'une densité différente, les effets de la pression ne se font pas ressentir également & en même temps sur tous les points de l'endroit comprimé; &

quoique toujours relatifs à la réſiſtance des parties, ils varient encore ſinguliérement ſuivant la nature, la mobilité, la ſenſibilité de la partie, le mode & l'énergie de la force comprimante. Ainſi qu'une preſſion ſoit exercée à la ſurface du corps, ſon premier effet ſe porte d'abord ſur le tiſſu muqueux, cellulaire, en rapproche les lames, en diminue les cavités, ferme les pores exhalants, affaiſſe les petits vaiſſeaux, applatit les moyens, & par une ſuite néceſſaire la circulation eſt ſuspendue dans les uns, rallentie dans les autres ; & la tranſpiration eſt arrêtée: mais comme dans toute l'étendue du corps il y a une multitude infinie de vaiſſeaux collatéraux, le ſang & les autres fluides portés à cette partie paſſent par les canaux ſécondaires ; & ainſi l'ordre naturel n'eſt point altéré par des preſſions bornées à une petite étendue, par ces preſſions momentanées que néceſſitent les différentes attitudes que nous prenons ſans ceſſe pour nos beſoins: cependant ces preſſions ſouvent répétées ſur la même partie, y produiſent à la longue une

impreſſion très - remarquable; la peau perd peu - à - peu la ſenſibilité, les filets muqueux, les lames cellulaires ſe collent enſemble, les membranes s'épaiſſiſſent, s'endurciſſent par l'agglutination des ſucs; & ainſi ſe forment ces calloſités cutanées que l'on voit à la main de l'ouvrier qui manie le marteau, aux pieds de l'homme qui voyage ſouvent &c.: plus forte & continuée plus longtemps, la preſſion agit ſur tous les ordres de vaiſſeaux, y arrête entiérement la circulation; ce qui produit néceſſairement la mortification de la partie; c'eſt ce que nous obſervons journellement chés les perſonnes que la maladie retient au lit, dans la même attitude; alors on voit ſouvent des eſcarres gangrêneuſes ſe former aux parties qui éprouvent la plus grande preſſion. Ces cas qui ſont très-communs me paroiſſent mériter plus d'attention qu'on y fait ordinairement, parcequ'ils forment toujours une complication fâcheuſe avec la maladie premiere.

Rien n'eſt plus ordinaire que devoir des

escarres gangrêneuses se former sur le sacrum dans le cours des maladies. Quelques praticiens les ont regardé comme un dépôt critique de la maladie, d'autres comme l'effet purement méchanique de la pression ; mais ces opinions paroissent peu conformes à ce que nous observons tous les jours ; en effet I.° Si ces escarres pouvoient être considérées comme un dépôt critique de la maladie, les symptômes morbifiques cesseroient, ou diminueroient par la formation de l'escarre. II.° Si elles dépendoient uniquement de la longueur & de la continuité de la pression, on les remarqueroit également dans tous les malades qui gardent le lit un certain temps, cependant on les observe fort rarement dans les blessés d'ailleurs sains & vigoureux, & au contraire on les voit très-souvent dans ceux qui sont attaqués de ces fiévres aigues qui dès les premiers instants abbattent les forces dans ceux qui ont une disposition scorbutique, enfin dans tous ceux dont la transpiration est acre, dont la fibre est d'un tissu naturellement lâche ou affoi-

bli accidentellement par la maladie: auſſi voit-on quelques fois ces ſortes d'eſcarres ſe former dès les premiers jours de l'alitement ; & ſi on n'y fait pas attention de bonne heure, la mortification ſe propage, s'étend juſqu'au ſacrum; complication qui toujours aggrave la maladie premiere, rend ſouvent la convaleſcence difficile & fait quelques fois périr le malade.

La nature, le caractére de la maladie, le tempérament du ſujet, l'état & la couleur de ſa peau feront facilement prévoir dès les premiers inſtans de l'alitement cette diſpoſition à la gangrêne ſur le ſacrum. Les pommades, les onguents gras, les cérats emplaſtiques, les liniments avec l'eau de vie & le blanc d'oeuf que l'on employe ſi ordinairement dans ces cas, ſont au moins inutiles. Mais il eſt un moyen plus ſimple & en même temps plus efficace pour prévenir la formation de ces eſcarres gangrêneuſes ; c'eſt de laver chaque jour la peau des lombes & du ſacrum avec une éponge trempée dans l'eau froide, & enſuite de

bien essuyer la partie avec un linge doux & sec : ces lotions, ne fussent-elles qu'une attention de propreté, seroient toujours utiles ; mais en nétoyant la peau, elles donnent du ressort aux petits vaisseaux cutanés, elles déterminent l'excrétion des sucs arrêtés & croupissants dans les pores & les follicules des téguments, elles renouvellent, facilitent la transpiration, modérent ces chaleurs, ces pésanteurs de reins dont les malades se plaignent si souvent, & portent dans tout le corps une fraicheur agréable & toujours salutaire. Il suffit de faire ces lotions une fois chaque jour ; & pour ne pas fatiguer le malade par des mouvements souvent répétés, on profite du temps où l'on doit lui administrer un lavement ; on peut quelquefois, & dans certains cas ajouter à l'eau de la lotion quelques gouttes de vinaigre ; mais il importe toujours qu'elle soit froide ou au moins fraiche, condition qui contribue beaucoup à son effet salutaire.

Ces lotions ne sont pas nécessaires pour les blessés, qu'une fracture des extrémités

inférieures oblige à rester longtemps couchés sur le dos ; les blonds, ceux dont la peau est blanche, pâle, dont la transpiration est forte, sont très-sujets aux excoriations, aux escarres sur le sacrum, surtout s'ils ont à supporter quelque suppuration putride ; aussi dans ces cas, il convient d'avoir recours aux lotions dès les premiers temps pour prévenir tous ces accidents ; mais comme ce blessé ne peut être déplacé & ramené sur le bord de son lit, il faut pour faire ces lotions se contenter de soulever les reins du malade tandis qu'avec une éponge on lave la peau du sacrum & des parties environnantes.

L'avantage, disons plus, la nécessité de rafraichir la peau, de renouveller, de rétablir la transpiration dans les parties qui éprouvent quelque pression, avoit bien été sentie par notre bon *ambroise paré ;* c'est ce qu'il nomme *flabellation* : dénomination qui paroîtra peut-être singuliére, parcequelle est inusitée & presque oubliée de nos jours ; mais n'hésitons pas à le dire, cette déno-

mination eſt pleine de ſens & d'énergie ; (*) il convient de la rajeunir parcequ'elle manque à l'art, il importe de la conſerver parcequ'elle exprime une précaution eſſentielle dans le traitement des maladies & trop généralement négligée ou méconnue.

Écoutons l'excellent PARÉ ſur ce ſujet. Ses vues ſur la cauſe du mal, ſes préceptes ſur les moyens de le prévenir ſont également ſages & dignes de toute notre attention. Après avoir obſervé que le prurit vient ſouvent aux parties comprimées, qu'il eſt produit par l'humeur de la tranſpiration qui, par ſon ſéjour dans les pores & les follicules de la peau, y contracte de l'acrimonie & fait ainſi une mordication modérée ; « Or, ajoute PARÉ, leſdites vapeurs ne ſe » peuvent bien exhaler, parceque la partie eſt

(*) Flabellation, du latin *flabellum*, éventail, l'action d'éventer, de rafraichir une partie, en y renouvellant l'air ; on pourroit ſubſtituer à ce mot celui de *ventilation* ; il feroit peut-être plus facilement accueilli dans notre langue, parceque nous en avons déja pluſieurs analogues.

„ eſt preſſée & couverte d'emplâtres, de
„ compreſſes & de bandes ; joint auſſi qu'elle
„ demeure ſans ſon exercice accoûtumé . . .
„ partant convient deslier les bandes de
„ trois en trois jours pour donner air &
„ tranſpiration aux excréments fuligineux
„ & matiéres ſanieuſes contenues ſous le
„ cuir, de peur qu'elles ne le rompent & ul-
„ cèrent, ce qui eſt ſurvenu à pluſieurs par
„ faute de le faire, pareillement faut fomen-
„ ter la partie avec eau chaude. . . Le chirur-
„ gien doit pareillement prendre garde que
„ la partie bleſſée ait ſouvent une *flabella-*
„ *tion* afin qu'elle n'acquiére inflammation;
„ auſſi garder qu'elle ne ſoit trop couverte
„ n'y preſſée. La flabellation ſe fera en la
„ changeant de place & la ſoulevant par
„ fois. Tel précepte n'eſt ſeulement à no-
„ ter pour les fractures ; mais auſſi pour
„ toutes parties bleſſées & ulcérées„ Ce
précepte eſt également applicable à toute
partie qui ſouffre une preſſion continuée
pendant quelque temps ; mais comme l'ex-
périence journaliére nous a démontré que

l'eau froide avoit une propriété tonique, qu'en conservant & ranimant l'action des vaisseaux cutanés elle entretient & facilite la transpiration ; nous préférons les lotions froides aux fomentations chaudes recommandées par PARÉ.

Ces considérations m'ont bien éloigné de l'objet que je me proposois ; je ne m'arrêterai donc pas d'avantage à examiner les effets variés qui résultent de la pression sur les différentes parties du corps : si ce moyen doit dans quelques cas être considéré comme cause de maladie, il peut aussi dans plusieurs autres & entre les mains d'un praticien instruit être considéré comme un instrument curatif de la plus grande efficacité. On en sera aisément convaincu, si l'on fait attention aux effets d'une compression méthodique : on peut en reconnoître deux principaux.

Le premier est de soutenir les parties, de s'opposer à leur rélaxation, de modérer leur mobilité, de prévenir l'affluence des liqueurs : ainsi ce moyen convient essentiel-

lement dans les ſtaſes humorales occaſionnées par la débilité de la fibre, dans toutes ces affections locales que de Gorter nomme quelque part *morbi a privatione ſuſtentaculi*, enfin dans les cas ou il s'agit de ſoutenir le corps des muſcles, de s'oppoſer à leur trop grande mobilité.

Le ſecond effet des appareils compreſſifs étant de rapprocher les parois des cavités, d'en exprimer ſes ſucs, de les expulſer lorſqu'il y a une iſſue libre & ſuffiſante pour leur écoulement; ce moyen convient dans les collections purulentes d'une certaine étendue: mais pour que la compreſſion ſoit efficace dans ces cas, il faut I.° que la ſituation favoriſe l'écoulement du pus & le dégorgement des parois de l'excavation purulente; II°. Il faut que le tiſſu cellulaire qui forme ces parois ſoit plutôt affaiſſé & décollé par l'accumulation purulente que détruit & fondu par l'engorgement ſuppuratoire; III.° Enfin il faut qu'il n'y ait aucun vice, aucun corps étranger, aucune affection profonde dans la partie, qui exige un traitement

particulier & entretienne la ſupuration : ſans ces conditions la compreſſion la plus méthodique ſeroit ſans ſuccès.

Une autre attention non moins eſſentielle dans les grands & énormes abcès, eſt d'appliquer de bonne heure les appareils compreſſifs, & de ne pas attendre le dégorgement des excavations purulentes pour en commencer l'uſage ; car quoique les ſurfaces ne puiſſent ſe réunir tant qu'elles ſont purulentes & engorgées, un bandage appliqué avec art dès les premiers inſtans de l'ouverture du dépôt eſt d'une grande utilité pour la ſuite du traitement. En ſoutenant mollement les parois de l'excavation purulente, il empêche les fuſées, le croupiſſement du pus dans l'interſtice de quelques muſcles & prévient ainſi la formation des ſinus qui auroient exigé par la ſuite des contr'ouvertures : on ſent bien que dans ces premiers temps l'appareil doit ſe borner plutôt à ſoutenir qu'à comprimer les parties.

Je pourrois vous rapporter pluſieurs faits propres à confirmer votre doctrine ſur l'u-

ſage de la compreſſion dans le traitement des abcès ; je me bornerai à un ſeul parce-qu'il eſt très-frappant, & qu'il ſervira de preuve aux réflexions précédentes.

Sur la fin de 1781, la femme d'un laboureur de *Marſannay le bois*, village près de cette ville, ſe plaignit quelques ſemaines après ſa premiere couche d'une tuméfaction avec douleur & tenſion à la partie ſupérieure & externe de la cuiſſe : cette femme ne nourriſſoit pas ; & comme la douleur avoit commencé après un froid ſur la partie, la malade ainſi que ſa famille, regarda cette affection comme une ſimple douleur rhumatiſmale. D'après cette idée, on employa tour-à-tour les cataplaſmes, onctions, fomentations, enfin tous les petits remédes des commeres du village & des environs : on appliqua même un emplâtre véſicatoire ſur l'endroit le plus douloureux : cependant le mal faiſoit chaque jour des progrès, la malade dépériſſoit, & ce ne fut qu'après quatre mois de ſouffrances que l'on vint me prier de voir cette malheureuſe jeune

femme. Elle étoit alors dans l'état le plus facheux, ses forces épuisées par la longueur & la vivacité des douleurs lui permettoient à peine de parler, le pouls étoit petit, fréquent, le dégoût extrême & la maigreur excessive. La cuisse malade étoit d'un volume considérable & à la seule inspection il me fut facile de reconnoître un énorme amas purulent formé sous le *fascia lata* : comme la douleur avoit commencé à la partie externe de la cuisse, le dépôt étoit plus sensible dans cet endroit ; il y formoit une saillie très-marquée, la peau y étoit rouge, luisante, amincie, tant par l'érosion intérieure que par l'application qui avoit été faite auparavant d'un emplâtre vésicatoire ; mais la collection purulente comprenoit exactement toute la cuisse & s'étendoit jusques près le genouil, où la fluctuation étoit encore très-sensible ; enfin la jambe étoit oedémateuse, fléchie & rétirée sur la cuisse.

L'état de la malade paroissoit ne laisser aucune espérance ; cependant je n'hésitai pas à lui donner tous mes soins ; je fis sur le

champ une incifion longitudinale d'environ quatre pouces de longueur à l'endroit le plus faillant de l'abcès, c'eſt-à-dire à la partie fupérieure externe & un peu poſtérieure de la cuiſſe ; il fortit au moins feize livres de pus & je ne crois pas dire trop ; ayant porté ma main dans cette énorme excavation, je trouvai de tous cotés les mufcles détachés, en quelque forte diſſéqués & flottants dans le pus tant du côté du baſſin, que du côté du genouil ; mais je ne fentis aucune bride, aucun étranglement particulier ; feulement je trouvai du côté du facrum, fur le corps du grand mufcle feſſier une forte de fac ; ce qui m'engagea à prolonger un peu & obliquement la premiere incifion.

Sans doute il n'eut pas été prudent, vû le décollement des mufcles, leur mobilité, l'inégalité que préfentoit leur corps, de traverfer par un féton cette vaſte excavation purulente : une contr'ouverture à la partie interne de la cuiſſe près le genouil auroit paru plus convenable : mais confidé-

rant que par la flexion de la jambe & l'attitude que gardoit la malade, le genouil avoit plus d'élévation que l'ouverture du dépôt, qu'ainſi le pus avoit de tous côtés une pente facile, une iſſue libre, qu'il ne pourroit s'arrêter & ſéjourner dans aucun point ſi je parvenois à ſoutenir également les muſcles & les parois de l'excavation purulente, par un bandage convenable; je me bornai à cette ſeule inciſion; bien petite ſans doute pour un dépôt auſſi profond & auſſi étendu.

Pour remplir ces vues, jemployai un bandage bien ſingulier que je trouvai dans cette maiſon, c'eſt celui dont les femmes ſe ſervent dans ce pays pour emmaillotter les enfants, & qu'elles nomment ordinairement la *maillote:* comme ce bandage eſt très-ſimple, très-commode & peut être employé avec ſuccès dans pluſieurs cas de chirurgie; je ne craindrai pas de le décrire.

Il conſiſte en un morceau de toile double de longueur de dix-huit pouces, ayant à peu-près douze pouces de large dans le haut &

neuf ou dix dans le bas; ſur les bords de la longueur de cette toile ſont couſus de chaque côté des eſpèces d'anſes ou anneaux de toile qui ſe correſpondent; & avec un ruban de fil que l'on paſſe ſucceſſivement dans chacun de ces anneaux on lace & on ſerre plus ou moins à volonté, de la même maniére qu'on lace une bottine ſur la jambe. Ainſi ce bandage enveloppant exactement toute la cuiſſe, ſoutenoit également & mollement tous les muſcles & devenoit tout à la fois, contentif, compreſſif & expulſif.

Ne pouvant ſuivre auſſi exactement que je l'aurois déſiré le traitement de cette malade à cauſe de ſon éloignement de la ville, je montrai à la ſage-femme du village qui étoit fort intelligente, la manière de faire les panſements & de renouveller le bandage; je le lui fis même appliquer devant moi; je lui en expliquai l'uſage & lui fis ſentir avec quel ménagement il falloit le ſerrer dans les premiers temps; enfin je preſcrivis à la malade un régime convenable; je lui

permis l'usage modéré du vin & lui recommandai de prendre deux fois par jour des sucs de cresson, d'oseille de cerfeuil, comme l'antiseptique le plus simple & le plus efficace dans ces cas.

Mes conseils furent suivis avec docilité & exactitude. La foiblesse de la malade étoit si grande que l'on craignit d'abord pour sa vie ; mais avec des soins, des ménagements les forces se rétablirent peu-à-peu ; la suppuration diminua, les parois de l'excavation purulente se récollerent completement sans laisser aucun vide, sans former aucun sinus ; enfin après six semaines la cicatrisation avançoit à grands pas, & la malade put commencer à marcher & à reprendre ses fonctions ordinaires.

Je ne puis finir cet article sans relever une imputation qui est adressée indistinctement à tous les chirurgiens françois & que je viens de lire dans le tom VI. du *London medical journal*, année 1785. pag. 387.

Mr. LEONARD GILLES PIE chirurgien anglois qui a démeuré quelque temps à Paris,

eſt l'auteur de cette imputation peu fondée: après avoir rapporté quelques obſervations ſages & judicieuſes ſur les ulcères putrides; après avoir eſſayé dans le traitement de ces affections différents topiques; il recommande comme le meilleur moyen curatif l'uſage du ſuc de limons; il voudroit que l'on en imbibat les plumaſſeaux que l'on applique ſur l'ulcère: de là paſſant à quelques conſidérations ſur les ſuppurations putrides & les grands abſcès, il reproche aux chirurgiens françois de faire dans ces cas de trop grandes inciſions, & ſemble même ſuppoſer qu'ils méconnoiſſent l'uſage des ſétons. Pour éviter le ſoupçon de partialité je traduirai littéralement ce paſſage de l'auteur.

"Le danger, dit Mr. GILLES PIE, qui accompagne les grands amas de pus, dans „ les perſonnes d'une mauvaiſe conſtitution, „ particuliérement quand on a pratiqué de „ grandes inciſions, eſt bien connu des „ chirurgiens anglois & les avantages d'un „ ſéton dans ces cas ſont très-ſenſibles... „ je deſirerois, ajoute-t-il en note, que les

„ inçonvéniens & le danger qui ſuivent ces „ grandes inciſions fuſſent auſſi bien connus „ des chirurgiens françois, car je ſuis con- „ vaincu qu'à l'hôtel Dieu de Paris, il périt „ tous les ans un grand nombre d'hommes „ par cette coûtume de faire de grandes in- „ ciſions.„

Ce reproche, *Monſieur & cher confrère*, vous étonnera ſans doute; (*) il ne peut avec juſtice être addreſſé aux chirurgiens françois; jamais leur pratique n'a paru cruelle aux yeux d'un homme impartial; on ne les a

---

(*) Non Mr. CHAUSSIER, ce reproche ne m'étonne point, tout injuſte qu'il ſoit. J'ai dejà vu quelque part des expreſſions très-déplacées dans un ouvrage de Mr. POTT, dont les principes ne ſont pas toujours fort orthodoxes en matiére de chirurgie. Mr. POTT critique à tort & à travers le procédé de M. M. le DRAN & GARANGEOT, dans l'eſpèce d'inſtrumens & la maniére de s'en ſervir, pour détruire les adhérences du teſticule & du cordon, au ſujet de la caſtration; il eſt queſtion, autant que je me le rappelle, de la préférence que l'on doit donner au biſtouri ſur les ciſeaux en pareilles occaſions.

Les épithétes de *gauche* & de *cruelle* dont Mr. POTT qualifie généreuſement la méthode de GARANGEOT,

point vu adopter aveuglement l'ufage du feu fi familier à nos anciens, on ne les a point vu pratiquer ces mutilations barbares, ces opérations abfurdes dont on retrouve des veftiges dans quelques auteurs; au contraire occupés fans ceffe du foin, des moyens d'éviter les opérations, d'en diminuer les douleurs, on les voit s'élever avec force contre l'abus des inftruments & d'une *chirurgie toujours agiffante*; étudiant d'avan-

---

peuvent aller de pair avec celles de *groffiére* & de *ridicule* desquelles il acceuille civilement celle de le Dran. Je penfe cependant, fans prétendre à en tirer vanité pour mon compte, que les chirurgiens anglois n'ont point acquis jufqu'ici le droit de nous déprimer. Si nous ne nous fommes pas occupés à relever le fatras d'erreurs qui circulent prefque clandeftinement dans plufieurs écrits modernes qui nous viennent de leur part, c'eft que nous n'avons pas craint, fans doute, qu'elles puiffent nuire à nos principes, ni même trouver un jour quelque crédit en France.

Votre réplique à l'imputation fauffe & au coup d'oeil vicieux de Mr. Gilles pie, eft tout auffi digne de vous, Monfieur, que d'une nation dont les moeurs font naturellement douces & honnêtes, qui fe fait un devoir d'être délicate fur le choix des expreffions, & furtout de pardonner.

tage la nature, perſuadés de ſes reſſources, convaincus que l'art ne guérit point, que tous ſes procédés, que toutes ſes opérations ſe bornent uniquement ou à écarter les obſtacles qui gênent les mouvements de la nature, ou à procurer les circonſtances favorables à ſon action ſalutaire; on les voit ſouvent ſe borner à la ſeule *expectation*, aux moyens les plus doux & les plus ſimples & jamais ils n'agiſſent qu'après être convaincus de l'inſuffiſance des efforts de la nature.

Si on les ſuit dans leur pratique journaliére des panſements, des appareils, on les voit proſcrire entiérement les ſutures, le tamponage des plaies, s'élever hautement contre l'abus des grandes inciſions dans les dépots, les ſinus, recommander les ſétons, les contr'ouvertures, les appareils compreſſifs; cette pratique généralement adoptée ſe trouve également conſignée dans tous nos ouvrages & enſeignée dans toutes nos écoles.

Pour s'en convaincre il ſuffit de jetter les yeux ſur ce que Mr. LOUIS a écrit dans le dictionnaire encyclopédique au mot *inciſion*;

"on doit, *dit-il expreſſément*, ménager les in-
„ ciſions le plus qu'il eſt poſſible & ne ſe
„ déterminer à les pratiquer que dans le
„ beſoin démontré„ , " encore, *dit-il à l'ar-*
„ *ticle contr'ouvertures*, on n'en doit faire que
„ lorſqu'il n'eſt pas poſſible de déterminer
„ la ſortie des matières purulentes & de re-
„ coller les parois du ſinus , ou du ſac qui
„ les fournit , par le moyen des compreſſes
„ expulſives ſoutenues d'un bandage conve-
„ nable.„ Voyés auſſi avec quelle force
Mr. SABATIER réproche à LAMOTTE d'avoir
pratiqué dans un cas de collection puru-
lente une trop grande inciſion &c. Enfin
Monſieur & cher confrère vos réflexions ſur
l'uſage de la compreſſion fourniront une
nouvelle preuve que les chirurgiens françois
connoiſſent auſſi bien que tous autres, l'a-
bus, le danger de grandes inciſions, & qu'ils
n'ignorent pas les moyens d'y ſuppléer.

Cependant Mr. GILLES PIE dit expreſſé-
ment qu'il eſt convaincu qu'à l'hôtel Dieu
de Paris il périt tous les ans un grand nom-
bre de malades ; c'eſt un fait qui n'eſt que

trop conſtaté, ſur lequel l'humanité gémit, & qui fixe l'attention de notre gouvernement; mais cette mortalité de l'hôtel Dieu dépend-elle des traitements chirurgicaux? dépend-elle, comme ledit Mr. GILLES PIE, de la coûtume que l'on a de faire de grandes inciſions? je répondrai à cette allégation par les remarques de l'auteur qui ſe trouvent conſignées dans le même journal page 383.

"J'ai ſuivi, dit Mr. GILLES PIE, pendant „ plus d'un an l'hôtel Dieu de Paris, j'y „ ai vu pratiquer avec la plus grande dex- „ térité beaucoup d'opérations, & cependant „ les ſuites en étoient fâcheuſes, parceque „ généralement il ſurvenoit une ſuppuration „ putride qui faiſoit périr les malades; je „ ſuis perſuadé que l'on conſerveroit la vie „ de quelques centaines d'hommes qui pé- „ riſſent annuellement dans cette maiſon „ par la ſuppuration putride, qui ſurvient „ après les opérations, les fractures compli- „ quées, les grands abcès &c., ſi l'on corri- „ geoit la foétidité putride des ulcères par

les

„ les végétaux antiſeptiques, & particuliére-
„ ment par l'uſage des végétaux acides &
„ frais."

"Quelques auteurs ont avancé que les
„ ſuppurations putrides communiquoient
„ ſouvent l'infection aux malades que l'on
„ plaçoit dans les ſalles des bleſſés. D'a-
„ près ce que j'ai obſervé moi même dans
„ les hôpitaux, je ſuis fort diſpoſé à adop-
„ ter cette opinion, car ſouvent j'ai remar-
„ qué qu'une perſonne ſaine reçue à l'hô-
„ pital pour une légère plaie, & que l'on
„ plaçoit dans la ſalle de chirurgie où il
„ y avoit beaucoup de bleſſés attaqués
„ d'une ſuppuration putride, étoit bien-
„ tôt affectée d'une ſuppuration de même
„ eſpèce, & je ne doute pas, continue notre
„ auteur, qu'un acide végétal, en corri-
„ geant ou en éloignant la foetidité ne
„ prévint la contagion."

Telle eſt d'après Mr. GILLES PIE lui-même la cauſe la plus certaine de l'inſalubrité des hôpitaux, (*) & parconſéquent de la

(*) Dans un grand hôpital rempli de fiévreux & de

mortalité que l'on obſerve à l'hôtel-Dieu de Paris : car ſi des hommes d'ailleurs ſains, mais avec une petite plaie, éprouvent ſouvent dans cet immenſe hôpital des accidents graves ; pourquoi donc accuſer les inciſions, néceſſitées par le mal, de faire périr annuellement un grand nombre de bleſſés ? Et en ſuppoſant, ce que je nie formellement pour l'avoir vu, & bien vu, que l'on pratiquat généralement à l'hôtel-Dieu des grandes inciſions, le reproche peut-il & doit-il s'étendre à tous les chirurgiens fran-

---

bleſſés, l'air eſt un cahos chargé de vapeurs & de miaſmes de différente nature, qui ont plus ou moins de denſité ; mais qui ſont toujours très dangereuſes ; les plus légères s'élevent au plafond des ſalles, les plus péſantes tombent à la ſurface du ſol & y forment une couche plus ou moins épaiſſe comme dans la grotte du chien ; d'autres plus humides & d'une denſité moyenne forment autour des malades une ſorte d'enveloppe ou d'atmoſphére, qui en ſe réfroidiſſant ſe condenſe, s'attache au ciel du lit, aux vétements, aux murs, y forme un enduit gluant qui entretient, propage & renouvelle l'infection. Des trapes pratiquées au pavé de la ſalle & communiquant dans de vaſtes ſouterreins donneroient iſſue à l'air fixe & aux miaſmes les plus peſants ; des ſoupiraux

çois ? Mais c'eſt aſſés ſans doute : revenons à notre objet.

La compreſſion étoit un moyen fort recommandé par nos anciens dans le traitement des fractures ſimples. Tous inſiſtent à ce que le bandage ſoit aſſés ſerré pour que la partie qui eſt audeſſus ſoit un peu enflée; car ajoute expreſſément DUVERNEY, d'aprés tous les écrivains qui l'ont précédé ; "Si „ cette enflure ne s'y trouve pas, c'eſt une „ preuve que le bandage eſt trop lâche & „ que bien loin d'être aſſés ſerré pour maintenir les os réduits, il ne l'eſt pas aſſés „ pour comprimer médiocrement les vaiſ-

---

ouverts aux plafonds laiſſeroient échapper l'air phlogiſtiqué, les vapeurs légères ; enfin les fumigations, les ventilateurs ſerviroient à renouveller la maſſe de l'air qui enveloppe les malades. Une cauſe très-fréquente d'infection & de contagion dans les hôpitaux, eſt l'uſage du linge, des vétements qui paſſent ſucceſſivement à différents malades & qui ſouvent récélent des principes virulents. La charpie, les compreſſes dont on recouvre les ulcères & les différentes bleſſures y portent ſouvent un germe d'infection : ſans doute il feroit plus avantageux, & peut-être plus économique de ne faire ces plumaſſeaux qu'avec une étoupe fine & préparée hors de l'hôpital &c.

„ ſeaux ; alors il faut défaire le bandage &
„ le faire tel qu'il doit être.„ Il eſt évident que nos anciens maîtres regardoient le bandage comme un moyen néceſſaire pour maintenir dans le contact les extrémités des os fracturés, favoriſer & la formation du cal, & prévenir ſes difformités : & bien des gens encore croiroient avoir manqué aux préceptes les plus importants de l'art, ſi dès les premiers inſtants d'une fracture, ils n'avoient pas appliqué un bandage ſerré. Vous avés fait ſentir dans votre ouvrage l'abus & le danger de cette méthode routinière par une obſervation frappante : mais comme on ne peut trop inſiſter ſur cet objet, & préſenter des exemples aux jeunes éleves, je vous rapporterai deux faits arrivés il y a quelques années dans notre ville.

Un garçon de quinze à ſeize ans du village de Plombiéres près Dijon fit une chûte qui cauſa une fracture de l'avant bras. Le radius ſeul étoit fracturé dans ſon milieu. On conduiſit le malade à un tonnelier de cette ville, homme d'importance qui a *reçu*

le don de r'habiller, renouer, raccommoder, guérir toutes fractures & luxations, & qui par un ton hardi & tranchant, sçait en impoſer aux *commeres des deux ſexes.* Après bien des extenſions violentes, des tiraillements douloureux, ainſi qu'il eſt d'uſage, notre habile renoueur fit un bandage circulaire qui s'étendoit de l'articulation du coude juſqu'au poignet. Ce jeune homme ne tarda pas à éprouver les douleurs les plus vives : la main ſe gonfla, devint livide ; mais tous ces ſymptômes furent regardés par le renoueur comme les meilleurs ſignes poſſibles, & l'indice d'une prochaine guériſon : *c'eſt le mauvais ſang qui ſort, & il faut bien ſe garder de toucher au bandage* diſoit-il : enfin la main & l'avant bras perdirent tout ſentiment, devinrent foetides. Alors les parents peu raſſurés, malgré les promeſſes hardies du renoueur, conduiſirent le malade à l'hôpital environ douze jours après ſa chûte. Feu Mr. Maret qui le premier le vit, trouva l'avant bras entiérement ſphacelé & en eſſayant d'ôter le bandage,

l'avant bras ſe ſépara de l'articulation du coude & il ne reſta que quelques lambeaux pourris qui furent coupés avec la pointe des ciſeaux ; après quelques mois il ſortit de l'hôpital parfaitement guéri & il atteſte encore chaque jour les effets du *don merveilleux* de notre renoueur.

Un couvreur travaillant dans un château éloigné de cette ville de cinq lieues, tomba d'environ cent trente deux pieds de hauteur ; le côté externe de la jambe droite étoit contus, douloureux & on crut reconnoître une fracture du péroné. Le repos, la ſituation convenable de la jambe, l'uſage de quelques fomentations ſalines, reſolutives & rélâchantes, euſſent ſuffi, ſans doute, pour prévenir tout accident, quand même il eut été bien certain que le péroné étoit fracturé ; mais d'après cette idée auſſi fauſſe que dangereuſe qu'il faut hâter de réduire les fractures, qu'il faut les contenir, les maintenir en ſituation par un bandage, on n'héſita pas à appliquer un bandage circulaire ; les douleurs devinrent plus vives,

le gonflement augmenta ; on défit le bandage, mais il n'étoit plus temps ; la gangréne occupoit toute la jambe & s'étendoit jusqu'au genouil : ce fut dans cette circonſtance fâcheuſe que l'on amena le malade à notre hôpital, environ dix-neuf jours après ſa chûte ; le ſphacéle étoit borné au genouil, la ligne de ſéparation ſe montroit déja par un cercle rouge, & ſans doute la nature eut à la longue procuré la ſéparation totale de la partie mortifiée: mais comme les forces étoient épuiſées, comme la ſurface articulaire étoit large, enfin comme la foetidité étoit extrême; circonſtance qui toujours mérite attention dans un hôpital ; feu Mr. HOIN fit l'amputation dans l'articulation même en conſervant la rotule qui étoit ſaine. Cette obſervation eut le ſuccès qu'on pouvoit en attendre, la cicatrice fut longtemps à ſe former parceque l'étendue de la gangréne n'avoit pas permis de former un lambeau pour recouvrir les ſurfaces articulaires, mais enfin le malade guérit & à l'aide d'une jambe de bois il put

reprendre ſon métier ordinaire. Ces faits ſeroient bien propres à confirmer l'idée ſinguliére de Mr. WRABETZ qui propoſe de pratiquer une ligature ſerrée, pour faire l'amputation des extrémités ; mais actuellement ils nous intéreſſent ſous un autre point de vue, ils démontrent le danger des bandages circulaires, des appareils compreſſifs ſurtout dans les premiers temps des fractures & dans tous les cas où on a à craindre les effets d'une contuſion, le gonflement & la tenſion de la partie. Cependant journellement encore, on employe les bandages circulaires dans le traitement des fractures ; c'eſt un abus ancien contre lequel on ne ſauroit trop s'élever ; car ce n'eſt pas comme le diſent tous nos écrivains, comme le croyent preſque tous les praticiens ; ce n'eſt pas le bandage qui maintient dans la réduction les os fracturés, qui les ſoutient dans l'approximation, c'eſt le repos, c'eſt la ſituation ; auſſi toutes les vues de l'art doivent elles tendre à procurer au membre fracturé la poſition la plus favorable pour le ſoutenir & relâcher

en même temps les muſcles qui pourroient le mouvoir ; deux objets également importants ; c'eſt dans cette intention que Mr. Pott a recommandé ſi judicieuſement pour les fractures des extrémités inférieures, de mettre la partie dans la flexion, de coucher le bleſſé ſur le côté même de la fracture : méthode ſimple, efficace, qui remplit en même temps les deux objets que l'on doit ſe propoſer. Cependant Mr. Pott lui-même attribue uniquement au relâchement des muſcles tous les avantages de ſa méthode : mais ſi en habile praticien il eut conſidéré la diſpoſition primitive des extrémités inférieures, leur tendance conſtante à ſe porter ſur le côté quand on eſt couché, il eut vu ſans doute que le premier avantage de cette ſituation conſiſte en ce que le pied eſt ſoutenu entiérement par l'appareil placé ſur le lit, en ce que la jambe eſt appuyée dans toute ſa largeur & parconſéquent mieux aſſujettie, moins expoſée au mouvements que dans toute autre poſition.

On ſe convaincra facilement de l'exactitude

de notre remarque par quelques confidérations anatomiques, faites depuis long-temps dans mes cours publics. Placés fur une table un fquelette bien fait, un cadavre dont les membres foient flexibles; vous voyés auffitôt la cuiffe, la jambe s'incliner, & la pointe du pied fe porter en déhors d'une maniére très-fenfible; redreffés le pied, renverfés-le endedans, il revient encore & retombe en déhors; coupés, détachés les ligaments qui attachent la tête du femur dans la cavité cotiloïde, alors l'extrémité inférieure tombera entiérement, toujours en déhors & appuyera fur toute la face externe; cette tendance conftante & naturelle de l'extrémité inférieure, fi effentielle pour la progreffion, pour la ftation, dépend de la conformation des os, & non de l'action des mufcles, comme paroît l'avoir cru le favant POTT. Au refte de plus longs détails feroient ici déplacés; on les trouvera dans un mémoire envoyé dès 1774 à l'académie royale de chirurgie, & que je publierai inceffamment: il fuffit pour mon objet d'avoir

fait ſentir que dans le traitement des fractures : la ſituation & le repos doivent être conſidérés comme les premiers moyens & les plus efficaces pour conſerver la réduction : cependant il ne faut pas entiérement exclure du traitement de ces maladies les bandages ; mais ils doivent être ſimples, legers, faciles à renouveller, enfin ils ne doivent être conſidérés dans l'ordre des moyens curatifs, que comme un inſtrument ſécondaire & acceſſoire ; utile dans les premiers temps pour modérer la mobilité des muſcles, utile peut-être encore dans le temps de la formation du cal pour modérer l'eflux des ſucs conglutinants : ainſi pour remplir ces intentions on n'a pas beſoin de bandages circulaires, on n'a pas beſoin qu'ils ſoient ſerrés de maniére à déterminer cette enflure, ce gonflement que nos anciens maîtres déſiroient, qu'ils jugeoient néceſſaires & qu'ils regardoient comme le ſigne d'un appareil méthodiquement appliqué & d'un bandage bien fait.

Souvent je me ſuis convaincu des avanta-

ges de cette méthode ſi ſimple dans des cas, que précédemment les praticiens jugeoient ne laiſſer d'autre reſſource que l'amputation. J'ai vu, il y a quelques mois, un menuiſier de cette ville ayant une luxation complete du pied avec fracture du péroné; appellé dès les premiers inſtants de l'accident, la réduction ſe fit avec facilité; toute l'extrémité inférieure fut appuyée ſur le côté externe & miſe dans la flexion; quelques compreſſes douces, un bandage à pluſieurs chefs, ſoutenu de fanons mols, formérent tout l'appareil, que l'on arroſoit de temps en temps avec une legère décoction de graine de lin. Il ſurvint une échimoſe, un gonflement conſidérable; la ſaignée, le régime, l'uſage des moyens les plus ſimples diſſipérent tous les accidents & après deux mois le malade put commencer à marcher. Tout réçemment, Mr. ENAUX, chirurgien diſtingué de cette ville, vient d'éprouver les bons effets de çette méthode dans un cas plus grave encore. Un homme en tombant ſe luxa completement le pied; les téguments

ainſi que la capſule articulaire furent déchirés par la violence de la chûte & l'extrémité du tibia ſortoit de plus de deux pouces. On ſe garda bien d'agrandir la plaie, on n'employa que la poſition latérale & fiéchie, les panſements les plus ſimples, le bandage le plus leger; maintenant la plaie eſt complétement cicatriſée, il ne reſte plus que du gonflement, de la roideur, au pied, & il n'y a pas même une anchiloſe; cependant dans de telles circonſtances Mr. PETIT recommande expreſſement l'amputation, comme le ſeul moyen capable de conſerver le bleſſé, il vouloit même que cette opération fut pratiquée dès les premiers inſtants; ainſi la pratique chirurgicale ſe perfectionne chaque jour en reſtreignant les opérations à un plus petit nombre de cas, en ſimplifiant ſes procédés. Vous en fourniſſés une nouvelle preuve, *Monſieur & cher confrère*, par votre mémoire ſur l'uſage de l'eau; rien ſans doute n'eſt plus propre à faire ſentir combien il faut être réſervé dans l'uſage des remédes compoſés, dans l'application des onguents

gras, des emplâtres tenaces & résineux dont on a si souvent & longtemps abusé.

L'eau, ce fluide si abondament répandu dans la nature, si essentiel pour nos besoins domestiques, est aussi dans un grand nombre de maladies le reméde le plus simple & peut-être le plus efficace ; non seulement l'eau est le premier des humectants ; mais encore suivant les différents dégrès de température dont elle est susceptible, elle devient tour-à-tour le relâchant le plus grand, ou le tonique le plus prompt & le plus énergique. Je n'examinerai pas les propriétés qu'elle acquiert lorsqu'elle est chargée de substances salines, ou des sucs des végétaux; je ne parlerai point des avantages que l'on peut retirer de son usage topique dans les maladies internes; je me bornerai à quelques observations sur l'efficacité des simples lotions d'eau froide dans plusieurs affections locales.

Mr. de B*** agé de plus de soixante ans étoit sujet à la goutte & tous les ans à l'approche de l'hyver malgré ses soins à faire

grand feu, à bien se couvrir, à éviter le froid, il éprouvoit réguliérement de violents & de longs accès, dont les retours fréquents lui avoient laissé aux deux pieds un gonflement habituel, & une tension douloureuse; ce qui le privoit en quelque sorte de la faculté de marcher. En 1780, les douleurs se firent sentir de bonne heure, le malade ne manqua pas d'augmenter le feu de son appartement, de bien couvrir ses jambes avec des peaux fourrées, des édredons; cependant le mal augmentoit, les jambes devinrent rouges, luisantes, éréfipélateuses. Il s'y forma une sorte d'éruption pustuleuse qui suintoit une sérosité acre; on vit même quelques furoncles; enfin la fiévre se déclara, la langue se chargea, l'appétit étoit perdu: on employa successivement sur l'affection locale les décoctions de sureau avec le lait, les cataplasmes de différentes espèces toujours entretenus dans une chaleur assés grande par les chauffe-pieds, les couvertures, les pelisses; & les purgations douces & placées à propos firent cesser la fiévre; mais elle revenoit de temps

en-temps, & l'affection locale continuoit au même degré : enfin après plus de trois mois de souffrances le malade engagea Mr. BADOZ chirurgien de Mirebeau qui lui donnoit ses soins de me consulter sur son état

Convaincu par une suite de recherches & d'expériences, dont je rendrai compte dans une autre occasion, que la chaleur actuelle entretenue pendant quelque temps sur une partie y détermine toujours une irritation plus ou moins profonde, qui intervertit la circulation, supprime la transpiration, attire, fixe en quelque sorte les humeurs & les épaissit; je présumai d'après le récit qui me fut fait que tous les accidents étoient, sinon causés, du moins entretenus par l'excès des précautions que le malade prenoit pour augmenter & conserver la chaleur dans la partie, y étouffer en quelque sorte la transpiration par l'abus des cataplasmes, des chauffe-pieds &c. Je conseillai donc de bannir entiérement toutes ces applications topiques, de supprimer peu-à-peu les pelisses, les édredons dont on accabloit les jambes, de laver

soir

ſoir & matin les pieds, les jambes & les cuiſſes avec de l'eau froide, enſuite de les bien eſſuyer avec un linge doux & ſec; enfin je recommandai un régime relâchant & un purgatif doux lorsque l'irritation ſeroit tombée. Mr. BADOZ chirurgien fort intelligent parût gouter mon avis; mais il étoit trop oppoſé aux habitudes du malade, à ſes idées, pour ne pas lui paroître bien ſingulier ſurtout pendant l'hyver; cependant excédé par la douleur, rebuté de l'inutilité de tous les moyens qu'il avoit employés, il ſe détermina à en faire l'eſſai. Dès le ſoir même la tenſion, la douleur, la rougeur diminuérent, la tranſpiration ſe rétablit ſenſiblement aux pieds, la nuit fut calme; ce premier eſſai encouragea le malade & loin d'avoir par la ſuite de la répugnance à ce genre de remède, il ne craignit pas de plonger ſes jambes dans l'eau froide; méthode que je n'avois point conſeillé & que je défendis dès que j'en fus inſtruit. Le bien-être augmenta chaque jour, les accidents diſparurent, le malade pût ſe lever

& marcher beaucoup mieux qu'auparavant ; enfin il continue encore ſes lotions froides, mais ſeulement le ſoir en ſe couchant ; & depuis ce temps il n'a plus eu aux pieds ce gonflement, cette ſenſibilité douloureuſe qui lui étoit habituelle ; il n'a même plus eu la goutte aux pieds. Quelquefois il en a ſenti l'annonce aux genouils ; mais il a ſçu la prévenir par des lotions froides ſur cette partie.

Depuis ce temps j'ai ſouvent conſeillé l'uſage journalier des lotions froides des pieds & des jambes comme un moyen de prévenir les attaques de la goutte, ou au moins d'en éloigner les accès, d'en modérer les douleurs. Quelques faits iſolés ne ſuffiſent pas ſans doute, pour prononcer ſur l'efficacité d'un moyen, ſoit préſervatif, ſoit curatif ; du moins puis-je aſſurer que les lotions froides faites réguliérement tous les jours en ſe couchant, m'ont toujours paru fort avantageuſes ; & n'ont jamais eu d'inconvéniens. J'inſiſte ſur ce point, parceque l'on pourroit m'objecter que la goutte doit être conſi-

dérée comme le dépôt critique d'une humeur, qu'il ſeroit dangereux de déplacer, de répercuter ſur une autre partie, qu'il convient au contraire d'attirer, de fixer pour prévenir les ſuites fâcheuſes & bien connues de la métaſtaſe de cette humeur ſur les organes internes &c.; mais ces idées ſont-elles bien juſtes? ces craintes ſont-elles bien fondées? ſans entrer dans aucune diſcuſſion ſur la nature de la goutte, ſur la cauſe qui détermine ſi ordinairement ſur les pieds l'irruption de cette humeur, je me bornerai à faire remarquer que les lotions froides pratiquées, comme je l'ai indiqué, ne ſont ni répercuſſives, ni aſtringentes; au contraire leur effet conſtant eſt d'exciter d'une manière douce le ton des fibres, l'action des vaiſſeaux cutanés & des pores tranſpiratoires: auſſi obſerve-t-on toujours après ces lotions que la partie éprouve une chaleur douce, qu'il s'y établit une tranſpiration aiſée, plus abondante qu'auparavant, enfin par l'uſage continué de ce moyen la fibre ſe fortifie, la tranſpiration s'entretient dans la partie & n'eſt

point dérangée par les petits changements alternatifs de froid & de chaud, de péſanteur & de legéreté de l'air auxquels nous ſommes ſi ſouvent expoſés, changements qui deviennent enſuite dans des parties affoiblies, dans les perſonnes délicates, la cauſe déterminante des accès de goutte, des rhumes de cerveau, des catarrhes & de mille autres affections de même genre ſi fréquentes dans la ſociété.

Telle eſt bien certainement la manière d'agir des lotions froides : je l'ai obſervé ſur moi-même, & j'en ai éprouvé les bons effets.

Pendant le cours de mes études au collége, j'avois eu des engelures aux talons & depuis ce temps j'avois conſtamment les pieds froids, même dans la meilleure ſanté, & jamais je ne m'appercevois de tranſpiration à cette partie, qu'après de grands exercices, ou dans le temps de chaleur ; j'étois auſſi fort ſujet pour la plus legére cauſe aux rhumes de cerveau. Ces petites incommodités auxquelles j'étois habitué n'excitoient pas mon attention ; mais à la ſuite

d'une maladie longue que j'éprouvai il y a quelques années, mes jambes enflérent confidérablement & le froid que j'y éprouvois, m'empêchoit de m'endormir. J'eus recours aux lotions d'eau froide, & dès le foir même j'eus une chaleur douce aux pieds, le fommeil ne fe fit point attendre, la tranfpiration fe rétablit, & en continuant mes lotions, l'enflure fut bientôt diffipée, la chaleur & la tranfpiration s'eft foutenue aux pieds, j'ai été beaucoup moins fujet aux rhumes de cerveau; enfin, ce que je n'efpérois pas, des cors que j'avois aux pieds depuis longtemps ont ceffé d'être douloureux & après les avoir coupé une fois ils ne font plus revenus. Pour ne laiffer aucun doute fur l'avantage des lotions froides pour exciter & rétablir la tranfpiration, j'ajouterai qu'ayant négligé quelque temps l'ufage de ce moyen, la tranfpiration des pieds a confidérablement diminué & les rhumes de cerveau ont été plus fréquents & plus durables.

Ce moyen eft également utile contre ces inquiétudes douloureufes des jambes, ces

chaleurs acres, ces demangeaiſons cuiſantes, que quelques perſonnes éprouvent au lit, contre ces affections cutanées des talons & des orteils que l'on nomme ordinairement *engelures*, parcequ'on les croît occaſionnées par le froid, mais qui me paroiſſent plutôt l'effet d'une humeur éréſipelateuſe ou dartreuſe dont l'exception peut être déterminée à la peau par le froid, comme par toute autre cauſe : en effet ſouvent ces prétendues engelures s'obſervent pendant l'automne, au printemps, chés des perſonnes qui ne ſont point expoſées à l'impreſſion du froid ; & très-ſouvent encore quelques remédes internes préviennent ou détruiſent entiérement ces affections cutanées. Quoi qu'il en ſoit, j'ai ſouvent conſeillé & avec ſuccès les lotions froides pour prévenir les engelures des talons & des orteils. Enfin d'après l'idée avantageuſe que j'ai des ſimples lotions froides des pieds des jambes &c, de leur effet tonique non ſeulement ſur la partie, mais ſur toute l'économie animale, de leur efficacité pour entretenir la tranſpi-

ration des pieds & prévenir beaucoup de maux qui résultent de sa supression, je desirerois que les instituteurs habituassent les jeunes gens à se laver les pieds réguliérement tous les soirs comme on se lave les mains : cette habitude de propreté, peu genante seroit fort utile aux voyageurs pour prévenir les excoriations auxquelles ils sont si sujets ; excoriations qui dépendent de l'âcreté de la transpiration, de la foetidité qu'elle contracte en séjournant entre les orteils. Mr. LAFOREST rapporte que le ROI de Prusse pendant sa derniere guerre avoit préposé dans ses armées des chirurgiens destinés à visiter les pieds des soldats aprés & dans le cours même des marches. Cette précaution montre bien la sagesse du grand homme qui ne néglige aucun détail & veille à la conservation & à la force de ses soldats. Les lotions froides ne préviendroient-elles pas dans les armées tous les accidents qu'occasionne la fatigue des marches ? c'est à l'expérience à nous en instruire ; je me borne à quelques faits particuliers.

Le Sr. LOCQUIN en heurtant contre une pierre ſe fit-il y a plus de dix ans une légére entamure près la malléole interne de la jambe droite ; le mal négligé ou maltraité dégénéra en un ulcère très-étendu, qui fut enfin guéri après plusieurs mois ; mais depuis ce temps la jambe étoit toujours ſenſible, douloureuſe, les veines cutanées étoient engorgées, diſtendues, & l'ulcère ſe r'ouvroit par le plus leger froiſſement, ſouvent-même ſans aucune cauſe apparente. Pluſieurs fois j'avois été appellé pour donner mes ſoins à ce jeune homme & procurer la conſolidation de l'ulcère. Pour prévenir la rupture de la cicatrice j'avois conſeillé l'application d'un bas de peau de chien lacé ſur la jambe; mais ce moyen fut ſans ſuccès : enfin je lui conſeillai de laver tous les ſoirs la jambe & le pied avec l'eau la plus fraiche : mais comme je craignois qu'un moyen auſſi ſimple n'eut pas aſſés l'air d'un reméde, j'ordonnai d'ajouter une cuillerée à caffé de vinaigre par pinte d'eau : depuis quatre ans l'ulcère ne s'eſt point r'ouvert, la cicatrice

eſt ſolide, les veines ne ſont plus engorgées, & le jeune homme continue toujours ſes lotions, quoique cependant avec un peu moins d'exactitude que dans les premiers temps.

A la ſuite d'une maladie aigue le nommé Venot, ouvrier de Nitriére, éprouva une douleur très-vive avec engorgement & tenſion à toute l'extrémité inférieure du côté gauche; il y avoit ſurtout une tuméfaction plus marquée au genouil. On y appliqua des cataplaſmes, & aprés quelques jours on crut remarquer de la fluctuation; on pratiqua une inciſion même profonde; mais il ne ſortit aucun fluide; ſeulement le tiſſu graiſſeux parut un peu bourſoufflé: ce qui étonna fort le chirurgien qui avoit fait l'opération, & l'engagea à demander mon avis. J'avois déja vu pluſieurs cas ſemblables & où l'apparence d'une fluctuation ſourde & profonde en avoit impoſé à des praticiens inſtruits; je diſſuadai de faire de nouvelles recherches pour trouver un foyer purulent. Malgré la vivacité des douleurs,

les ſignes qui caractériſent l'inflammation & la confection du pus ne ſe rencontrant pas dans ce cas ; j'engageai de laiſſer cicatriſer l'inciſion , de ſupprimer les cataplaſmes , d'employer les ptiſannes diaphorétiques, les ſucs d'herbes & de temps en temps quelques purgatifs &c. L'inciſion fut bientôt cicatriſée , les douleurs diminuèrent; mais les articulations de la jambe & du pied étoient roides, ſembloient anchiloſées , les muſcles étoient durs , compacts , enfin le tiſſu cellulaire étoit tendu , rénitent , & le malade ne pouvoit mettre le pied à terre ſans éprouver de très-grandes douleurs : dans ces circonſtances je conſeillai les lotions froides; mais pour mériter la confiance du malade & l'engager à l'exactitude, je preſcrivis d'employer la premiére , c'eſt-à-dire la plus foible leſſive des terres nitrées ; ces lotions furent continuées tout l'été ; le pied redevint libre, les muſcles s'aſſouplirent , le gonflement du tiſſu cellulaire ſe diſſipa , enfin le malade put marcher avec aiſance ; ſeulement le genouil eſt reſté roide & paroît anchiloſé.

L'uſage topique de l'eau froide eſt auſſi d'une grande efficacité dans ces hémorrhagies ſubites & allarmantes qui ſuccédent quelquefois à l'accouchement le plus heureux en apparence. Pour bien ſentir les avantages de ce moyen & l'employer toujours à propos & avec ſuccès, il faut connoître ſes effets, ſa manière d'agir, il faut diſtinguer les cauſes qui après l'accouchement déterminent & entretiennent ces grandes effuſions de ſang.

On s'accorde généralement à reconnoître trois cauſes des hémorrhagies utérines après l'accouchement. I°. Le renverſement ou la dépreſſion plus ou moins grande d'une portion du corps ou du fond de la matrice; accident qui dépend, ou d'une preſſion ſur l'abdomen lors de la ſortie de l'enfant, ou d'une traction prématurée & trop forte du placenta & du cordon ombilical. II°. La préſence d'un corps étranger dans la matrice, telle qu'un caillot, une portion de membranes, de placenta, encore adhérente à ſes parois & qui ſoutient dans leur

ouverture les orifices des vaiſſeaux. Dans ces deux premiéres circonſtances, la cauſe de l'hémorragie eſt purement méchanique & entiérement locale : il ſeroit également abſurde & dangereux de la négliger, de la méconnoître ; on ne peut, on ne doit y rémédier que par des procédés méchaniques dont l'action ſoit dirigée uniquement ſur la partie affectée ; ainſi dans le premier cas il faut réduire la portion de l'uterus déplacée, ou renverſée ; dans le ſecond, il faut détacher, extraire le corps étranger, & ce n'eſt qu'après ces opérations préliminaires qu'il convient, ſi la perte ſubſiſte encore, de recourir à d'autres moyens.

Il eſt une troiſiéme cauſe plus fréquente des hémorrhagies utérines, & qu'il importe de bien connoître, c'eſt l'inertie de la matrice. Ici, & c'eſt une obſervation qui paroît avoir échappé à tous ceux qui ont écrit ſur les accouchements, la cauſe de l'hémorrhagie n'eſt pas purement locale ; toute l'économie animale ſemble participer, concourir à cet état d'inertie de la matrice &

peut-être même le déterminer. On s'en convaincra facilement, si l'on observe attentivement les différentes circonstances qui précédent, accompagnent cet état & peuvent le faire prévoir.

Remarquons d'abord que toutes les femmes ne sont pas également sujettes à l'inertie de la matrice. C'est dans nos villes que l'on observe plus fréquemment cet accident ; & ce sont les femmes délicates, sensibles, sujettes aux affections histériques & nerveuses, qui y sont le plus exposées ; ce sont celles dont l'imagination active est facilement frappée de quelque impression subite, ou dont l'esprit est fortement préoccupé de quelqu'idée affligeante & pénible ; enfin ce sont les blondes ; ce sont celles dont la fibre est lâche & mobile, dont le tempérament est naturellement foible ou affoibli accidentellement par des maladies.

D'aprés ces seules considérations on entrevoit déja que l'inertie de la matrice n'est pas une affection purement locale, mais qu'elle dépend en quelque sorte de la con-

ſtitution naturelle, ou acquiſe; qu'elle eſt une ſuite immédiate de l'ébranlement général imprimé à toute la machine par les derniéres douleurs : en effet quel changement ſubit dans le phyſique & dans le moral! aux douleurs les plus vives, aux efforts les plus grands ſuccéde ſans intervalle l'inſtant le plus tranquille, le calme le plus doux; les nerfs ſe relâchent tout-à-coup, la circulation ſuspendue, retardée dans tous les viſcères trouve auſſitôt des vaiſſeaux libres, & ſuit de nouvelles routes : mille idées ſe préſentent en foule à l'imagination de la femme, & viennent tour-à-tour l'occuper; ainſi à l'extrême tenſion ſuccéde l'affaiſſement & une ſorte *d'étonnement* général dans tout le ſyſtême nerveux & ſenſible. Cet état eſt encore entretenu par le trouble, l'irrégularité de la circulation, & il perſiſte plus ou moins, ſuivant la mobilité des fibres : auſſi voit-on dans ces cas que le pouls au lieu de ſe développer auſſitôt après l'accouchement reſte vif, dur, ſerré, véritablement nerveux; quelquefois il eſt mol, mais il eſt fréquent;

la femme paroit tranquille, cependant elle n'eſt pas encore remiſe de la fatigue des dernières douleurs, elle conſerve une ſorte de trouble, de frémiſſement ou d'émotion intérieure; occupée d'autres objets, elle n'y fait pas attention, elle n'en parle pas, & ne pourroit même ſe rendre compte de toutes ſes ſenſations : mais l'obſervateur attentif qui connoît les effets de l'ébranlement du ſyſtème nerveux, ne s'y trompe pas; au milieu de cette ſécurité, de ce calme apparent, il voit de loin l'orage ſe préparer, ſouvent il remarque dans tout le corps une chaleur acre, plus ſenſible à la paume des mains & à la plante des pieds; d'autres fois il apperçoit des frémiſſements vagues, legers, une ſorte de friſſonnement paſſager qui ſe répand dans quelques parties du corps; quelquefois il ſent un battement plus fort qu'à l'ordinaire au tronc coeliaque, aux artères de l'abdomen; les contractions de la matrice ſont tantôt lentes & inégales, tantôt fortes, mais courtes, éloignées; & après une contraction très-ſenſible, la matrice tombe

auſſitôt dans le relâchement le plus grand ; enfin tout annonce l'éréthiſme, l'ébranlement des nerfs, l'irrégularité de leur action.

Sans doute le moyen le plus ſûr, le plus conforme aux loix de la nature, à l'économie animale, pour prévenir l'inertie de la matrice dont la femme eſt menacée, ſeroit d'attendre, pour procurer la ſortie du placenta, que le calme fut entiérement & parfaitement rétabli, que le pouls eut perdu ſa vivacité, qu'un ſommeil léger eut réparé la fatigue, qu'une tranſpiration douce eut remplacé la chaleur de la peau ; mais trop ſouvent l'habitude d'une méthode contraire prévaut ſur toutes les raiſons ; & ce délai ſi ſage (*) pourroit encore devenir aux yeux de la femme une nouvelle cauſe d'inquiétude, & ainſi prolonger, même augmenter le trouble intérieur. D'ailleurs on n'eſt pas toujours

(*) Les praticiens les plus ſages ont toujours recommandé de ne jamais hâter le décollement du placenta ; pluſieurs même ont conſeillé d'abandonner entiérement

toujours maître d'attendre autant qu'il feroit néceffaire. Quelquefois le placenta peu adhérent fe décolle par fon propre poids, & par la feule impulfion du fang; ou bien le praticien trompé par une fuite de quelques contractions croit pouvoir l'extraire avec fécurité; d'abord l'irritation produite par la fortie de l'arriére-faix foutient encore quelque temps le refferrement de l'uterus; mais bientôt après fes parois fe relâchent, les

---

cette opération aux feuls foins de la nature; voici la pratique fuivie conftamment & avec fuccès à l'hôpital des femmes en couches à Copenhague.

«Placenta foluta, indicante haemorrhagia, extrahitur,
» utero diftincte fe contrahente; fi vero adhuc accreta,
» nec haemorrhagia adfit; neque nixu depreffiorio, neque
» inflatione volarum, quam mulierculae fuadere folent,
» neque preffione abdominis ad folutionem follicitatur,
» fed naturæ relinquitur, quae illam, etiam quarta,
» immo vigefima a partu hora folvit & eduxit feliciter.
» Nec piguit unquam placentam, filente quidem hae-
» morrhagia in utero reliquiffe, ob modicum, quod
» fpontaneam illius folutionem fequitur, fanguinis pro-
» fluvium.

ROGERT collectanea haunienfis focietatis tom I. pag. 364.

vaiſſeaux incapables de ſe contracter reſtent béants, le ſang qu'ils contiennent s'échappe dans la cavité de la matrice, & celui qui eſt contenu dans les autres vaiſſeaux du corps, ſemble refluer ſur lui même & être porté de toutes parts à la matrice par des courants d'oſcillations qui ſe ſuccédent rapidement; ainſi en peu de temps l'hémorrhagie devient allarmante & menace des ſuites les plus fâcheuſes. Pendant ce temps la chaleur du corps augmente ſenſiblement, circonſtance qui en rendant le ſang plus fluide, entretient & augmente l'hémorrhagie; enfin les forces s'épuiſent, la vue s'affoiblit & ſi on n'y remédie promptement, tous les ſecours ſont inéfficaces, il ne reſte plus aſſés de ſang pour entretenir les mouvements du coeur, la femme ne tarde pas à expirer dans les convulſions & la ſincope.

Pour faire mieux ſentir que l'inertie de la matrice ne doit pas être conſidérée comme une affection purement locale, je rapporterai quelques réflexions du Dr. J. LEAKE ſur les hémorrhagies qui ſuivent l'accou-

chement (*). Après avoir obſervé qu'une colère exceſſive, une frayeur ſubite produiſent dans tout le ſiſtème vaſculaire un changement très-ſenſible, & qu'ainſi un ſpaſme fait affluer le ſang aux vaiſſeaux de l'uterus & peut par la ſeule impulſion rompre les attaches du placenta, il ajoute ; "Cet état „ de trouble dans le corps paroît dependre „ de l'influence nerveuſe & pourroit être „ comparé à un leger choc électrique : auſſi „ les femmes d'une conſtitution délicate, „ dont le ſiſtéme nerveux eſt extrémement „ irritable, ſont ſujettes plus que toutes au„ tres à ces accidents ; j'ai même vu, *con„ tinue-t-il*, des femmes de cette conſtitu„ tion, qui n'étoient point groſſes, & dans „ leſquelles la matrice ne pouvoit parcon„ ſéquent pas être ſuſceptible de ces im„ preſſions, éprouver à la ſuite d'une affe„ ction quelconque des douleurs d'entrail„ les, ou une diarrhée, quelquefois même „ une fievre dangereuſe, ſurtout ſi la diarrhée „ n'étoit pas ſurvenue dès les premiers temps.

(*) Practical obſervations on the child-bed-fevers. §. V.

Ces différentes remarques fondées ſur l'obſervation journaliére doivent ſervir à éclairer la pratique, à diriger dans le choix & dans l'emploi des moyens : ainſi puiſque l'inertie de la matrice ne peut & ne doit être conſidérée que comme une affection purement locale, il ne faut pas, pour y remédier, ſe borner entiérement à des moyens dont l'action eſt purement locale; un tampon de linge introduit dans le vagin peut bien empêcher l'effuſion extérieure du ſang; mais le ſang afflue toujours aux vaiſſeaux uterins; il y a une tendance, augmentée encore, dans le cas préſent par l'orgaſme & l'éréthiſme nerveux; & ſi on ſe bornoit à la ſeule introduction du tampon, le ſang retenu par cet obſtacle s'accumuleroit dans la matrice, produiroit une perte interne, les accidens perſiſteroient & s'aggraveroient à chaque inſtant. L'indication premiere dans ces cas eſt de modérer l'éréthiſme & l'action ſpasmodique de tout le ſiſtéme nerveux qui pouſſe continuellement le ſang à la matrice, de donner du ton à cet organe, de diminuer

en même temps cet état de chaleur ſi remarquable dans ces pertes par inertie : trois effets ſimultanés que produit d'une maniere prompte & efficace l'uſage topique de l'eau froide.

Pour rétirer de ce moyen tout l'avantage que l'on peut en eſpérer, il faut, avant tout, introduire la main dans la matrice. Quelquefois on y trouve un gros caillot mol, arrondi, qui n'a aucune adhéſion avec les parois de la matrice & qui en eſt expulſé par la ſeule irritation que produit l'introduction de la main : d'autre fois, & c'eſt le plus ordinaire, le caillot eſt compacte, irrégulier ; il forme des prolongements qui s'étendent juſqu'aux orifices des vaiſſeaux uterins, pénétrent dans leur cavité, y adhérent & les tiennent ainſi toujours ouverts, toujours diſpoſés à laiſſer échapper le ſang : c'eſt après cette opération préliminaire toujours indiſpenſable, que l'on peut avec ſécurité appliquer ſur tout le ventre des linges trempés dans l'eau froide, & que l'on renouvelle auſſi ſouvent qu'ils s'échauffent ; ce qui arri-

ve promptement ; car la chaleur eſt alors très - conſidérable : il convient auſſi de faire ouvrir les fenêtres de l'appartement ; & ſi, ce qui eſt très-ordinaire, les pieds ont une chaleur acre, il faut également y appliquer des linges trempés dans l'eau la plus froide, continuer & renouveller ces applications jusqu'à ce que la matrice ſoit parfaitement contractée, & qu'on n'ait plus à craindre une nouvelle inertie ; ce que l'on reconnoît aiſément, parceque la femme éprouve quelques friſſons legers, parceque la chaleur des reins eſt conſidérablement diminuée, enfin par l'état du pouls. Il eſt auſſi néceſſaire de faire ſur la région de la matrice des frictions douces, pour la maintenir dans la contraction & empêcher ſon relâchement ; enfin il faut ſoutenir les forces par l'uſage de quelque remede interne ; mais il faut éviter avec ſoin tous les ſtimulants actifs, ſpiritueux, qui augmentent & entretiennent la chaleur. Quelques gouttes d'eſprit de nitre dulcifié données de temps en temps dans une cuillerée d'eau fraiche m'ont paru très-

efficaces dans ces cas. Longtemps j'ai employé une potion avec la liqueur minérale d'HOFFMANN ; mais plus d'une fois j'ai vu après ſon uſage les femmes ſe plaindre d'une ſorte d'étourdiſſement & d'ivreſſe qui revenoit toutes les fois qu'on leur donnoit de cette potion.

Cette méthode ſimple & bien dirigée exempte ſouvent de l'application du tampon : (*) cependant ſi l'inertie étoit conſidérable, ſi malgré les premieres applications de l'eau froide, le ſang continuoit à s'échapper ; il ne faut pas héſiter à introduire exa-

(*) On trouve dans pluſieurs auteurs quelques apperçus ſur les avantages du tampon dans les pertes utérines ; mais cette méthode étoit peu connue & même entiérement oubliée ; c'eſt aux praticiens de cette ville que l'on doit la reſtauration de ce moyen. En 1757, Mr. ENAUX Profeſſeur des accouchements s'en ſervit pour la premiere fois ; il communiqua ſon obſervation à ſes confreres dans une aſſemblée particulière ; depuis ce temps cette idée adoptée par tous les chirurgiens de cette ville, & habilement ſaiſie par Mr. le ROUX, a été expoſée avec beaucoup de détails fort intéreſſants dans *ſes obſervations ſur les pertes de ſang*, 1776.

ctement un tampon dans le vagin ; mais pour en feconder l'effet il faut en même temps s'oppofer au relâchement de la matrice, y rappeller l'action, rétablir l'ordre & la régularité dans le fiftéme nerveux : c'eft ce que l'on obtient encore par l'ufage combiné & foutenu de l'application des linges trempés dans l'eau froide fur le ventre, fur les lombes, &c.

A ces raifons je pourrois ajouter le récit de grand nombre de faits propres à faire fentir l'avantage de cette méthode ; je me bornerai à un paffage du Dr. J. LEAKE. Perfuadé, comme nous, que l'inertie de la matrice eft la fuite de la fenfibilité nerveufe, de la révolution fubite qui s'opére dans ce temps de l'accouchement, il récommande l'eau fraiche, il fait appliquer fur les lombes & fur le ventre des compreffes trempées dans le vinaigre froid, il confeille même l'immerfion des pieds dans l'eau froide ; enfin ajoute-t-il, "J'ai fouvent, fuivant la pra-
„ tique d'HOFFMANN, prefcrit avec un fuc-
„ cès remarquable la boiffon d'eau de fontaine;

„ & ſur plus de 700 femmes qui ſont accou-
„ chées à l'hôpital de Weſtminſter, pluſieurs
„ ont été attaquées de pertes devant & après
„ l'accouchement, & par ce traitement aucune
„ n'a péri.„ Je puis auſſi aſſurer que cette
methode généralement adoptée dans cette
ville a toujours eu les plus grands ſuccès, &
je n'ai jamais ouï dire qu'il ait péri aucune
femme ſur laquelle on a employé ce traite-
ment.

On pourroit peut-être remarquer contre
mon opinion ſur la cauſe de l'inertie de la
matrice, que toutes les femmes dont la
groſſeſſe eſt très-volumineuſe, ſont, quelque
ſoit leur tempérament & leur conſtitution,
expoſées à l'inertie de la matrice, ſurtout
ſi l'accouchement eſt prompt & ſi l'enfant
ſort avec les eaux; mais ce fait même me
paroît propre à confirmer mes obſervations;
& ſi on fait attention au vide ſubit, au
changement rapide qui s'opere dans la cir-
culation du ſang, dans le déplacement des
viſceres abdominaux; on conviendra que
cette objection eſt peu fondée.

Je ne finirois pas ſi je voulois expoſer les avantages qu'on peut rétirer, dans pluſieurs cas graves & urgents, de l'application de l'eau froide; je me borne à aſſurer que dans deux cas de crachements de ſang fort abondants, où l'on avoit fait pluſieurs ſaignées & employé infructueuſemeut les ſucs d'ortie, les incraſſants, les tempérans de différentes eſpèces, je parvins à arrêter en peu de temps cette hémorrhagie, en appliquant ſur toute la région épigaſtrique de larges & épaiſſes compreſſes trempées dans l'eau froide, & que l'on renouvelloit ſouvent. Je fus conduit à cette méthode parceque je remarquai dans ces deux malades une chaleur acre, un ébranlement général de tout le ſiſtème nerveux, & ſurtout un battement extraordinaire au tronc coeliaque. Ce moyen ne peut pas ſans doute être conſidéré comme remede ſuffiſant pour procurer dans tous les cas de crachement de ſang une guériſon aſſurée; du moins il doit être conſidéré comme un acceſſoire toujours utile & ſouvent efficace; en effet l'eau froi-

de agit non ſeulement ſur les nerfs comme un ſtimulant prompt & actif, capable de faire ceſſer une premiere impreſſion ſpasmodique ; mais encore en abſorbant le principe igné, la matiére de la chaleur, elle condenſe le ſang, elle le rend muqueux & ainſi diſpoſe davantage à la formation d'un caillot ſolide, capable d'obturer l'orifice des vaiſſeaux, & parconſéquent d'arrêter l'hémorrhagie.

Je ne prétends pas, *Monſieur & cher confrere*, que mes remarques puiſſent ajouter à votre ouvrage ; je ſerai ſatisfait ſi elles peuvent mériter votre approbation, & ſi vous les accueillés comme un témoignage de ma parfaite conſid ;ati n.

Monſieur & cher Confrere

Votre très-humble &
très - obéiſſant Serviteur,

CHAUSSIER.

A STRASBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE P. J. DANNBACH.

EXTRAIT DES REGISTRES
DE LA SOCIETE ROYALE DE MEDÉCINE.

La Société Royale de Medécine ayant entendu dans sa séance tenue au Louvre le 3 du présent mois la lecture du rapport avantageux qui lui a été fait par Mrs. Colombier, Thouret & de Fourcroy sur le mémoire de Mr. Lombard intitulé *précis sur l'utilité & l'abus de la compression dans la cure des maladies chirurgicales*, a pensé que cet ouvrage étoit digne de son approbation & méritoit d'être imprimé sous son privilége.

En foi de quoi j'ai signé le présent,

A Paris le 12. août 1785.

Vicq. d'Azir,
Sécrétaire perpétuel.

La Société Royale de Medécine ayant entendu dans sa séance tenue au Louvre le 6 Décembre du présent mois la lecture du rapport avantageux qui lui a été fait par M. M. Jean Roi & Thouret sur le mémoire de Mr. Lombard intitulé *des propriétés de l'eau employée comme topique dans la cure des maladies chirurgicales*, a pensé que cet ouvrage étoit digne de son approbation, & méritoit d'être imprimé sous son privilége.

En foi de quoi j'ai signé le présent,

A Paris le 9 Décembre 1785.

Vicq. d'Azir
Sécrétaire perpétuel.

CORRECTIONS.

pag.	34. *lig.* 7.	recueillir,	*lif.* receuillir.
. .	68. *l.* 20.	compofoit,	*l.* compofoient.
. .	81. *l.* 23.	quel que foit,	*l.* quelle que foit.
. .	91. *l.* 16.	atteint,	*l.* atteignit.
. .	109. *l.* 8.	préjudicable,	*l.* préjudiciable.
. .	137. *l.* 14.	que,	*l.* qui.
. .	145. *l.* 22.	exiftaffent,	*l.* exiftent.
. .	146. *l.* 16.	oreilles,	*l.* oreillér.
. .	147. *l.* 17.	le,	*l.* la.
. .	150. *l.* 19.	ou,	*l.* on.
. .	158. *l.* 19.	parelle,	*l.* parallele.
. .	160. *l.* 2.	le vingt,	*l.* que le vingt.
. .	177. *l.* 18.	de mers,	*l.* des mers.
. .	189. *l.* 3.	l'à	*l.* là.
. .	232. *l.* 3.	abfq.	*l.* abfque.
. .	286. *l.* 22.	la.	*l.* l'a.
. .	290. *l.* 7.	cette l'exfoliation	*l.* cette exfoliation.
. .	331. *l.* 20.	qu'on y,	*l.* qu'on n'y.
. .	339. *l.* 10.	fes,	*l.* les.